DE

L'AMOUR.

I.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CASIMIR,
rue de la Vieille-Monnaie, n° 12.

DE L'AMOUR,

PAR STENDHAL,

AUTEUR

DE LE ROUGE ET LE NOIR, DE L'HISTOIRE
DE LA PEINTURE EN ITALIE, DES VIES DE HAYDN,
MOZART ET MÉTASTASE, ETC., ETC.

That you should be made a fool of by a young
woman, why, it is many an honest man's case.
THE PIRATE, t. III, page 77.



TOME PREMIER.

PARIS.

A LA LIBRAIRIE UNIVERSELLE ANCIENNE ET MODERNE
DE **BOHAIRE**, acquéreur du Fonds de MONGIE,
Boulevard des Italiens, n° 10, au coin de la rue Laffitte.

Lyon,
Même Maison de Commerce, rue Puits-Gaillot, n° 9.

1833.

PRÉFACE.

C'est en vain qu'un auteur sollicite l'indulgence du public, le fait de la publication est là pour démentir cette modestie prétendue. Il a meilleure grâce de s'en remettre à la justice, à la patience et à l'impartialité de ses lecteurs. Mais c'est surtout à cette dernière disposition que l'auteur du présent ouvrage en appelle. Ayant souvent ouï parler en France, d'écrits, d'opinions, de sentimens *vraiment français*, il a raison de craindre que présentant les faits vraiment comme ils sont, et ne montrant d'estime que pour les senti-

mens et les opinions *vrais partout*, il n'ait armé contre lui cette passion exclusive que nous voyons ériger en vertu depuis quelque temps, quoique son caractère soit fort équivoque. En effet, que deviendraient l'histoire, la morale, la science même, et les lettres, s'il les fallait vraiment allemandes, vraiment russes ou italiennes, vraiment espagnoles ou anglaises aussitôt qu'on aurait franchi le Rhin, les montagnes ou la Manche? Que penser de cette justice et de cette vérité géographique? Lorsque nous voyons des expressions telles que celles de *dévouement vraiment espagnol*, *vertus vraiment anglaises* employées sérieusement dans les discours des patriotes étrangers, il serait bien temps de se dé-

fier du sentiment qui en dicte autrepart de toutes semblables. A Constantinople et chez tous les peuples barbares, cette partialité aveugle et exclusive pour son pays est une fureur qui veut du sang; chez les peuples lettrés, c'est une vanité souffrante, malheureuse, inquiète, aux abois dès qu'on la blesse le moins du monde.

Extrait de la préface du *Voyage en Suisse*, de M. Simond, pages 7 et 8.

DE L'AMOUR.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Amour.

Je cherche à me rendre compte de cette passion dont tous les développemens sincères ont un caractère de beauté.

Il y a quatre amours différens :

1°. L'amour-passion, celui de la Religieuse portugaise, celui d'Héloïse pour Abélard, celui du capitaine de Vésel, du gendarme de Cento.

2°. L'amour-goût, celui qui régnait à Paris vers 1760, et que l'on trouve dans les mémoires et romans de cette époque, dans Crébillon, Lauzun, Duclos, Marmontel, Chamfort, Mme. d'Épinay, etc, etc.

C'est un tableau où, jusqu'aux ombres, tout doit être couleur de rose, où il ne doit entrer rien de désagréable sous aucun prétexte, et sous peine de manquer d'usage, de bon ton, de délicatesse, etc. Un homme bien né sait d'avance tous les procédés qu'il doit avoir et rencontrer dans les diverses phases de cet amour; rien n'y étant passion et imprévu, il a souvent plus de délicatesse que l'amour véritable, car il a toujours beaucoup d'esprit; c'est une froide et jolie miniature comparée à un tableau des Caraches; et tandis que l'amour-passion nous emporte au travers de tous nos intérêts, l'amour-goût sait toujours s'y conformer. Il est vrai que si l'on ôte la vanité à ce pauvre amour, il en reste bien peu de chose; une fois privé de vanité, c'est un convalescent affaibli qui peut à peine se traîner.

3°. L'amour-physique.

A la chasse, trouver une belle et fraîche paysanne qui fuit dans le bois. Tout le monde connaît l'amour fondé sur ce genre de plaisirs; quelque sec et malheureux que soit le caractère, on commence par-là à seize ans.

4°. L'amour de vanité.

L'immense majorité des hommes, surtout en France, désire et a une femme à la mode, comme on a un joli cheval, comme chose nécessaire au luxe d'un jeune homme. La vanité plus ou moins flattée, plus ou moins piquée, fait naître des transports. Quelquefois il y a l'amour-physique, et encore pas toujours; souvent il n'y a pas même le plaisir-physique. Une duchesse n'a jamais que trente ans pour un bourgeois, disait la duchesse de Chaulnes; et les habitués de la cour de cet homme juste, le roi Louis de Hollande, se rappellent encore avec gaieté une jolie femme de la Haye, qui ne pouvait se résoudre à ne pas trouver charmant un homme qui était duc ou prince. Mais, fidèle au principe monarchique, dès qu'un prince arrivait à la cour, on renvoyait le duc : elle était comme la décoration du corps diplomatique.

Le cas le plus heureux de cette plate relation est celui où le plaisir physique est augmenté par l'habitude. Les souvenirs la font alors ressembler un peu à l'amour; il y a la pique d'amour-propre et

la tristesse quand on est quitté; et les idées de roman vous prenant à la gorge, on croit être amoureux et mélancolique, car la vanité aspire à se croire une grande passion. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'à quelque genre d'amour que l'on doive les plaisirs, dès qu'il y a exaltation de l'âme, ils sont vifs et leur souvenir entraînant; et dans cette passion, au contraire de la plus part des autres, le souvenir de ce que l'on a perdu paraît toujours au-dessus de ce qu'on peut attendre de l'avenir.

Quelquefois, dans l'amour de vanité, l'habitude ou le désespoir de trouver mieux produit une espèce d'amitié la moins aimable de toutes les espèces; elle se vante de sa *sûreté*, etc. (1).

Le plaisir physique étant dans la nature, est connu de tout le monde, mais n'a qu'un rang subordonné aux yeux des âmes tendres et passionnées. Ainsi, si elles ont des ridicules dans le salon, si souvent les gens du monde, par leurs intrigues, les rendent malheureuses, en revanche

(1) Dialogue connu de Pont-de-Veyle avec madame Dudeffand, au coin du feu.

elles connaissent des plaisirs à jamais inaccessibles aux cœurs qui ne palpitent que pour la vanité ou pour l'argent.

Quelques femmes vertueuses et tendres n'ont presque pas d'idée des plaisirs physiques ; elles s'y sont rarement exposées, si l'on peut parler ainsi, et même alors les transports de l'amour-passion ont presque fait oublier les plaisirs du corps.

Il est des hommes victimes et instrumens d'un orgueil infernal, d'un orgueil à l'Alfieri. Ces gens, qui peut-être sont cruels, parce que, comme Néron, ils tremblent toujours, jugeant tous les hommes d'après leur propre cœur; ces gens, dis-je, ne peuvent atteindre au plaisir physique qu'autant qu'il est accompagné de la plus grande jouissance d'orgueil possible, c'est-à-dire, qu'autant qu'ils exercent des cruautés sur la compagne de leurs plaisirs. De là les horreurs de *Justine*. Ces hommes ne trouvent pas à moins le sentiment de la sûreté.

Au reste, au lieu de distinguer quatre amours différens, on peut fort bien admettre huit ou dix nuances. Il y a peut-être autant de façons de sentir parmi les

hommes que de façons de voir, mais ces différences dans la nomenclature ne changent rien aux raisonnemens qui suivent. Tous les amours qu'on peut voir ici-bas naissent, vivent et meurent, ou s'élèvent à l'immortalité, suivant les mêmes lois (1).

---

(1) Ce livre est traduit librement d'un manuscrit italien de M. Lisio Visconti, jeune homme de la plus haute distinction, qui vient de mourir à Volterre, sa patrie. Le jour de sa mort imprévue, il permit au traducteur de publier son essai sur l'Amour, s'il trouvait moyen de le réduire à une forme honnête.

Castel Fiorentino, 10 juin 1819.

CHAPITRE II.

De la naissance de l'Amour.

Voici ce qui se passe dans l'âme.

1°. L'admiration.

2°. On se dit : Quel plaisir de lui donner des baisers, d'en recevoir, etc.!

3°. L'espérance.

On étudie les perfections; c'est à ce moment qu'une femme devrait se rendre, pour le plus grand plaisir physique possible. Même chez les femmes les plus réservées, les yeux rougissent au moment de l'espérance; la passion est si forte, le plaisir si vif qu'il se trahit par des signes frappans.

4°. L'amour est né.

Aimer, c'est avoir du plaisir à voir, toucher, sentir par tous les sens, et d'aussi près que possible, un objet aimable et qui nous aime.

5°. La première cristallisation commence.

On se plaît à orner de mille perfections une femme de l'amour de laquelle on est sûr; on se détaille tout son bonheur avec une complaisance infinie. Cela se réduit à s'exagérer une propriété superbe, qui vient de nous tomber du ciel, que l'on ne connaît pas, et de la possession de laquelle on est assuré.

Laissez travailler la tête d'un amant pendant vingt-quatre heures, et voici ce que vous trouverez :

Aux mines de sel de Saltzbourg, on jette, dans les profondeurs abandonnées de la mine, un rameau d'arbre effeuillé par l'hiver; deux ou trois mois après on le retire couvert de cristallisations brillantes : Les plus petites branches, celles qui ne sont pas plus grosses que la pate d'une mésange, sont garnies d'une infinité de diamans, mobiles et éblouissans; on ne peut plus reconnaître le rameau primitif.

Ce que j'appelle cristallisation, c'est l'opération de l'esprit, qui tire de tout ce qui se présente la découverte que l'objet aimé a de nouvelles perfections.

Un voyageur parle de la fraîcheur des bois d'orangers à Gênes, sur le bord de

la mer, durant les jours brûlans de l'été; quel plaisir de goûter cette fraîcheur avec elle!

Un de vos amis se casse le bras à la chasse; quelle douceur de recevoir les soins d'une femme qu'on aime! Être toujours avec elle et la voir sans cesse vous aimant ferait presque bénir la douleur; et vous partez du bras cassé de votre ami, pour ne plus douter de l'angélique bonté de votre maîtresse. En un mot, il suffit de penser à une perfection pour la voir dans ce qu'on aime.

Ce phénomène, que je me permets d'appeler la *cristallisation*, vient de la nature qui nous commande d'avoir du plaisir et qui nous envoie le sang au cerveau, du sentiment que les plaisirs augmentent avec les perfections de l'objet aimé, et de l'idée elle est à moi. Le sauvage n'a pas le temps d'aller au delà du premier pas. Il a du plaisir, mais l'activité de son cerveau est employée à suivre le daim qui fuit dans la forêt, et avec la chair duquel il doit réparer ses forces au plus vite, sous peine de tomber sous la hache de son ennemi.

A l'autre extrémité de la civilisation, je ne doute pas qu'une femme tendre n'arrive à ce point, de ne trouver le plaisir physique qu'auprès de l'homme qu'elle aime (1). C'est le contraire du sauvage. Mais parmi les nations civilisées la femme a du loisir, et le sauvage est si près de ses affaires, qu'il est obligé de traiter sa femelle comme une bête de somme. Si les femelles de beaucoup d'animaux sont plus heureuses, c'est que la subsistance des mâles est plus assurée.

Mais quittons les forêts pour revenir à Paris. Un homme passionné voit toutes les perfections dans ce qu'il aime; cependant l'attention peut encore être distraite, car l'âme se rassasie de tout ce qui est uniforme, même du bonheur parfait (2).

Voici ce qui survient pour fixer l'attention :

---

(1) Si cette particularité ne se présente pas chez l'homme, c'est qu'il n'a pas la pudeur à sacrifier pour un instant.

(2) Ce qui veut dire que la même nuance d'existence ne donne qu'un instant de bonheur parfait; mais la manière d'être d'un homme passionné change dix fois par jour.

6°. Le doute naît.

Après que dix ou douze regards, ou toute autre série d'actions qui peuvent durer un moment comme plusieurs jours, ont d'abord donné et ensuite confirmé les espérances, l'amant, revenu de son premier étonnement, et s'étant accoutumé à son bonheur, ou guidé par la théorie qui, toujours basée sur les cas les plus fréquens, ne doit s'occuper que des femmes faciles, l'amant dis-je, demande des assurances plus positives, et veut pousser son bonheur.

On lui oppose de l'indifférence (1), de la froideur ou même de la colère, s'il montre trop d'assurance; en France, une nuance d'ironie qui semble dire:

---

(1) Ce que les romans du dix-septième siècle appelaient le *coup de foudre* qui décide du destin du héros et de sa maîtresse, est un mouvement de l'âme qui, pour avoir été gâté par un nombre infini de barbouilleurs, n'en existe pas moins dans la nature; il provient de l'impossibilité de cette manœuvre défensive. La femme qui aime trouve trop de bonheur dans le sentiment qu'elle éprouve, pour pouvoir réussir à feindre; ennuyée de la prudence, elle néglige toute précaution et se livre en aveugle au bonheur d'aimer. La défiance rend le coup de foudre impossible.

« Vous vous croyez plus avancé que » vous ne l'êtes. » Une femme se conduit ainsi, soit qu'elle se réveille d'un moment d'ivresse et obéisse à la pudeur, qu'elle tremble d'avoir enfreinte, soit simplement par prudence ou par coquetterie.

L'amant arrive à douter du bonheur qu'il se promettait; il devient sévère sur les raisons d'espérer qu'il a cru voir.

Il veut se rabattre sur les autres plaisirs de la vie, *il les trouve anéantis.* La crainte d'un affreux malheur le saisit, et avec elle l'attention profonde.

7°. Seconde cristallisation.

Alors commence la seconde cristallisation produisant pour diamans des confirmations à cette idée :

Elle m'aime.

A chaque quart d'heure de la nuit qui suit la naissance des doutes, après un moment de malheur affreux, l'amant se dit : Oui, elle m'aime; et la cristallisation se tourne à découvrir de nouveaux charmes, puis le doute à l'œil hagard s'empare de lui, et l'arrête en sursaut. Sa poitrine oublie de respirer; il se dit : Mais est-ce qu'elle m'aime? Au milieu de

ces alternatives déchirantes et délicieuses, le pauvre amant sent vivement : Elle me donnerait des plaisirs qu'elle seule au monde peut me donner.

C'est l'évidence de cette vérité, c'est ce chemin sur l'extrême bord d'un précipice affreux, et touchant de l'autre main le bonheur parfait, qui donne tant de supériorité à la seconde cristallisation sur la première.

L'amant erre sans cesse entre ces trois idées :

1°. Elle a toutes les perfections;

2°. Elle m'aime;

3°. Comment faire pour obtenir d'elle la plus grande preuve d'amour possible?

Le moment le plus déchirant de l'amour jeune encore est celui où il s'aperçoit qu'il a fait un faux raisonnement et qu'il faut détruire tout un pan de cristallisation.

On entre en doute de la cristallisation elle-même.

CHAPITRE III.

De l'Espérance.

Il suffit d'un très-petit degré d'espérance pour causer la naissance de l'amour.

L'espérance peut ensuite manquer au bout de deux ou trois jours, l'amour n'en est pas moins né.

Avec un caractère décidé, téméraire, impétueux, et une imagination développée par les malheurs de la vie,

Le degré d'espérance peut être plus petit;

Elle peut cesser plutôt, sans tuer l'amour.

Si l'amant a eu des malheurs, s'il a le caractère tendre et pensif, s'il désespère des autres femmes, s'il a une admiration vive pour celle dont il s'agit, aucun plaisir ordinaire ne pourra le distraire de la seconde cristallisation. Il aimera mieux rêver à la chance la plus incertaine de lui plaire un jour que recevoir d'une femme vulgaire tout ce qu'elle peut accorder.

Il aurait besoin qu'à cette époque, et non plus tard, notez bien, la femme qu'il aime tuât l'espérance d'une manière atroce et le comblât de ces mépris publics qui ne permettent plus de revoir les gens.

La naissance de l'amour admet de beaucoup plus longs délais entre toutes ses époques,

Elle exige beaucoup plus d'espérance, et une espérance beaucoup plus soutenue, chez les gens froids, flegmatiques, prudens. Il en est de même des gens âgés.

Ce qui assure la durée de l'amour, c'est la seconde cristallisation pendant laquelle on voit à chaque instant qu'il s'agit d'être aimé ou de mourir. Comment après cette conviction de toutes les minutes, tournée en habitude par plusieurs mois d'amour, pouvoir seulement soutenir la pensée de cesser d'aimer? Plus un caractère est fort, moins il est sujet à l'inconstance.

Cette seconde cristallisation manque presque tout-à-fait dans les amours inspirés par les femmes qui se rendent trop vite.

Dès que les cristallisations ont opéré,

surtout la seconde, qui de beaucoup est la plus forte, les yeux indifférens ne reconnaissent plus la branche d'arbre ;

Car, 1°. elle est ornée de perfections ou de diamans qu'ils ne voient pas;

2°. Elle est ornée des perfections qui n'en sont pas pour eux.

La perfection de certains charmes dont lui parle un ancien ami de sa belle, et une certaine nuance de vivacité aperçue dans ses yeux, sont un diamant de la cristallisation (1) de Del Rosso. Ces idées aperçues

(1) J'ai appelé cet essai un livre d'idéologie. Mon but a été d'indiquer que, quoiqu'il s'appelât l'*Amour*, ce n'était pas un roman, et que surtout il n'était pas amusant comme un roman. Je demande pardon aux philosophes d'avoir pris le mot *idéologie* : mon intention n'est certainement pas d'usurper un titre qui serait le droit d'un autre. Si l'idéologie est une description détaillée des idées et de toutes les parties qui peuvent les composer, le présent livre est une description détaillée et minutieuse de tous les sentimens qui composent la passion nommée l'*amour*. Ensuite je tire quelques conséquences de cette description, par exemple, la manière de guérir l'amour. Je ne connais pas de mot pour dire en grec, discours sur les sentimens, comme idéologie indique discours sur les idées. J'aurais pu me faire inventer un mot par quelqu'un de mes amis savans, mais je suis déjà assez contrarié d'avoir dû adopter le mot nouveau de *cristallisation*, et

dans une soirée le font rêver toute une nuit.

---

il est fort possible que si cet essai trouve des lecteurs, ils ne me passent pas ce mot nouveau. J'avoue qu'il y aurait eu du talent littéraire à l'éviter ; je m'y suis essayé, mais sans succès. Sans ce mot qui, suivant moi, exprime le principal phénomène de cette folie nommée amour, *folie* cependant qui procure à l'homme les plus grands plaisirs qu'il soit donné aux êtres de son espèce de goûter sur la terre, sans l'emploi de ce mot qu'il fallait sans cesse remplacer par une périphrase fort longue, la description que je donne de ce qui se passe dans la tête et dans le cœur de l'homme amoureux devenait obscure, lourde, ennuyeuse, même pour moi qui suis l'auteur : qu'aurait-ce été pour le lecteur?

J'engage donc le lecteur qui se sentira trop choqué par ce mot de *cristallisation*, à fermer le livre. Il n'entre pas dans mes vœux, et sans doute fort heureusement pour moi, d'avoir beaucoup de lecteurs. Il me serait doux de plaire beaucoup à trente ou quarante personnes de Paris que je ne verrai jamais, mais que j'aime à la folie, sans les connaître. Par exemple, quelque jeune madame Roland, lisant en cachette quelque volume qu'elle cache bien vite au moindre bruit, dans les tiroirs de l'établi de son père, lequel est graveur de boites de montre. Une âme comme celle de madame Roland me pardonnera, je l'espère, non-seulement le mot de *cristallisation* employé pour exprimer cet acte de folie qui nous fait apercevoir toutes les beautés, tous les genres de perfection dans la femme que nous commençons à aimer, mais encore plusieurs ellipses trop hardies. Il n'y a qu'à prendre un crayon et écrire entre lignes les cinq ou six mots qui manquent.

Une répartie imprévue qui me fait voir plus clairement une âme tendre, généreuse, ardente, ou, comme dit le vulgaire, *romanesque* (1), et mettant au-dessus du bonheur des rois le simple plaisir de se promener seule avec son amant à minuit, dans un bois écarté, me donne aussi à rêver toute une nuit (2).

Il dira que ma maîtresse est une prude; je dirai que la sienne est une *fille*.

---

(1) Toutes ses actions eurent d'abord à mes yeux cet air céleste qui sur-le-champ fait d'un homme un être à part, le différencie de tous les autres. Je croyais lire dans ses yeux cette soif d'un bonheur plus sublime, cette mélancolie non avouée qui aspire à quelque chose de mieux que ce que nous trouvons ici bas, et qui dans toutes les situations où la fortune et les révolutions peuvent placer une âme romanesque

. . . . . Still prompts the celestical sight,
For which we wish to live, or dare to die.

(Ultima lettera di Bianca a sua madre. Forli, 1817.)

(2) C'est pour *abréger* et pouvoir peindre l'intérieur des âmes, que l'auteur rapporte, en employant la formule du *je*, plusieurs sensations qui lui sont étrangères, il n'avait rien de personnel qui méritât d'être cité.

CHAPITRE IV.

Dans une âme parfaitement indifférente, une jeune fille habitant un château isolé au fond d'une campagne, le plus petit étonnement peut amener une petite admiration, et s'il survient la plus légère espérance, elle fait naître l'amour et la cristallisation.

Dans ce cas, l'amour plaît d'abord comme amusant.

L'étonnement et l'espérance sont puissamment secondés par le besoin d'amour et la mélancolie que l'on a à seize ans. On sait assez que l'inquiétude de cet âge est une soif d'aimer, et le propre de la soif est de n'être pas excessivement difficile sur la nature du breuvage que le hasard lui présente.

Récapitulons les sept époques de l'amour; ce sont:

1°. L'admiration.

2°. Quel plaisir, etc.

3°. L'espérance.

4°. L'amour est né.

5°. Première cristallisation.

6°. Le doute paraît.

7°. Seconde cristallisation.

Il peut s'écouler un an entre le n°. 1, et le n°. 2.

Un mois entre le n°. 2 et le n°. 3; si l'espérance ne se hâte pas de venir, l'on renonce insensiblement au n°. 2, comme donnant du malheur.

Un clin d'œil entre le n°. 3 et le n°. 4.

Il n'y a pas d'intervalle entre le n°. 4 et le n°. 5. Ils ne sauraient être séparés que par l'intimité.

Il peut s'écouler quelques jours suivant le degré d'impétuosité et les habitudes de hardiesse du caractère entre les n°. 5 et 6; et il n'y a pas d'intervalle entre le 6 et le 7.

CHAPITRE V.

L'HOMME n'est pas libre de ne pas faire ce qui lui fait plus de plaisir que toutes les autres actions possibles (1).

L'amour est comme la fièvre, il naît et s'éteint sans que la volonté y ait la moindre part. Voilà une des principales différences de l'amour-goût et de l'amour-passion, et l'on ne peut s'applaudir des belles qualités de ce qu'on aime, que comme d'un hasard heureux.

Enfin, l'amour est de tous les âges : voyez la passion de madame Dudeffand pour le peu gracieux Horace Walpole. L'on se souvient peut-être encore à Paris d'un exemple plus récent, et surtout plus aimable.

Je n'admets en preuve des grandes passions que celles de leurs conséquences

(1) La bonne éducation, à l'égard des crimes, est de donner des remords qui, prévus, mettent un poids dans la balance.

qui sont ridicules. Par exemple, la timidité, preuve de l'amour; je ne parle pas de la mauvaise honte au sortir du collége.

CHAPITRE VI.

Le Rameau de Saltzbourg.

La cristallisation ne cesse presque jamais en amour. Voici son histoire : Tant qu'on n'est pas bien avec ce qu'on aime, il y a la cristallisation à *solution imaginaire :* ce n'est que par l'imagination que vous êtes sûr que telle perfection existe chez la femme que vous aimez. Après l'intimité, les craintes sans cesse renaissantes sont apaisées par des solutions plus réelles. Ainsi le bonheur n'est jamais uniforme que dans sa source. Chaque jour a une fleur différente.

Si la femme aimée cède à la passion qu'elle ressent, et tombe dans la faute énorme de tuer la crainte par la vivacité de ses transports (1), la cristallisation cesse un instant, mais quand l'amour perd de sa vivacité, c'est-à-dire de ses craintes, il acquiert le charme d'un entier abandon,

(1) Diane de Poitiers, dans *la Princesse de Clèves.*

d'une confiance sans bornes; une douce habitude vient émousser toutes les peines de la vie, et donner aux jouissances un autre genre d'intérêt.

Etes-vous quitté, la cristallisation recommence; et chaque acte d'admiration, la vue de chaque bonheur qu'elle peut vous donner et auquel vous ne songiez plus, se termine par cette réflexion déchirante : « Ce bonheur si charmant, je » ne le reverrai *jamais*! et c'est par ma » faute que je le perds! » Que si vous cherchez le bonheur dans des sensations d'un autre genre, votre cœur se refuse à les sentir. Votre imagination vous peint bien la position physique, elle vous met bien sur un cheval rapide, à la chasse, dans les bois du Dévonshire (1); mais vous voyez, vous sentez évidemment que vous n'y auriez aucun plaisir. Voilà l'erreur d'optique qui produit le coup de pistolet.

Le jeu a aussi sa cristallisation provo-

---

(1) Car si vous pouviez vous imaginer là un bonheur, la cristallisation aurait déféré à votre maîtresse le privilége exclusif de vous donner ce bonheur.

quée par l'emploi à faire de la somme que vous allez gagner.

Les jeux de la cour, si regrettés par les nobles, sous le nom de légitimité, n'étaient si attachans que par la cristallisation qu'ils provoquaient. Il n'y avait pas de courtisan qui ne rêvât la fortune rapide d'un Luynes ou d'un Lauzun, et de femme aimable qui ne vît en perspective le duché de madame de Polignac. Aucun gouvernement raisonnable ne peut redonner cette cristallisation. Rien n'est anti-imagination comme le gouvernement des États-Unis d'Amérique. Nous avons vu que leurs voisins les sauvages ne connaissent presque pas la cristallisation. Les Romains n'en avaient guère d'idée, et ne la trouvaient que pour l'amour physique.

La haine a sa cristallisation; dès qu'on peut espérer de se venger, on recommence de haïr.

Si toute croyance où il y a de l'*absurde* ou du *non-démontré* tend toujours à mettre à la tête du parti les gens les plus absurdes, c'est encore un des effets de la *cristallisation*. Il y a cristallisation même en mathématiques (voyez les neutoniens

en 1740), dans les têtes qui ne peuvent pas à tout moment se rendre présentes toutes les parties de la démonstration de ce qu'elles croient.

Voyez en preuve la destinée des grands philosophes allemands dont l'immortalité, tant de fois proclamée, ne peut jamais aller au-delà de trente ou quarante ans.

C'est parce qu'on ne peut se rendre compte du *pourquoi* de ses sentimens, que l'homme le plus sage est fanatique en musique.

On ne peut pas à volonté se prouver qu'on a raison contre tel contradicteur.

CHAPITRE VII.

Des différences entre la naissance de l'amour dans les deux sexes.

Les femmes s'attachent par les faveurs. Comme les dix-neuf vingtièmes de leurs rêveries habituelles sont relatives à l'amour, après l'intimité, ces rêveries se groupent autour d'un seul objet; elles se mettent à justifier une démarche aussi extraordinaire, aussi décisive, aussi contraire à toutes les habitudes de pudeur. Ce travail n'existe pas chez les hommes; ensuite l'imagination des femmes détaille à loisir des instans si délicieux.

Comme l'amour fait douter des choses les plus démontrées, cette femme qui, avant l'intimité, était si sûre que son amant est un homme au-dessus du vulgaire, aussitôt qu'elle croit n'avoir plus rien à lui refuser, tremble qu'il n'ait cherché qu'à mettre une femme de plus sur sa liste.

Alors seulement paraît la seconde cristallisation qui, parce que la crainte l'accompagne, est de beaucoup la plus forte. (1).

Une femme croit de reine s'être faite esclave. Cet état de l'âme et de l'esprit est aidé par l'ivresse nerveuse que font naître des plaisirs d'autant plus sensibles qu'ils sont plus rares. Enfin une femme, à son métier à broder, ouvrage insipide et qui n'occupe que les mains, songe à son amant, tandis que celui-ci, galopant dans la plaine avec son escadron, est mis aux arrêts s'il fait faire un faux mouvement.

Je croirais donc que la seconde cristallisation est beaucoup plus forte chez les femmes parce que la crainte est plus vive: la vanité, l'honneur sont compromis, du moins les distractions sont-elles plus difficiles.

Une femme ne peut être guidée par l'habitude d'être raisonnable, que moi homme, je contracte forcément à mon bureau, en travaillant, six heures tous

(1) Cette seconde cristallisation manque chez les femmes faciles qui sont bien loin de toutes ces idées romanesques.

les jours, à des choses froides et raisonnables. Même hors de l'amour, elles ont du penchant à se livrer à leur imagination, et de l'exaltation habituelle; la disparition des défauts de l'objet aimé doit donc être plus rapide.

Les femmes préfèrent les émotions à la raison; c'est tout simple : comme en vertu de nos plats usages, elles ne sont chargées d'aucune affaire dans la famille, *la raison ne leur est jamais utile*, elles ne l'éprouvent jamais bonne à quelque chose.

Elle leur est, au contraire, *toujours nuisible*, car elle ne leur apparaît que pour les gronder d'avoir eu du plaisir hier, ou pour leur commander de n'en plus avoir demain.

Donnez à régler à votre femme, vos affaires avec les fermiers de deux de vos terres, je parie que les registres seront mieux tenus que par vous, et alors, triste despote, vous aurez au moins le *droit* de vous plaindre, puisque vous n'avez pas le talent de vous faire aimer. Dès que les femmes entreprennent des raisonnemens généraux, elles font de l'amour sans s'en apercevoir. Dans les choses de détail,

elles se piquent d'être plus sévères et plus exactes que les hommes. La moitié du petit commerce est confié aux femmes, qui s'en aquittent mieux que leurs maris. C'est une maxime connue que si l'on parle d'affaires avec elles, on ne saurait avoir trop de gravité.

C'est qu'elles sont toujours et partout avides d'émotion : voyez les plaisirs de l'enterrement en Écosse.

CHAPITRE VIII.

This was her favoured fairy realm, and here she erected her aërial palaces.

LAMMERMOOR, I, 70.

UNE jeune fille de dix-huit ans, n'a pas assez de cristallisation en son pouvoir, forme des desirs trop bornés par le peu d'expérience qu'elle a des choses de la vie, pour être en état d'aimer avec autant de passion qu'une femme de vingt-huit.

Ce soir j'exposais cette doctrine à une femme d'esprit qui prétend le contraire. « L'imagination d'une jeune fille n'étant glacée par aucune expérience désagréable, et le feu de la première jeunesse se trouvant dans toute sa force, il est possible qu'à propos d'un homme quelconque, elle se crée une image ravissante. Toutes les fois qu'elle rencontrera son amant, elle jouira, non de ce qu'il est en effet, mais de cette image délicieuse qu'elle se sera créée.

» Plus tard, détrompée de cet amant et de tous les hommes, l'expérience de la

triste réalité a diminué chez elle le pouvoir de la cristallisation, la méfiance a coupé les ailes à l'imagination. A propos de quelque homme que ce soit, fut-il un prodige, elle ne pourra plus se former une image aussi entraînante; elle ne pourra donc plus aimer avec le même feu que dans la première jeunesse. Et comme en amour on ne jouit que de l'illusion qu'on se fait, jamais l'image qu'elle pourra se créer à vingt-huit ans, n'aura le brillant et le sublime de celle sur laquelle était fondé le premier amour à seize, et le second amour semblera toujours d'une espèce dégénérée. » — « Non madame, la présence de la méfiance qui n'existait pas à seize ans, est évidemment ce qui doit donner une couleur différente à ce second amour. Dans la première jeunesse, l'amour est comme un fleuve immense qui entraîne tout dans son cours, et auquel on sent qu'on ne saurait résister. Or une âme tendre se connaît à vingt-huit ans; elle sait que si pour elle il est encore du bonheur dans la vie, c'est à l'amour qu'il faut le demander; il s'établit dans ce pauvre cœur agité, une lutte terrible entre l'amour et la méfiance. La cristallisa-

tion avance lentement; mais celle qui sort victorieuse de cette épreuve terrible, où l'âme exécute tous ses mouvemens à la vue continue du plus affreux danger, est mille fois plus brillante et plus solide que la cristallisation de seize ans, où par le privilége de l'âge, tout était gaieté et bonheur.

« Donc l'amour doit être moins gai et plus passionné (1). »

Cette conversation (Bologne, 9 mars 1820.) qui contredit un point qui me semblait si clair, me fait penser de plus en plus, qu'un homme ne peut presque rien dire de sensé sur ce qui se passe au fond du cœur d'une femme tendre; quant à une coquette c'est différent : nous avons aussi des sens et de la vanité.

La dissemblance entre la naissance de l'amour chez les deux sexes doit provenir de la nature de l'espérance qui n'est pas la même. L'un attaque et l'autre défend; l'un demande et l'autre refuse; l'un est hardi, l'autre très-timide.

---

(1) Épicure disait que le discernement est nécessaire à la possession du plaisir.

L'homme se dit : pourrai-je lui plaire? voudra-t-elle m'aimer?

La femme : n'est-ce point par jeu qu'il me dit qu'il m'aime? est-ce un caractère solide? peut-il se répondre à soi-même de la durée de ses sentimens? C'est ainsi que beaucoup de femmes regardent et traitent comme un enfant un jeune homme de vingt-trois ans; s'il a fait six campagnes, tout change pour lui, c'est un jeune héros.

Chez l'homme l'espoir dépend simplement des actions de ce qu'il aime; rien de plus aisé à interpréter. Chez les femmes l'espérance doit être fondée sur des considérations morales très-difficiles à bien apprécier. La plupart des hommes sollicitent une preuve d'amour qu'ils regardent comme dissipant tous les doutes; les femmes ne sont pas assez heureuses pour pouvoir trouver une telle preuve; et il y a ce malheur dans la vie, que ce qui fait la sécurité et le bonheur de l'un des amans, fait le danger et presque l'humiliation de l'autre.

En amour, les hommes courent le hasard du tourment secret de l'âme, les femmes s'exposent aux plaisanteries du public;

elles sont plus timides, et d'ailleurs l'opinion est beaucoup plus pour elles, car sois *considérée, il le faut* (1).

Elles n'ont pas un moyen sûr de subjuguer l'opinion en exposant un instant leur vie.

Les femmes doivent donc être beaucoup plus méfiantes. En vertu de leurs habitudes, tous les mouvemens intellectuels qui forment les époques de la naissance de l'amour, sont chez elles plus doux, plus timides, plus lents, moins décidés; il y a donc plus de dispositions à la constance; elles doivent se désister moins facilement d'une cristallisation commencée.

Une femme, en voyant son amant, réfléchit avec rapidité ou se livre au bonheur d'aimer, bonheur dont elle est tirée désagréablement s'il fait la moindre attaque, car il faut quitter tous les plaisirs pour courir aux armes.

Le rôle de l'amant est plus simple; il

(1) On se rappelle la maxime de Beaumarchais : « La nature dit à la femme, sois belle si tu peux, sage si tu veux, mais sois considérée, il le faut. » Sans considération, en France point d'admiration, partant point d'amour.

regarde les yeux de ce qu'il aime, un seul sourire peut le mettre au comble du bonheur, et il cherche sans cesse à l'obtenir (1). Un homme est humilié de la longueur du siége; il fait au contraire la gloire d'une femme.

Une femme est capable d'aimer et, dans un an entier, de ne dire que dix ou douze mots à l'homme qu'elle préfère. Elle tient note au fond de son cœur du nombre de fois qu'elle l'a vu; elle est allée deux fois avec lui au spectacle, deux autres fois elle s'est trouvée à dîner avec lui, il l'a saluée trois fois à la promenade.

Un soir, à un petit jeu, il lui a baisé la main; on remarque que depuis elle ne permet plus, sous aucun prétexte et même au risque de paraître singulière, qu'on lui baise la main.

Dans un homme, on appellerait cette conduite de l'amour féminin, nous disait Léonore.

---

(1) Quando leggemmo il disiato riso
Esser baciato da cotanto amante,
Questi che mai da me non fia diviso,
La bocca mi baciò tutto tremante.
Francesca da Rimini. DANTE.

CHAPITRE IX.

Je fais tous les efforts possibles pour être *sec*. Je veux imposer silence à mon cœur qui croit avoir beaucoup à dire. Je tremble toujours de n'avoir écrit qu'un soupir, quand je crois avoir noté une vérité.

CHAPITRE X.

Pour preuve de la cristallisation, je me contenterai de rappeler l'anecdote suivante (1).

Une jeune personne entend dire qu'Édouard, son parent qui va revenir de l'armée, est un jeune homme de la plus grande distinction; on lui assure qu'elle en est aimée sur sa réputation; mais il voudra probablement la voir avant de se déclarer et de la demander à ses parens. Elle aperçoit un jeune étranger à l'église, elle l'entend appeler Édouard, elle ne pense plus qu'à lui, elle l'aime. Huit jours après, arrive le véritable Édouard, ce n'est pas celui de l'église, elle pâlit, et sera pour toujours malheureuse si on la force à l'épouser.

Voilà ce que les pauvres d'esprit appellent une des déraisons de l'amour.

Un homme généreux comble une jeune

(1) Empoli, juin 1819.

fille malheureuse des bienfaits les plus délicats; on ne peut pas avoir plus de vertus, et l'amour allait naître, mais il porte un chapeau mal retapé, et elle le voit monter à cheval d'une manière gauche; la jeune fille s'avoue en soupirant, qu'elle ne peut répondre aux empressemens qu'il lui témoigne.

Un homme fait la cour à la femme du monde la plus honnête; elle apprend que ce monsieur a eu des malheurs physiques et ridicules : il lui devient insupportable. Cependant elle n'avait nul dessein de se jamais donner à lui, et ces malheurs secrets ne nuisent en rien à son esprit et à son amabilité. C'est tout simplement que la cristallisation est rendue impossible.

Pour qu'un être humain puisse s'occuper avec délices à diviniser un objet aimable, qu'il soit pris dans la forêt des Ardennes ou au bal de Coulon, il faut d'abord qu'il lui semble parfait, non pas sous tous les rapports possibles, mais sous tous les rapports qu'il voit actuellement; il ne lui semblera parfait à tous égards, qu'après plusieurs jours de la se-

conde cristallisation. C'est tout simple, il suffit alors d'avoir l'idée d'une perfection pour la voir dans ce qu'on aime.

On voit en quoi la *beauté* est nécessaire à la naissance de l'amour. Il faut que la laideur ne fasse pas obstacle. L'amant arrive bientôt à trouver belle sa maîtresse telle qu'elle est, sans songer à la *vraie beauté.*

Les traits qui forment la vraie beauté, lui promettraient s'il les voyait, et si j'ose m'exprimer ainsi, une quantité de bonheur que j'exprimerai par le nombre un, et les traits de sa maîtresse tels qu'il sont lui promettent mille unités de bonheur.

Avant la naissance de l'amour, la beauté est nécessaire comme *enseigne;* elle prédispose à cette passion par les louanges qu'on entend donner à ce qu'on aimera. Une admiration très-vive rend la plus petite espérance décisive.

Dans l'amour-goût, et peut-être dans les premières cinq minutes de l'amour-passion, une femme en prenant un amant tient plus de compte de la manière dont les autres femmes voyent cet homme,

que de la manière dont elle le voit elle-même.

De là les succès des princes et des officiers (1).

Les jolies femmes de la cour du vieux Louis XIV étaient amoureuses de ce prince.

Il faut bien se garder de présenter des facilités à l'espérance, avant d'être sûr qu'il y a de l'admiration. On ferait naître la fadeur, qui rend à jamais l'amour impossible, ou du moins que l'on ne peut guérir que par la pique d'amour-propre.

On ne sympathise pas avec *le niais*, ni

(1) Those who remarked in the countenance of this young hero a dissolute audacity mingled with extreme haughtiness and indifference to the feelings of others, could not yet deny to his countenance that sort of comeliness which belongs to an open set of features, well formed by nature, modelled by art to the usual rules of courtesy, yet so far frank and honest, that they seemed as if they disclaimed to conceal the natural working of the soul. Such an expression is often mistaken for *manly frankness*, when in truth it arises from the reckless indifference of a libertine disposition, conscious of *superiority of birth*, of *wealth*, or of some other adventitious advantage totally unconnected with personal merit.

Ivanhoe, tome 1, page 145.

avec le sourire à tout venant; de là, dans le monde, la nécessité d'un vernis de rouerie; c'est la noblesse des manières. On ne cueille pas même le *rire* sur une plante trop avilie. En amour, notre vanité dédaigne une victoire trop facile; et dans tous les genres, l'homme n'est pas sujet à s'exagérer le prix de ce qu'on lui offre.

CHAPITRE XI.

Une fois la cristallisation commencée, l'on jouit avec délices de chaque nouvelle beauté que l'on découvre dans ce qu'on aime.

Mais qu'est-ce que la beauté? C'est une nouvelle aptitude à vous donner du plaisir.

Les plaisirs de chaque individu sont différens, et souvent opposés: cela explique fort bien comment ce qui est beauté pour un individu est laideur pour un autre; (exemple concluant de Del Rosso et de Lisio, le 1er. janvier 1820).

Pour découvrir la nature de la beauté, il convient de rechercher quelle est la nature des plaisirs de chaque individu; par exemple, il faut à Del Rosso une femme qui souffre quelques mouvemens hasardés, et qui par ses sourires, autorise des choses fort gaies; une femme qui, à chaque instant, tienne les plaisirs physiques devant son imagination, et qui excite à la fois, le genre d'amabilité de Del Rosso, et lui permette de la déployer.

Del Rosso entend par amour, apparemment l'amour physique, et Lisio l'amour-passion. Rien de plus évident qu'ils ne doivent pas être d'accord sur le mot beauté (1).

La beauté que vous découvrez étant donc une nouvelle aptitude à vous donner du plaisir, et les plaisirs variant comme les individus,

La cristallisation formée dans la tête de chaque homme, doit porter la *couleur* des plaisirs de cet homme.

La cristallisation de la maîtresse d'un homme, ou sa BEAUTÉ, n'est autre chose que la collection de TOUTES LES SATISFACTIONS de tous les désirs qu'il a pu former successivement à son égard.

---

(1) Ma *beauté*, promesse d'un caractère utile à mon âme est au-dessus de l'attraction des sens; cette attraction n'est qu'une espèce particulière. 1815.

CHAPITRE XII.

Suite de la cristallisation.

Pourquoi jouit-on avec délices de chaque nouvelle beauté que l'on découvre dans ce qu'on aime ?

C'est que chaque nouvelle beauté vous donne la satisfaction pleine et entière d'un désir. Vous la voulez tendre, elle est tendre; ensuite vous la voulez fière comme l'Émilie de Corneille, et quoique ces qualités soient probablement incompatibles, elle paraît à l'instant avec une âme romaine. Voilà la raison morale pour laquelle l'amour est la plus forte des passions. Dans les autres, les désirs doivent s'accommoder aux froides réalités; ici ce sont les réalités qui s'empressent de se modeler sur les désirs; c'est donc celle des passions où les désirs violens ont les plus grandes jouissances.

Il y a des conditions générales de bonheur qui étendent leur empire sur toutes les satisfactions de désirs particuliers.

1°. Elle semble votre propriété, car c'est vous seul qui pouvez la rendre heureuse.

2°. Elle est juge de votre mérite. Cette condition était fort importante dans les cours galantes et chevaleresques de François Ier. et de Henri II, et à la cour élégante de Louis XV. Sous un gouvernement constitutionnel et raisonneur, les femmes perdent toute cette branche d'influence.

3°. Pour les cœurs romanesques, plus elle aura l'âme sublime, plus seront célestes et dégagés de la fange de toutes les considérations vulgaires les plaisirs que vous trouverez dans ses bras.

La plupart des jeunes français de 18 ans sont élèves de J.-J. Rousseau; cette condition de bonheur est importante pour eux.

Au milieu d'opérations si décevantes pour le désir du bonheur, la tête se perd.

Du moment qu'il aime, l'homme le plus sage ne voit plus aucun objet *tel qu'il est.* Il s'exagère en moins ses propres avantages, et en plus les moindres faveurs de l'objet aimé. Les craintes et

les espoirs prennent à l'instant quelque chose de *romanesque* (de Wayward). Il n'attribue plus rien au hasard; il perd le sentiment de la probabilité; une chose imaginée est une chose existante pour l'effet sur son bonheur (1).

Une marque effrayante que la tête se perd, c'est qu'en pensant à quelque petit fait, difficile à observer, vous le voyez blanc, et vous l'interprétez en faveur de votre amour; un instant après vous vous apercevez qu'en effet il était noir, et vous le trouvez encore concluant en faveur de votre amour.

C'est alors qu'une âme en proie aux incertitudes mortelles sent vivement le besoin d'un ami; mais pour un amant il n'est plus d'ami. On savait cela à la cour. Voilà la source du seul genre d'indiscrétion qu'une femme délicate puisse pardonner.

---

(1) Il y a une cause physique, un commencement de folie, une affluence du sang au cerveau, un désordre dans les nerfs et dans le centre cérébral. Voir le courage éphémère des cerfs, et la couleur des pensées d'un *soprano*. En 1922, la physiologie nous donnera la description de la partie physique de ce phénomène. Je le recommande à l'attention de M. Edwards.

CHAPITRE XIII.

Du premier pas, du grand monde, des malheurs.

Ce qu'il y a de plus étonnant dans la passion de l'amour, c'est le premier pas, c'est l'extravagance du changement qui s'opère dans la tête d'un homme.

Le grand monde, avec ses fêtes brillantes, sert l'amour comme favorisant ce *premier pas.*

Il commence par changer l'admiration simple (n°. 1) en admiration tendre (n°, 2): Quel plaisir de lui donner des baisers, etc.

Une valse rapide, dans un salon éclairé de mille bougies, jette dans les jeunes cœurs une ivresse qui éclipse la timidité, augmente la conscience des forces et leur donne enfin l'*audace d'aimer.* Car voir un objet très-aimable ne suffit pas; au contraire, l'extrême amabilité décourage les âmes tendres, il faut le voir,

sinon vous aimant (1), du moins dépouillé de sa majesté.

Qui s'avise de devenir amoureux d'une reine, à moins qu'elle ne fasse des avances (2)?

Rien n'est donc plus favorable à la naissance de l'amour, que le mélange d'une solitude ennuyeuse et de quelques bals rares et long-temps désirés; c'est la conduite des bonnes mères de famille qui ont des filles.

Le vrai grand monde tel qu'on le trouvait à la cour de France (3), et qui je crois n'existe plus depuis 1780 (4), était peu favorable à l'amour, comme rendant presque impossibles la *solitude* et le loi-

(1) De là la possibilité des passions à origine factice, celles-ci, et celle de Bénédict et Béatrix (Shakspeare).

(2) Voir les Amours de Struenzée dans *les Cours du nord*, de Brown, trois vol., 1819.

(3) Voir les lettres de madame Dudeffand, de mademoiselle de Lespinasse, les Mémoires de Bézenval, de Lauzun, de madame d'Épinay, *le Dictionnaire des Étiquettes* de madame de Genlis, les Mémoires de Dangeau, d'Horace Walpole.

(4) Si ce n'est peut-être à la cour de Pétersbourg.

sir, indispensables pour le travail des cristallisations.

La vie de la cour donne l'habitude de voir et d'exécuter un grand nombre de *nuances*, et la plus petite nuance peut être le commencement d'une admiration et d'une passion (1).

Quand les malheurs propres de l'amour sont mêlés d'autres malheurs (de malheurs de *vanité*, si votre maîtresse offense votre juste fierté, vos sentimens d'honneur et de dignité personnelle; de malheurs de santé, d'argent, de persécution politique, etc.), ce n'est qu'en apparence que l'amour est augmenté par ces contre-temps; comme ils occupent

(1) Voir Saint-Simon et Werther. Quelque tendre et délicat que soit un solitaire, son âme est distraite, une partie de son imagination est employée à prévoir la société. La force de caractère est un des charmes qui séduisent le plus les cœurs vraiment féminins. De là le succès des jeunes officiers fort graves. Les femmes savent fort bien faire la différence de la violence des mouvemens de passion, qu'elles sentent si possibles dans leurs cœurs, à la force de caractère; les femmes les plus distinguées sont quelquefois dupes d'un peu de charlatanisme en ce genre. On peut s'en servir sans nulle crainte aussitôt que l'on s'aperçoit que la cristallisation a commencé.

à autre chose l'imagination, ils empêchent, dans l'amour espérant, les cristallisations, et dans l'amour heureux la naissances des petits doutes. La douceur de l'amour et sa folie reviennent quand ces malheurs ont disparu.

Remarquez que les malheurs favorisent la naissance de l'amour chez les caractères légers ou insensibles; et qu'après sa naissance, si les malheurs sont antérieurs, ils favorisent l'amour en ce que l'imagination rebutée des autres circonstances de la vie, qui ne fournissent que des images tristes, se jette toute entière à opérer la cristallisation.

CHAPITRE XIV.

Voici un effet qui me sera contesté, et que je ne présente qu'aux hommes, dirai-je assez malheureux pour avoir aimé avec passion, pendant de longues années, et d'un amour contrarié par des obstacles invincibles.

La vue de tout ce qui est extrêmement beau, dans la nature et dans les arts, rappelle le souvenir de ce qu'on aime, avec la rapidité de l'éclair. C'est que, par le mécanisme de la branche d'arbre garnie de diamans dans la mine de Salzbourg, tout ce qui est beau et sublime au monde fait partie de la beauté de ce qu'on aime, et cette vue imprévue du bonheur à l'instant remplit les yeux de larmes. C'est ainsi que l'amour du beau et l'amour se donnent mutuellement la vie.

L'un des malheurs de la vie, c'est que ce bonheur de voir ce qu'on aime et de

lui parler ne laisse pas de souvenirs distincts. L'âme est apparemment trop troublée par ses émotions, pour être attentive à ce qui les cause ou à ce qui les accompagne. Elle est la sensation elle-même. C'est peut-être parce que ces plaisirs ne peuvent pas être usés par des rappels à volonté, qu'ils se renouvellent avec tant de force, dès que quelque objet vient nous tirer de la rêverie consacrée à la femme que nous aimons, et nous la rappeler plus vivement par quelque nouveau rapport (1).

Un vieil architecte sec la rencontrait tous les soirs dans le monde. Entraîné par le *naturel*, et sans faire attention à ce que je lui disais (2), un jour je lui en fis un éloge tendre et pompeux, et elle se moqua de moi. Je n'eus pas la force de lui dire : Il vous voit chaque soir.

Cette sensation est si puissante qu'elle s'étend jusqu'à la personne de mon ennemie qui l'approche sans cesse. Quand je la vois elle me rappelle tant Léonore,

---

(1) Les parfums.

(2) Voir la note 2 de la page 18.

que je ne puis la haïr dans ce moment, quelque effort que j'y fasse.

L'on dirait que par une étrange bizarrie du cœur, la femme aimée communique plus de charme qu'elle n'en a elle-même. L'image de la ville lointaine où on la vit un instant (1) jette dans une plus profonde et plus douce rêverie que sa présence elle-même. C'est l'effet des rigueurs.

La rêverie de l'amour ne peut se noter. Je remarque que je puis relire un bon roman tous les trois ans avec le même plaisir. Il me donne des sentimens conformes au genre de goût tendre qui me domine dans le moment, ou me procure de la variété dans mes idées, si je ne sens rien. Je puis aussi écouter avec plaisir la même musique, mais il ne faut pas que la mémoire cherche à se mettre de la partie. C'est l'imagination uniquement qui doit être affectée; si un opéra fait plus de plaisir à la vingtième

(1) Nessun maggior dolore
Che ricordarsi del tempo felice
Nella miseria.

DANTE, Francesca.

représentation, c'est que l'on comprend mieux la musique, ou qu'il rappelle la sensation du premier jour.

Quant aux nouvelles vues qu'un roman suggère pour la connaissance du cœur humain, je me rappelle fort bien les anciennes; j'aime même à les trouver notées en marge. Mais ce genre de plaisir s'applique aux romans, comme m'avançant dans la connaissance de l'homme, et nullement à la rêverie qui est le vrai plaisir du roman. Cette rêverie est innotable. La noter, c'est la tuer pour le présent, car l'on tombe dans l'analyse philosophique du plaisir; c'est la tuer encore plus sûrement pour l'avenir, car rien ne paralyse l'imagination comme l'appel à la mémoire. Si je trouve en marge une note peignant ma sensation, en lisant *old Mortality* à Florence, il y a trois ans, à l'instant je suis plongé dans l'histoire de ma vie, dans l'estime du degré de bonheur aux deux époques, dans la plus haute philosophie, en un mot, et adieu pour long-temps, le laisser-aller des sensations tendres.

Tout grand poëte ayant une vive imagi-

nation est timide, c'est-à-dire qu'il craint les hommes pour les interruptions et les troubles qu'ils peuvent apporter à ses délicieuses rêveries. C'est pour son *attention* qu'il tremble. Les hommes, avec leurs intérêts grossiers, viennent le tirer des jardins d'Armide, pour le pousser dans un bourbier fétide, et ils ne peuvent guère le rendre attentif à eux qu'en l'irritant. C'est par l'habitude de nourrir son âme de rêveries touchantes, et par son horreur pour le vulgaire, qu'un grand artiste est si près de l'amour.

Plus un homme est grand artiste, plus il doit désirer les titres et les décorations, comme rempart.

CHAPITRE XV.

L'on rencontre, au milieu de la passion la plus violente et la plus contrariée, des momens où l'on croit tout à coup ne plus aimer; c'est comme une source d'eau douce au milieu de la mer. On n'a presque plus de plaisir à songer à sa maîtresse; et, quoique accablé de ses rigueurs, l'on se trouve encore plus malheureux de ne plus prendre intérêt à rien dans la vie. Le néant le plus triste et le plus découragé succède à une manière d'être agitée sans doute, mais qui présentait toute la nature sous un aspect neuf, passionné, intéressant.

C'est que la dernière visite que vous avez faite à ce que vous aimez vous a mis dans une position sur laquelle, une autre fois, votre imagination a moissonné tout ce qu'elle peut donner de sensations. Par exemple, après une période de froideur, elle vous traite moins

mal, et vous laisse concevoir exactement le même degré d'espérance, et par les mêmes signes extérieurs, qu'à une autre époque; tout cela peut-être sans qu'elle s'en doute. L'imagination trouvant en son chemin la mémoire et ses tristes avis, la cristallisation (1) cesse à l'instant.

---

(1) On me conseille d'abord d'ôter ce mot, ou si je ne puis y parvenir, faute de talent littéraire, de rappeler souvent que j'entends par *cristallisation* une certaine fièvre d'imagination, laquelle rend méconnaissable un objet le plus souvent assez ordinaire, et en fait un être à part. Dans les âmes qui ne connaissent d'autre chemin que la vanité pour arriver au bonheur, il est nécessaire que l'homme qui cherche à exciter cette fièvre, mette fort bien sa cravate et soit constamment attentif à mille détails qui excluent tout laisser-aller. Les femmes de la société avouent l'effet tout en niant ou ne voyant pas la cause.

CHAPITRE XVI.

Dans un petit port dont j'ignore le nom, près Perpignan, 25 février 1822 (1).

Je viens d'éprouver ce soir que la musique, quand elle est parfaite, met le cœur exactement dans la même situation où il se trouve quand il jouit de la présence de ce qu'il aime; c'est-à-dire qu'elle donne le bonheur apparemment le plus vif qui existe sur cette terre.

S'il en était ainsi pour tous les hommes, rien au monde ne disposerait plus à l'amour.

Mais j'ai déjà noté à Naples, l'année dernière, que la musique parfaite, comme la pantomime parfaite (2), me fait songer à ce qui forme actuellement l'objet de mes rêveries, et me fait venir des

(1) Copie du journal de Lisio.

(2) *Othello* et *la Vestale*, ballets de Vigand, exécutés par le Pallerini et Mollinari.

idées excellentes; à Naples, c'était sur le moyen d'armer les Grecs.

Or, ce soir, je ne puis me dissimuler que j'ai le malheur, *of being too great an admirer of milady L.*

Et peut-être que la musique parfaite que j'ai eu le bonheur de rencontrer, après deux ou trois mois de privation, quoique allant tous les soirs à l'Opéra, n'a produit tout simplement que son effet anciennement reconnu, je veux dire celui de faire songer vivement à ce qui occupe.

— 4 mars, huit jours après.

Je n'ose ni effacer ni approuver l'observation précédente. Il est sûr que quand je l'écrivais je la lisais dans mon cœur. Si je la mets en doute aujourd'hui, c'est peut-être que j'ai perdu le souvenir de ce que je voyais alors.

L'habitude de la musique et de sa rêverie prédispose à l'amour. Un air tendre et triste, pourvu qu'il ne soit pas trop dramatique, que l'imagination ne soit pas forcée de songer à l'action, excitant purement à la rêverie de l'amour, est délicieux pour les âmes tendres et

malheureuses : par exemple, le trait prolongé de clarinette, au commencement du quartetto de *Bianca e Faliero*, et le récit de la Camporesi, vers le milieu du quartetto.

L'amant qui est bien avec ce qu'il aime, jouit avec transport du fameux duetto d'*Armida e Rinaldo* de Rossini, qui peint si juste les petits doutes de l'amour heureux, et les momens de délices qui suivent les racommodemens. Le morceau instrumental qui est au milieu du duetto, au moment où Rinaldo veut fuir, et qui représente d'une manière si étonnante le combat des passions, lui semble avoir une influence physique sur son cœur, et le toucher réellement. Je n'ose dire ce que je sens à cet égard; je passerais pour fou auprès des gens du Nord.

CHAPITRE XVII.

La beauté détrônée par l'amour.

Albéric rencontre dans une loge une femme plus belle que sa maîtresse : je supplie qu'on me permette une évaluation mathématique, c'est-à-dire, dont les traits promettent trois unités de bonheur, au lieu de deux (je suppose que la beauté parfaite donne une quantité de bonheur exprimée par le nombre quatre).

Est-il étonnant qu'il leur préfère les traits de sa maîtresse, qui lui promettent cent unités de bonheur? Même les petits défauts de sa figure, une marque de petite-vérole, par exemple, donnent de l'attendrissement à l'homme qui aime, et le jettent dans une rêverie profonde, lorsqu'il les aperçoit chez une autre femme; que sera-ce chez sa maîtresse? C'est qu'il a éprouvé mille sentimens en présence de cette marque de

petite-vérole, que ces sentimens sont pour la plupart délicieux, sont tous du plus haut intérêt, et que, quels qu'ils soient, ils se renouvellent avec une incroyable vivacité, à la vue de ce signe, même aperçu sur la figure d'une autre femme.

Si l'on parvient ainsi à préférer et à aimer la *laideur*, c'est que dans ce cas la laideur est beauté (1). Un homme aimait à la passion une femme très-maigre et marquée de petite-vérole; la mort la lui ravit. Trois ans après, à Rome, admis dans la familiarité de deux femmes, l'une plus belle que le jour, l'autre maigre, marquée de petite-vérole et par-là, si vous voulez, assez laide; je le vois aimer la laide au bout de huit jours qu'il emploie à effacer sa laideur par ses souvenirs; et, par une coquetterie bien pardonnable, la moins jolie ne manqua pas de l'aider en lui fouettant un peu le sang,

(1) La beauté n'est que la *promesse* du bonheur. Le bonheur d'un Grec était différent du bonheur d'un Français de 1822. Voyez les yeux de la Vénus de Médicis et comparez-les aux yeux de la Madeleine de Pordenone (chez M. de Sommariva).

chose utile à cette opération (1). Un homme rencontre une femme, et est choqué de sa laideur; bientôt, si elle n'a pas de prétentions, sa physionomie lui fait oublier les défauts de ses traits, il la trouve aimable et conçoit qu'on puisse l'aimer; huit jours après il a des espérances, huit jours après on les lui retire, huit jours après il est fou.

(1) Si l'on est sûr de l'amour d'une femme, on examine si elle est plus ou moins belle; si l'on doute de son cœur, on n'a pas le temps de songer à sa figure.

CHAPITRE XVIII.

On remarque au théâtre une chose analogue envers les acteurs chéris du public; les spectateurs ne sont plus sensibles à ce qu'ils peuvent avoir de beauté ou de laideur réelle. Le Kain, malgré sa laideur remarquable, faisait des passions à foison; Garrick aussi, par plusieurs raisons; mais d'abord parce qu'on ne voyait plus la beauté réelle de leurs traits ou de leurs manières, mais bien celle que depuis long-temps l'imagination était habituée à leur prêter, en reconnaissance et en souvenir de tous les plaisirs qu'ils lui avaient donnés; et par exemple, la figure seule d'un acteur comique fait rire dès qu'il entre en scène.

Une jeune fille qu'on menait aux Français pour la première fois pouvait bien sentir quelque éloignement pour le Kain durant la première scène; mais bientôt il la faisait pleurer ou frémir; et comment

résister aux rôles de Tancrède (1) ou d'Orosmane? Si pour elle la laideur était encore un peu visible, les transports de tout un public, et l'effet *nerveux* qu'ils produisent sur un jeune cœur (2), parvenaient bien vite à l'éclipser. Il ne restait plus de la laideur que le nom, et pas même le nom, car l'on entendait des femmes enthousiastes de le Kain, s'écrier : Qu'il est beau!

---

(1) Voir madame de Staël, dans *Delphine*, je crois : Voilà l'artifice des femmes peu jolies.

(2) C'est à cette sympathie nerveuse que je serais tenté d'attribuer l'effet prodigieux et incompréhensible de la musique à la mode (à Dresde, pour Rossini, 1821). Dès qu'elle n'est plus de mode, elle n'en devient pas plus mauvaise pour cela, et cependant elle ne fait plus d'effet sur les cœurs de bonne foi des jeunes filles. Elle leur plaisait peut-être aussi, comme excitant les transports des jeunes gens.

Madame de Sévigné (lettre 202, le 6 mai 1672) dit à sa fille : « Lully avait fait un dernier effort de toute la musique du roi; ce beau *Miserere* y était encore augmenté; il y eut un *Libera* où tous les yeux étaient pleins de larmes. »

On ne peut pas plus douter de la vérité de cet effet, que disputer l'esprit ou la délicatesse à madame de Sévigné. La musique de Lully qui la charmait ferait fuir à cette heure; alors cette musique encourageait la *cristallisation*, elle la rend impossible aujourd'hui.

Rappelons-nous que la *beauté* est l'expression du caractère, ou, autrement dit, des habitudes morales, et qu'elle est par conséquent exempte de toute passion. Or c'est de la *passion* qu'il nous faut; la beauté ne peut nous fournir que des *probabilités* sur le compte d'une femme, et encore des probabilités sur ce qu'elle est de sang-froid; et les regards de votre maîtresse marquée de petite-vérole sont une réalité charmante qui anéantit toutes les probabilités possibles.

CHAPITRE XIX.

Suite des exceptions à la beauté,

Les femmes spirituelles et tendres, mais à sensibilité timide et méfiante, qui le lendemain du jour où elles ont paru dans le monde repassent mille fois en revue et avec une timidité souffrante ce qu'elles ont pu dire ou laisser deviner; ces femmes-là, dis-je, s'accoutument facilement au manque de beauté chez les hommes, et ce n'est preque pas un obstacle à leur donner de l'amour.

C'est par le même principe qu'on est presque indifférent pour le degré de beauté d'une maîtresse adorée, et qui vous comble de rigueurs. Il n'y a presque plus de cristallisation de beauté; et quand l'ami guérisseur vous dit qu'elle n'est pas jolie, on en convient presque, et il croit avoir fait un grand pas.

Mon ami, le brave capitaine Trab, me peignait ce soir ce qu'il avait senti autrefois en voyant Mirabeau.

Personne en regardant ce grand homme n'éprouvait par les yeux un sentiment désagréable, c'est-à-dire ne le trouvait laid. Entraîné par ses paroles foudroyantes on n'était attentif, on ne trouvait du plaisir à être attentif qu'à ce qui était *beau* dans sa figure. Comme il n'y avait presque pas de traits *beaux* (de la beauté de la sculpture, ou de la beauté de la peinture), l'on n'était attentif qu'à ce qui était *beau* d'une autre beauté (1), de la beauté d'expression.

---

(1) C'est là l'avantage d'être à la mode. Faisant abstraction des défauts de la figure déjà connus, et qui ne font plus rien à l'imagination, on s'attache à l'une des trois beautés suivantes :

1°. Dans le peuple, à l'idée de richesse;

2°. Dans le monde, à l'idée d'élégance ou matérielle ou morale ;

3°. A la cour, à l'idée : je veux plaire aux femmes. Presque partout à un mélange de ces trois idées. Le bonheur attaché à l'idée de richesse se joint à la délicatesse dans les plaisirs qui suit l'idée d'élégance, et le tout s'applique à l'amour. D'une manière ou d'autre, l'imagination est entraînée par la nouveauté. L'on

En même temps que l'attention fermait les yeux à tout ce qui était laid, pittoresquement parlant, elle s'attachait avec transport aux plus petits détails passables, par exemple, à la *beauté* de sa vaste

---

arrive ainsi à s'occuper d'un homme très-laid sans songer à sa laideur (1), et à la longue sa laideur devient beauté. A Vienne, en 1788, madame Viganò, danseuse, la femme à la mode, était grosse, et les dames portèrent bientôt des petits ventres *à la Viganò*. Par les mêmes raisons retournées, rien d'affreux comme une mode surannée. Le mauvais goût, c'est de confondre la mode qui ne vit que de changemens, avec le beau durable, fruit de tel gouvernement, dirigeant tel climat. Un édifice à la mode, dans dix ans, sera à une mode surannée. Il sera moins déplaisant dans deux cents ans quand on aura oublié la mode. Les amans sont bien fous de songer à se bien mettre; on a bien autre chose à faire en voyant ce qu'on aime, que de songer à sa toilette; on regarde son amant et on ne l'examine pas, dit Rousseau. Si cet examen a lieu, on a affaire à l'amour-goût et non plus à l'amour-passion. L'air brillant de la beauté déplaît presque dans ce qu'on aime; on n'a que faire de la voir belle, on la voudrait tendre et languissante. La parure n'a d'effet en amour, que pour les jeunes filles qui, sévèrement gardées dans la maison paternelle, souvent prennent une passion par les yeux.

Dit par L., 15 septembre 1820.

(1) Le petit Germain, Mémoires de Grammont.

chevelure; s'il eût porté des cornes on les eût trouvées belles (1).

La présence de tous les soirs d'une jolie danseuse donne de l'attention forcée aux âmes blasées ou privées d'imagination qui garnissent le balcon de l'Opéra. Par ses mouvemens gracieux, hardis et singuliers, elle réveille l'amour-physique, et leur procure peut-être la seule cristallisation qui soit encore possible. C'est ainsi qu'un laideron qu'on n'eût pas honoré d'un regard dans la rue, surtout les gens usés, s'il paraît souvent sur la scène, trouve à se faire entretenir fort cher. Geoffroy disait que le théâtre est le piédestal des femmes. Plus une danseuse est célèbre et usée, plus elle vaut : de là

(1) Soit pour leur poli, soit pour leur grandeur, soit pour leur forme; c'est ainsi, ou par la liaison de sentimens (voir plus haut les marques de petite-vérole), qu'une femme qui aime s'accoutume aux défauts de son amant. La princesse russe C. s'est bien accoutumée à un homme qui en définitif n'a pas de nez. L'image du courage, et du pistolet armé pour se tuer de désespoir de ce malheur, et la pitié pour la profonde infortune, aidées par l'idée qu'il guérira, et qu'il commence à guérir, ont opéré ce miracle. Il faut que le pauvre blessé n'ait pas l'air de penser à son malheur.

Berlin, 1807.

le proverbe des coulisses : «Telle trouve à se vendre qui n'eût pas trouvé à se donner.» Ces filles volent une partie de leurs passions à leurs amans, et sont très-susceptibles d'amour *par pique*.

Comment faire pour ne pas lier des sentimens généreux ou aimables à la physionomie d'une actrice dont les traits n'ont rien de choquant, que tous les soirs l'on regarde pendant deux heures exprimant les sentimens les plus nobles, et que l'on ne connaît pas autrement? Quand enfin l'on parvient à être admis chez elle, ses traits vous rappellent des sentimens si agréables, que toute la réalité qui l'entoure, quelque peu noble qu'elle soit quelquefois, se recouvre à l'instant d'une teinte romanesque et touchante.

« Dans ma première jeunesse, enthousiaste de cette ennuyeuse tragédie française (1), quand j'avais le bonheur de souper avec mademoiselle Olivier, à tous

---

(1) Phrase inconvenante, copiée des mémoires de mon ami feu M. le baron de Botmer. C'est par le même artifice que Feramorz plaît à Lalla-Rook. Voir ce charmant poëme.

les instans je me surprenais le cœur rempli de respect, à croire parler à une reine; et réellement je n'ai jamais bien su si auprès d'elle j'avais été amoureux d'une reine ou d'une jolie fille. »

CHAPITRE XX.

Peut-être que les hommes qui ne sont pas susceptibles d'éprouver l'amour-passion sont ceux qui sentent le plus vivement l'effet de la beauté; c'est du moins l'impression la plus forte qu'ils puissent recevoir des femmes.

L'homme qui a éprouvé le battement de cœur que donne de loin le chapeau de satin blanc de ce qu'il aime, est tout étonné de la froideur où le laisse l'approche de la plus grande beauté du monde. Observant les transports des autres, il peut même avoir un mouvement de chagrin.

Les femmes extrêmement belles étonnent moins le second jour. C'est un grand malheur, cela décourage la cristallisation. Leur mérite étant visible à tous, et formant décoration, elles doivent compter plus de sots dans la liste de leurs

amans , des princes, des millionnaires , etc. (1).

(1) On voit bien que l'auteur n'est ni prince ni millionnaire. J'ai voulu voler cet esprit-là au lecteur.

CHAPITRE XXI.

De la première vue.

Une âme à imagination est tendre et *défiante*, je dis même l'âme la plus naïve (1). Elle peut être méfiante sans s'en douter; elle a trouvé tant de désappointemens dans la vie! Donc tout ce qui est prévu et officiel dans la présentation d'un homme, effarouche l'imagination et éloigne la possibilité de la cristallisation. L'amour triomphe, au con-

(1) La fiancée de Lammermoor, miss Ashton. Un homme qui a vécu trouve dans sa mémoire une foule d'exemples d'*amours*, et n'a que l'embarras du choix. Mais s'il veut écrire, il ne sait plus sur quoi s'appuyer. Les anecdotes des sociétés particulières dans lesquelles il a vécu sont ignorées du public, et il faudrait un nombre de pages immense pour les rapporter avec les nuances nécessaires. C'est pour cela que je cite des romans comme généralement connus, mais je n'appuie point les idées que je soumets au lecteur sur des fictions aussi vides, et calculées la plus part plutôt pour l'effet pittoresque que pour la vérité.

traire, dans le romanesque à la première vue.

Rien de plus simple; l'étonnement qui fait longuement songer à une chose extraordinaire, est déjà la moitié du mouvement cérébral nécessaire pour la cristallisation.

Je citerai le commencement des amours de Séraphine (*Gilblas*, tom. 2. p. 142). C'est don Fernando qui raconte sa fuite lorsqu'il était poursuivi par les sbires de l'inquisition........ « Après avoir traversé quelques allées dans une obscurité profonde, et la pluie continuant à tomber par torrens, j'arrivai près d'un salon dont je trouvai la porte ouverte; j'y entrai, et quand j'en eus remarqué toute la magnificence..... je vis qu'il y avait à l'un des côtés une porte qui n'était que poussée; je l'entr'ouvris et j'aperçus une enfilade de chambres dont la dernière seulement était éclairée. Que dois-je faire? dis-je alors en moi-même...... Je ne pus résister à ma curiosité. Je m'avance, je traverse les chambres, et j'arrive à celle où il y avait de la lumière, c'est-à-dire une bougie qui brûlait sur une table de

marbre, dans un flambeau de vermeil;...... Mais bientôt jetant les yeux sur un lit dont les rideaux étaient à demi-ouverts à cause de la chaleur, je vis un objet qui s'empara de toute mon attention, c'était une jeune femme qui, malgré le bruit du tonnerre qui venait de se faire entendre, dormait d'un profond sommeil...... Je m'approchai d'elle..... je me sentis saisi..... Pendant que je m'enivrais du plaisir de la contempler, elle se réveilla.

» Imaginez-vous quelle fut sa surprise de voir dans sa chambre et au milieu de la nuit un homme qu'elle ne connaissait point. Elle frémit en m'apercevant, et jeta un cri........ Je m'efforçai de la rassurer, et mettant un genou en terre, Madame, lui dis-je, ne craignez rien........... Elle appela ses filles............ Devenue un peu plus hardie par la présence de cette petite servante, elle me demanda fièrement qui j'étais, etc., etc., etc. »

Voilà une première vue qu'il n'est pas facile d'oublier. Quoi de plus sot, au contraire, dans nos mœurs actuelles, que la présentation officielle et presque sentimentale du *futur* à la jeune fille! Cette

prostitution légale va jusqu'à choquer la pudeur.

« Je viens de voir, cette après-midi, 17 février 1790 (dit Chamfort, 4, 155), une cérémonie de famille, comme on dit, c'est-à-dire des hommes réputés honnêtes, une société respectable, applaudir au bonheur de mademoiselle de Marille, jeune personne belle, spirituelle, vertueuse, qui obtient l'avantage de devenir l'épouse de M. R., vieillard malsain, repoussant, malhonnête, imbécile, mais riche, et qu'elle a vu pour la troisième fois aujourd'hui en signant le contrat.

» Si quelque chose caractérise un siècle infâme, c'est un pareil sujet de triomphe, c'est le ridicule d'une telle joie, et dans la perspective, la cruauté prude avec laquelle la même société versera le mépris à pleines mains sur la moindre imprudence d'une pauvre jeune femme amoureuse. »

Tout ce qui est cérémonie, par son essence d'être une chose affectée et prévue d'avance, dans laquelle il s'agit de se comporter d'*une manière convenable*, paralyse l'imagination et ne la laisse éveil-

lée que pour ce qui est contraire au but de la cérémonie, et ridicule; de là l'effet magique de la moindre plaisanterie. Une pauvre jeune fille, comblée de timidité et de pudeur souffrante, durant la présentation officielle du futur, ne peut songer qu'au rôle qu'elle joue; c'est encore une manière sûre d'étouffer l'imagination.

Il est beaucoup plus contre la pudeur de se mettre au lit avec un homme qu'on n'a vu que deux fois, après trois mots latins dits à l'église, que de céder malgré soi à un homme qu'on adore depuis deux ans. Mais je parle un langage absurde.

C'est le p...... qui est la source féconde des vices et du malheur qui suivent nos mariages actuels. Il rend impossible la liberté pour les jeunes filles avant le mariage, et le divorce après quand elles se sont trompées, ou plutôt quand on les a trompées dans le choix qu'on leur fait faire. Voyez l'Allemagne, ce pays des bons ménages; une aimable princesse (madame la duchesse de Sa.), vient de s'y marier en tout bien et tout honneur pour la quatrième fois, et elle n'a pas manqué d'inviter à la fête ses trois pre-

miers maris avec lesquels elle est très-bien. Voilà l'excès; mais un seul divorce qui punit un mari de ses tyrannies, empêche des milliers de mauvais ménages. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que Rome est l'un des pays où l'on voit le plus de divorces.

L'amour aime, à la première vue, une physionomie qui indique à la fois dans un homme quelque chose à respecter et à plaindre.

CHAPITRE XXII.

De l'engouement.

Des esprits fort délicats sont très-susceptibles de curiosité et de prévention; cela se remarque surtout dans les âmes chez lesquelles s'est éteint le feu sacré, source des passions, et c'est un des symptômes les plus funestes. Il y a aussi de l'engouement chez les écoliers qui entrent dans le monde. Aux deux extrémités de la vie, avec trop ou trop peu de sensibilité, on ne s'expose pas avec simplicité à sentir le juste effet des choses, à éprouver la véritable sensation qu'elles doivent donner. Ces âmes trop ardentes ou ardentes par accès, amoureuses à crédit, si l'on peut ainsi dire, se jettent aux objets au lieu de les attendre.

Avant que la sensation, qui est la conséquence de la nature des objets, arrive jusqu'à elles, elles les couvrent de loin et avant de les voir, de ce charme ima-

ginaire dont elles trouvent en elles-mêmes une source inépuisable. Puis, en s'en approchant, elles voient ces choses, non telles qu'elles sont, mais telles qu'elles les ont faites, et jouissant d'elles-mêmes sous l'apparence de tel objet, elles croient jouir de cet objet. Mais, un beau jour, on se lasse de faire tous les frais, on découvre que l'objet adoré *ne renvoie pas la balle*; l'engouement tombe, et l'échec qu'éprouve l'amour-propre rend injuste envers l'objet trop apprécié.

CHAPITRE XXIII.

Des coups de foudre.

Il faudrait changer ce mot ridicule; cependant la chose existe. J'ai vu l'aimable et noble Wilhelmine, le désespoir des *beaux* de Berlin, mépriser l'amour, et se moquer de ses folies. Brillante de jeunesse, d'esprit, de beauté, de bonheurs de tous les genres, une fortune sans bornes, en lui donnant l'occasion de développer toutes ses qualités, semblait conspirer avec la nature pour présenter au monde l'exemple si rare d'un bonheur parfait accordé à une personne qui en est parfaitement digne. Elle avait vingt-trois ans; déjà à la cour depuis long-temps, elle avait éconduit les hommages du plus haut parage; sa vertu modeste, mais inébranlable, était citée en exemple, et désormais les hommes les plus aimables désespérant de lui plaire, n'aspiraient qu'à son amitié. Un soir elle va au bal chez le prince Ferdi-

nand, elle danse dix minutes avec un jeune capitaine.

« De ce moment, écrivait-elle par la suite à une amie (1), il fut le maître de mon cœur et de moi, et cela à un point qui m'eût rempli de terreur, si le bonheur de voir Herman m'eût laissé le temps de songer au reste de l'existence. Ma seule pensée était d'observer s'il m'accordait quelque attention.

» Aujourd'hui la seule consolation que je puisse trouver à mes fautes est de me bercer de l'illusion qu'une force supérieure m'a ravie à moi-même et à la raison. Je ne puis par aucune parole peindre, d'une manière qui approche de la réalité, jusqu'à quel point, seulement à l'apercevoir, allèrent le désordre et le bouleversement de tout mon être. Je rougis de penser avec quelle rapidité et quelle violence j'étais entraînée vers lui. Si sa première parole, quand enfin il me parla, eût été : M'adorez-vous? en vérité je n'aurais pas eu la force de ne pas lui répondre : Oui. J'étais loin de penser que les effets d'un

(1) Traduit *ad litteram* des Mémoires de Bottmer.

sentiment pussent être à la fois si subits et si peu prévus. Ce fut au point qu'un instant je crus être empoisonnée.

» Malheureusement vous et le monde, ma chère amie, savez que j'ai bien aimé Herman : hé bien, il me fut si cher au bout d'un quart d'heure, que depuis il n'a pas pu me le devenir davantage. Je voyais tous ses défauts, et je les lui pardonnais tous, pourvu qu'il m'aimât.

» Peu après que j'eus dansé avec lui, le roi s'en alla; Herman, qui était du détachement de service, fut obligé de le suivre. Avec lui tout disparut pour moi dans la nature. C'est en vain que j'essayerais de vous peindre l'excès de l'ennui dont je me sentis accablée dès que je ne le vis plus. Il n'était égalé que par la vivacité du désir que j'avais de me trouver seule avec moi-même.

» Je pus partir enfin. A peine fermée à double tour dans mon appartement je voulus résister à ma passion. Je crus y réussir. Ah! ma chère amie, que je payai cher ce soir là, et les journées suivantes, le plaisir de pouvoir me croire de la vertu! »

Ce que l'on vient de lire est la narration exacte d'un événement qui fit la nouvelle du jour, car au bout d'un mois ou deux la pauvre Wilhelmine fut assez malheureure pour qu'on s'aperçût de son sentiment. Telle fut l'origine de cette longue suite de malheurs qui l'ont fait périr si jeune, et d'une manière si tragique, empoisonnée par elle ou par son amant. Tout ce que nous pûmes voir dans ce jeune capitaine, c'est qu'il dansait fort bien; il avait beaucoup de gaieté, encore plus d'assurance, un grand air de bonté, et vivait avec des filles; du reste, à peine noble, fort pauvre, et ne venant pas à la cour.

Non-seulement il ne faut pas la méfiance, mais il faut la lassitude de la méfiance, et pour ainsi dire l'impatience du courage contre les hasards de la vie. L'âme, à son insu, ennuyée de vivre sans aimer, convaincue malgré elle, par l'exemple des autres femmes, ayant surmonté toutes les craintes de la vie, mécontente du triste bonheur de l'orgueil, s'est fait, sans s'en apercevoir, un modèle idéal. Elle rencontre un jour un être qui ressemble à

ce modèle, la cristallisation reconnaît son objet au trouble qu'il inspire, et consacre pour toujours au maître de son destin ce qu'elle rêvait depuis long-temps (1).

Les femmes sujettes à ce malheur ont trop de hauteur dans l'âme pour aimer autrement que par passion. Elles seraient sauvées si elles pouvaient s'abaisser à la galanterie.

Comme le coup de foudre vient d'une secrète lassitude de ce que le catéchisme appelle la vertu, et de l'ennui que donne l'uniformité de la perfection, je croirais assez qu'il doit tomber le plus souvent sur ce qu'on appelle dans le monde de mauvais sujets. Je doute fort que l'air Caton ait jamais occasioné de coup de foudre.

Ce qui les rend si rares, c'est que si le cœur qui aime ainsi d'avance a le plus petit sentiment de sa situation, il n'y a plus de coup de foudre.

Une femme rendue méfiante par les malheurs n'est pas susceptible de cette révolution de l'âme.

Rien ne facilite les coups de foudre

---

(1) Plusieurs phrases prises à Crébillon, tome 3.

comme les louanges données d'avance et par des femmes, à la personne qui doit en être l'objet.

Une des sources les plus comiques des aventures d'amour, ce sont les faux coups de foudre. Une femme ennuyée, mais non sensible, se croit amoureuse pour la vie pendant toute une soirée. Elle est fière d'avoir enfin trouvé un de ces grands mouvemens de l'âme après lesquels courait son imagination. Le lendemain elle ne sait plus où se cacher, et surtout comment éviter le malheureux objet qu'elle adorait la veille.

Les gens d'esprit savent voir, c'est-à-dire, mettre à profit ces coups de foudre-là.

L'amour physique a aussi ses coups de foudre. Nous avons vu hier la plus jolie femme et la plus facile de Berlin, rougir tout à coup dans sa calèche où nous étions avec elle. Le beau lieutenant Findorff venait de passer. Elle est tombée dans la rêverie profonde, dans l'inquiétude. Le soir, à ce qu'elle m'avoua au spectacle, elle avait des folies, des transports, elle ne pensait qu'à Findorff, auquel elle n'a jamais parlé. Si elle eût osé, me disait-elle, elle l'eût

envoyé chercher; cette jolie figure présentait tous les signes de la passion la plus violente. Cela durait encore le lendemain; au bout de trois jours Findorff ayant fait le nigaud, elle n'y pensa plus. Un mois après il lui était odieux.

CHAPITRE XXIV.

Voyage dans un pays inconnu.

Je conseille à la plupart des gens nés dans le nord de passer le présent chapitre. C'est une dissertation obscure sur quelques phénomènes relatifs à l'oranger, arbre qui ne croît ou qui ne parvient à toute sa hauteur qu'en Italie et en Espagne. Pour être intelligible ailleurs, j'aurais dû *diminuer* les faits.

C'est à quoi je n'aurais pas manqué, si j'avais eu le dessein un seul instant d'écrire un livre généralement agréable. Mais le ciel m'ayant refusé le talent littéraire, j'ai uniquement pensé à décrire avec toute la maussaderie de la science, mais aussi avec toute son exactitude, certains faits dont un séjour prolongé dans la patrie de l'oranger m'a rendu l'involontaire témoin. Frédéric-le-Grand ou tel autre homme distingué du nord, qui

n'a jamais eu d'occasion de voir l'oranger en pleine terre, m'aurait sans doute nié les faits suivans et nié de bonne foi. Je respecte infiniment la bonne foi, et je vois son pourquoi.

Cette déclaration sincère pouvant paraître de l'orgueil, j'ajoute la réflexion suivante :

Nous écrivons au hasard chacun ce qui nous semble vrai, et chacun dément son voisin. Je vois dans nos livres autant de billets de loterie; ils n'ont réellement pas plus de valeur. La postérité, en oubliant les uns, et réimprimant les autres, déclarera les billets gagnans. Jusque-là, chacun de nous ayant écrit de son mieux ce qui lui semble vrai n'a guères de raison de se moquer de son voisin, à moins que la satire ne soit plaisante, auquel cas il a toujours raison, surtout s'il écrit comme M. Courrier à Del Furia.

Après ce préambule, je vais entrer courageusement dans l'examen de faits qui, j'en suis convaincu, ont rarement été observés à Paris. Mais enfin, à Paris, ville supérieure à toutes les autres, sans doute, l'on ne voit pas des orangers en

pleine terre comme à Sorrento; et c'est à Sorrento la patrie du Tasse, sur le golfe de Naples, dans une position à mi-côte sur la mer, plus pittoresque encore que celle de Naples elle-même; mais où on ne lit pas le *Miroir*, que Lisio Visconti a observé et noté les faits suivans :

Lorsqu'on doit voir le soir la femme qu'on aime, l'attente d'un si grand bonheur rend insupportables tous les momens qui en séparent.

Une fièvre dévorante fait prendre et quitter vingt occupations. L'on regarde sa montre à chaque instant, et l'on est ravi quand on voit qu'on a pu faire passer dix minutes sans la regarder; l'heure tant désirée sonne enfin, et quand on est à sa porte, prêt à frapper, l'on serait aise de ne pas la trouver; ce n'est que par réflexion qu'on s'en affligerait : en un mot, l'attente de la voir produit un effet désagréable.

Voilà de ces choses qui font dire aux bonnes gens que l'amour déraisonne.

C'est que l'imagination retirée violemment de rêveries délicieuses où chaque

pas produit le bonheur, est ramenée à la sévère réalité.

L'âme tendre sait bien que dans le combat qui va commencer aussitôt que vous la verrez, la moindre négligence, le moindre manque d'attention ou de courage sera puni par une défaite empoisonnant pour long-temps les rêveries de l'imagination, et hors de l'intérêt de la passion si l'on cherchait à s'y réfugier, humiliante pour l'amour-propre. On se dit: j'ai manqué d'esprit, j'ai manqué de courage; mais l'on n'a du courage envers ce qu'on aime, qu'en l'aimant moins.

Ce reste d'attention que l'on arrache avec tant de peine aux rêveries de la cristallisation, fait que, dans les premiers discours à la femme qu'on aime, il échappe une foule de choses qui n'ont pas de sens, ou qui ont un sens contraire à ce qu'on sent; ou, ce qui est plus poignant encore, on exagère ses propres sentimens, et ils deviennent ridicules à ses yeux. Comme on sent vaguement qu'on ne fait pas assez d'attention à ce qu'on dit, un mouvement machinal fait soigner et charger la déclamation. Cependant l'on ne peut

pas se taire à cause de l'embarras du silence, durant lequel on pourrait encore moins songer à elle. On dit donc d'un air senti une foule de choses qu'on ne sent pas, et qu'on serait bien embarrassé de répéter; l'on s'obstine à se refuser à sa présence pour être encore plus à elle. Dans les premiers momens que je connus l'amour, cette bizarrerie que je sentais en moi me faisait croire que je n'aimais pas.

Je comprends la lâcheté, et comment les conscrits se tirent de la peur en se jetant à corps perdu au milieu du feu. Le nombre des sottises que j'ai dites depuis deux ans pour ne pas me taire me met au désespoir quand j'y songe.

Voilà qui devrait bien marquer aux yeux des femmes la différence de l'amour-passion et de la galanterie, de l'âme tendre et de l'âme prosaïque (1).

Dans ces momens décisifs, l'une gagne autant que l'autre perd; l'âme prosaïque reçoit justement le degré de chaleur qui lui manque habituellement, tandis que

(1) C'était un mot de Léonore.

la pauvre âme tendre devient folle par excès de sentiment, et qui plus est, a la prétention de cacher sa folie. Toute occupée à gouverner ses propres transports, elle est bien loin du sang-froid qu'il faut pour prendre ses avantages, et elle sort brouillée d'une visite où l'âme prosaïque eût fait un grand pas. Dès qu'il s'agit des intérêts trop vifs de sa passion, une âme tendre et fière ne peut pas être éloquente auprès de ce qu'elle aime; ne pas réussir lui fait trop de mal. L'âme vulgaire, au contraire, calcule juste les chances de succès, ne s'arrête pas à pressentir la douleur de la défaite, et, fière de ce qui la rend vulgaire, elle se moque de l'âme tendre, qui, avec tout l'esprit possible, n'a jamais l'aisance nécessaire pour dire les choses les plus simples et du succès le plus assuré. L'âme tendre, bien loin de pouvoir rien arracher par force, doit se résigner à ne rien obtenir que de la *charité* de ce qu'elle aime. Si la femme qu'on aime est vraiment sensible, l'on a toujours lieu de se repentir d'avoir voulu se faire violence pour lui parler d'amour. On a l'air honteux, on a l'air glacé, on

aurait l'air menteur, si la passion ne se trahissait pas à d'autres signes certains. Exprimer ce qu'on sent si vivement et si en détail, à tous les instans de la vie, est une corvée qu'on s'impose, parce qu'on a lu des romans, car si l'on était naturel on n'entreprendrait jamais une chose si pénible. Au lieu de vouloir parler de ce qu'on sentait il y a un quart d'heure, et de chercher à faire un tableau général et intéressant, on exprimerait avec simplicité le détail de ce qu'on sent dans le moment; mais non, l'on se fait une violence extrême pour réussir moins bien, et comme l'évidence de la sensation actuelle manque à ce qu'on dit, et que la mémoire n'est pas libre, on trouve convenable dans le moment et l'on dit des choses du ridicule le plus humiliant.

Quand enfin, après une heure de trouble, cet effort extrêmement pénible est fait de se retirer des jardins enchantés de l'imagination, pour jouir tout simplement de la présence de ce qu'on aime, il se trouve souvent qu'il faut s'en séparer.

Tout ceci paraît une extravagance.

J'ai vu mieux encore, c'était un de mes amis qu'une femme qu'il aimait à l'idolâtrie, se prétendant offensée de je ne sais quel manque de délicatesse qu'on n'a jamais voulu me confier, avait condamné tout à coup à ne la voir que deux fois par mois. Ces visites, si rares et si désirées, étaient un accès de folie, et il fallait toute la force de caractère de Salviati pour qu'elle ne parût pas au dehors.

Dès l'abord, l'idée de la fin de la visite est trop présente pour qu'on puisse trouver du plaisir. L'on parle beaucoup sans s'écouter; souvent l'on dit le contraire de ce qu'on pense. On s'embarque dans des raisonnemens qu'on est obligé de couper court, à cause de leur ridicule, si l'on vient à se réveiller et à s'écouter. L'effort qu'on se fait est si violent qu'on a l'air froid. L'amour se cache par son excès.

Loin d'elle l'imagination était bercée par les plus charmans dialogues; l'on trouvait les transports les plus tendres et les plus touchans. On se croit ainsi pendant dix ou douze jours l'audace de

lui parler; mais l'avant-veille de celui qui devrait être heureux, la fièvre commence, et redouble à mesure qu'on approche de l'instant terrible.

Au moment d'entrer dans son salon, l'on est réduit, pour ne pas dire ou faire des sottises incroyables, à se cramponner à la résolution de garder le silence, et de la regarder pour pouvoir au moins se souvenir de sa figure. A peine en sa présence, il survient comme une sorte d'ivresse dans les yeux. On se sent porté comme un maniaque à faire des actions étranges, on a le sentiment d'avoir deux âmes; l'une pour faire, et l'autre pour blâmer ce qu'on fait. On sent confusément que l'attention forcée donnée à la sottise rafraîchirait le sang un moment, en faisant perdre de vue la fin de la visite et le malheur de la quitter pour quinze jours.

S'il se trouve là quelque ennuyeux qui conte une histoire plate; dans son inexplicable folie, le pauvre amant, comme s'il était curieux de perdre des momens si rares, y devient tout attention. Cette heure qu'il se promettait si délicieuse,

passe comme un trait brûlant, et cependant il sent, avec une indicible amertume, toutes les petites circonstances qui lui montrent combien il est devenu étranger à ce qu'il aime. Il se trouve au milieu d'indifférens qui font visite, et il se voit le seul qui ignore tous les petits détails de sa vie de ces jours passés. Enfin il sort; et en lui disant froidement adieu, il a l'affreux sentiment d'être à quinze jours de la revoir; nul doute qu'il souffrirait moins à ne jamais voir ce qu'il aime. C'est dans le genre, mais bien plus noir, du duc de Policastro, qui tous les six mois faisait cent lieues pour voir un quart d'heure, à Lecce, une maîtresse adorée et gardée par un jaloux.

On voit bien ici la volonté sans influence sur l'amour : outré contre sa maîtresse et contre soi-même, comme l'on se précipiterait dans l'indifférence avec fureur! Le seul bien de cette visite est de renouveler le trésor de la cristallisation.

La vie pour Salviati était divisée en périodes de quinze jours, qui prenaient la couleur de la soirée où il lui avait

été permis de voir madame ***; par exemple, il fut ravi de bonheur le 21 mai, et le 2 juin il ne rentrait pas chez lui, de peur de céder à la tentation de se brûler la cervelle.

J'ai vu ce soir-là que les romanciers ont très-mal peint le moment du suicide. « Je suis altéré, me disait Salviati d'un air simple, j'ai besoin de prendre ce verre d'eau. » Je ne combattis point sa résolution, je lui fis mes adieux; et il se mit à pleurer.

D'après le trouble qui accompagne les discours des amans, il ne serait pas sage de tirer des conséquences trop pressées d'un détail isolé de la conversation. Ils n'accusent juste leurs sentimens que dans les mots imprévus; alors c'est le cri du cœur. Du reste, c'est de la physionomie de l'ensemble des choses dites que l'on peut tirer des inductions. Il faut se rappeler qu'assez souvent un être très-ému n'a pas le temps d'apercevoir l'émotion de la personne qui cause la sienne.

CHAPITRE XXV.

La présentation.

A la finesse, à la sûreté de jugement avec lesquelles je vois les femmes saisir certains détails, je suis plein d'admiration; un instant après, je les vois porter au ciel un nigaud, se laisser émouvoir jusqu'aux larmes par une fadeur, peser gravement comme trait de caractère une plate affectation. Je ne puis concevoir tant de niaiserie. Il faut qu'il y ait là quelque loi générale que j'ignore.

Attentives à *un* mérite d'un homme, et entraînées par *un* détail, elles le sentent vivement et n'ont plus d'yeux pour le reste. Tout le fluide nerveux est employé à jouir de cette qualité, il n'en reste plus pour voir les autres.

J'ai vu les hommes les plus remarquables être présentés à des femmes de beaucoup d'esprit; c'était toujours un grain

de prévention qui décidait de l'effet de la première vue.

Si l'on veut me permettre un détail familier, je conterai que l'aimable colonel L. B. allait être présenté à madame Struve de Konigsberg; c'est une femme du premier ordre. Nous nous disions : *Farà colpo ?* (fera-t-il effet ?) Il s'engage un pari. Je m'approche de madame de Struve, et lui conte que le colonel porte deux jours de suite ses cravates; le second jour, il fait la lessive du Gascon; elle pourra remarquer sur sa cravate des plis verticaux. Rien de plus évidemment faux.

Comme j'achevais, on annonce cet homme charmant. Le plus petit fat de Paris eût produit plus d'effet. Remarquez que madame de Struve aimait; c'est une femme honnête, et il ne pouvait être question de galanterie entre eux.

Jamais deux caractères n'ont été plus faits l'un pour l'autre. On blâmait madame de Struve d'être romanesque, et il n'y avait que la vertu, poussée jusqu'au romanesque, qui pût toucher L. B. Elle l'a fait fusiller très-jeune.

Il a été donné aux femmes de sentir,

d'une manière admirable, les nuances d'affection, les variations les plus insensibles du cœur humain, les mouvemens les plus légers des amours-propres.

Elles ont à cet égard un organe qui nous manque ; voyez-les soigner un blessé.

Mais peut-être aussi ne voient-elles pas ce qui est esprit, combinaison morale. J'ai vu les femmes les plus distinguées se charmer d'un homme d'esprit qui n'était pas moi, et tout d'un temps, et presque du même mot, admirer les plus grands sots. Je me trouvais attrapé comme un connaisseur qui voit prendre les plus beaux diamans pour des strass, et préférer les strass s'ils sont plus gros.

J'en concluais qu'il faut tout oser auprès des femmes. Là où le général Lassale a échoué, un capitaine à moustaches et à juremens réussit (1). Il y a sûrement dans le mérite des hommes tout un côté qui leur échappe.

Pour moi, j'en reviens toujours aux lois physiques. Le fluide nerveux, chez

(1) Posen, 1807.

les hommes, s'use par la cervelle, et chez les femmes par le cœur; c'est pour cela qu'elles sont plus sensibles. Un grand travail obligé et dans le métier que nous avons fait toute la vie, console, et pour elles rien ne peut les consoler que la distraction.

Appiani, qui ne croit à la vertu qu'à la dernière extrémité, et avec lequel j'allais ce soir à la chasse des idées, en lui exposant celles de ce chapitre, me répond :

« La force d'âme qu'Eponime employait avec un dévoùment héroïque à faire vivre son mari dans la caverne sous terre, et à l'empêcher de tomber dans le désespoir, s'ils eussent vécu tranquillement à Rome, elle l'eût employée à lui cacher un amant; il faut un aliment aux âmes fortes. »

CHAPITRE XXVI.

De la pudeur.

Une femme de Madagascar laisse voir sans y songer ce qu'on cache le plus ici, mais mourrait de honte plutôt que de montrer son bras. Il est clair que les trois quarts de la pudeur sont une chose apprise. C'est peut-être la seule loi, fille de la civilisation, qui ne produise que du bonheur.

On a observé que les oiseaux de proie se cachent pour boire, c'est qu'obligés de plonger la tête dans l'eau, ils sont sans défense en ce moment. Après avoir considéré ce qui se passe à Otaïti (1), je ne

(1) Voir les voyages de Bougainville, de Coock, etc. Chez quelques animaux la femelle semble se refuser au moment où elle se donne. C'est à l'anatomie comparée que nous devons demander les plus importantes révélations sur nous-mêmes.

ne vois pas d'autre base naturelle à la pudeur.

L'amour est le miracle de la civilisation. On ne trouve qu'un amour physique et des plus grossiers chez les peuples sauvages ou trop barbares;

Et la pudeur prête à l'amour le secours de l'imagination, c'est lui donner la vie.

La pudeur est enseignée de très-bonne heure aux petites filles par leurs mères, et avec une extrême jalousie, on dirait comme par esprit de corps; c'est que les femmes prennent soin d'avance du bonheur de l'amant qu'elles auront.

Pour une femme timide et tendre rien ne doit être au-dessus du supplice de s'être permis, en présence d'un homme, quelque chose dont elle croie devoir rougir; je suis convaincu qu'une femme, un peu fière, préférerait mille morts. Une légère liberté, prise du côté tendre par l'homme qu'on aime, donne un moment de plaisir vif (1); s'il a l'air de la blâmer ou seulement de ne pas en jouir avec transport, elle doit laisser dans l'âme

(1) Fait voir son amour d'une façon nouvelle.

un doute affreux. Pour une femme au-dessus du vulgaire, il y a donc tout à gagner à avoir des manières fort réservées. Le jeu n'est pas égal; on hasarde contre un petit plaisir ou contre l'avantage de paraître un peu plus aimable, le danger d'un remords cuisant et d'un sentiment de honte, qui doit rendre même l'amant moins cher. Une soirée passée gaiement, à l'étourdie et sans songer à rien, est chèrement payée à ce prix. La vue d'un amant avec lequel on craint d'avoir eu ce genre de torts, doit devenir odieuse pour plusieurs jours. Peut-on s'étonner de la force d'une habitude à laquelle les plus légères infractions sont punies par la honte la plus atroce?

Quant à l'utilité de la pudeur, elle est la mère de l'amour; on ne saurait plus lui rien contester. Pour le mécanisme du sentiment, rien n'est si simple; l'âme s'occupe à avoir honte, au lieu de s'occuper à désirer; on s'interdit les désirs, et les désirs conduisent aux actions.

Il est évident que toute femme tendre et fière, et ces deux choses, étant cause et effet, vont difficilement l'une sans l'autre,

doit contracter des habitudes de froideur que les gens qu'elles déconcertent appellent de la pruderie.

L'accusation est d'autant plus spécieuse qu'il est très-difficile de garder un juste milieu; pour peu qu'une femme ait peu d'esprit et beaucoup d'orgueil, elle doit bientôt en venir à croire qu'en fait de pudeur, on n'en saurait trop faire. C'est ainsi qu'une Anglaise se croit insultée si l'on prononce devant elle le nom de certains vêtemens. Une Anglaise se garderait bien, le soir à la campagne, de se laisser voir quittant le salon avec son mari; et ce qui est plus grave, elle croit blesser la pudeur si elle montre quelque enjouement devant tout autre que ce mari (1), C'est peut-être à cause d'une attention si délicate que les Anglais, gens d'esprit, laissent voir tant d'ennui de leur bonheur domestique. A eux la faute, pourquoi tant d'orgueil (1)?

(1) Voir l'admirable peinture de ces mœurs ennuyeuses, à la fin de *Corinne*; et madame de Staël a flatté le portrait.

(2) La Bible et l'aristocratie se vengent cruellement sur les gens qui croient leur devoir tout.

En revanche passant tout-à-coup de Plymouth à Cadix et Séville, je trouvai qu'en Espagne la chaleur du climat et des passions fesait un peu trop oublier une retenue nécessaire. Je remarquai des caresses fort tendres qu'on se permettait en public, et qui, loin de me sembler touchantes, m'inspiraient un sentiment tout opposé. Rien n'est plus pénible.

Il faut s'attendre à trouver *incalculable* la force des habitudes inspirées aux femmes sous prétexte de pudeur. Une femme vulgaire, en outrant la pudeur, croit se faire l'égale d'une femme distinguée.

L'empire de la pudeur est tel qu'une femme tendre arrive à se trahir envers son amant plutôt par des faits que par des paroles.

La femme la plus jolie, la plus riche et la plus facile de Bologne, vient de me conter qu'hier soir, un fat français, qui est ici et qui donne une drôle d'idée de sa nation, s'est avisé de se cacher sous son lit. Il voulait apparemment ne pas perdre un nombre infini de déclarations ridicules dont il la poursuit depuis un mois. Mais ce grand homme a manqué

de présence d'esprit; il a bien attendu que madame M. eût congédié sa femme de chambre et se fût mise au lit, mais il n'a pas eu la patience de donner aux gens le temps de s'endormir. Elle s'est jetée à la sonnette, et l'a fait chasser honteusement au milieu des huées et des coups de cinq ou six laquais. « Et s'il eût attendu deux heures? » lui disais-je. — « J'aurais été bien malheureuse : Qui pourra douter, m'eût-il dit, que je ne sois ici par vos ordres (1)? »

Au sortir de chez cette jolie femme, je suis allé chez la femme la plus digne d'être aimée que je connaisse. Son extrême délicatesse est, s'il se peut, au-dessus de sa beauté touchante. Je la trouve seule et lui conte l'histoire de madame M. Nous raisonnons là dessus « Écoutez, me dit-elle, si l'homme qui se » permet cette action, était aimable au- » paravant aux yeux de cette femme, on » lui pardonnera et par la suite on l'ai-

(1) On me conseille de supprimer ce détail: « Vous me prenez pour une femme bien leste, d'oser conter de telles choses devant moi. »

» mera. » — J'avoue que je suis resté confondu de cette lumière imprévue jetée sur les profondeurs du cœur humain. Je lui ai répondu au bout d'un silence : — « Mais, quand on aime, a-t-on le courage de se porter aux dernières violences ? »

Il y aurait bien moins de vague dans ce chapitre si une femme eût écrit. Tout ce qui tient à la fierté de l'orgueil féminin, à l'habitude de la pudeur et de ses excès, à certaines *délicatesses*, la plupart dépendant uniquement d'*associations de sensations* (1), qui ne peuvent pas exister chez les hommes, et souvent *délicatesses* non fondées dans la nature; toutes ces choses, dis-je, ne pourraient se trouver ici qu'autant qu'on se serait permis d'écrire sur ouï-dire.

Une femme me disait dans un moment

(1) La pudeur est une des sources du goût pour la parure; par tel ajustement une femme se promet plus ou moins. C'est ce qui fait que la parure est déplacée dans la vieillesse.

Une femme de province, si elle prétend à Paris suivre la mode, se promet d'une manière gauche et qui fait rire. Une provinciale arrivant à Paris doit commencer par se mettre comme si elle avait trente ans.

de franchise philosophique, quelque chose qui revient à ceci :

« Si je sacrifiais jamais ma liberté,
» l'homme que j'arriverais à préférer ap-
» précierait davantage mes sentimens, en
» voyant combien j'ai toujours été avare
» même des préférences les plus légères. »

C'est en faveur de cet amant qu'elle ne rencontrera peut-être jamais, que telle femme aimable montre de la froideur à l'homme qui lui parle en ce moment. Voilà la première exagération de la pudeur; celle-ci est respectable, la seconde vient de l'orgueil des femmes; la troisième source d'exagération c'est l'orgueil des maris.

Il me semble que cette possibilité d'amour se présente souvent aux rêveries de la femme même la plus vertueuse, et elles ont raison. Ne pas aimer quand on a reçu du ciel une âme faite pour l'amour, c'est se priver soi et autrui d'un grand bonheur. C'est comme un oranger qui ne fleurirait pas de peur de faire un péché; et remarquez qu'une âme faite pour l'amour ne peut goûter avec transport aucun autre bonheur. Elle trouve,

dès la seconde fois, dans les prétendus plaisirs du monde un vide insupportable; elle croit souvent aimer les beaux-arts et les aspects sublimes de la nature, mais ils ne font que lui promettre et lui exagérer l'amour, s'il est possible, et elle s'aperçoit bientôt qu'ils lui parlent d'un bonheur dont elle a résolu de se priver.

La seule chose que je voie à blâmer dans la pudeur, c'est de conduire à l'habitude de mentir; c'est le seul avantage que les femmes faciles aient sur les femmes tendres. Une femme facile vous dit : « Mon cher ami, dès que vous me plairez je vous le dirai, et je serai plus aise » que vous, car j'ai beaucoup d'estime » pour vous. »

Vive satisfaction de *Constance* s'écriant après la victoire de son amant : Que je suis heureuse de ne m'être donnée à personne depuis huit ans que je suis brouillée avec mon mari !

Quelque ridicule que je trouve ce raisonnement, cette joie me semble pleine de fraîcheur.

Il faut absolument que je conte ici de quelle nature étaient les regrets d'une

dame de Séville abandonnée par son amant. J'ai besoin qu'on se rappelle qu'en amour tout est signe, et surtout qu'on veuille bien accorder un peu d'indulgence à mon style (1).

. . . .

Mes yeux d'homme croient distinguer neuf particularités dans la *pudeur*.

1°. L'on joue beaucoup contre peu, donc être extrêmement réservée, donc souvent affectation; l'on ne rit pas, par exemple, des choses qui amusent le plus; donc il faut beaucoup d'esprit pour avoir juste ce qu'il faut de pudeur (2). C'est pour cela que beaucoup de femmes n'en ont pas assez en petit comité, ou, pour parler plus juste, n'exigent pas que les contes qu'on leur fait soient assez gazés, et ne perdent leurs voiles qu'à

---

(1) Note de la page 111.

(2) Voir le ton de la société à Genève, surtout dans les familles *du haut;* utilité d'une cour pour corriger par le ridicule la tendance à la pruderie; Duclos faisant des contes à madame de Rochefort. « En » verité, vous nous croyez trop honnêtes femmes. » Rien n'est ennuyeux au monde comme la pudeur non sincère.

mesure du degré d'ivresse et de folie (1).

Serait-ce par un effet de la pudeur et du mortel ennui qu'elle doit imposer à plusieurs femmes, que la plupart d'entre elles n'estiment rien tant dans un homme que l'effronterie? ou prennent-elles l'effronterie pour du caractère?

2°. Deuxième loi : Mon amant m'en estimera davantage.

3°. La force de l'habitude l'emporte même dans les instans les plus passionnés.

4°. La pudeur donne des plaisirs bien flatteurs à l'amant; elle lui fait sentir quelles lois l'on transgresse pour lui;

5°. Et aux femmes des plaisirs plus *enivrans;* comme ils font vaincre une habitude puissante, ils jettent plus de trouble dans l'âme. Le comte de Valmont se trouve à minuit dans la chambre à coucher d'une jolie femme, cela lui arrive toutes les semaines, et à elle peut-être une fois tous les deux ans; la rare-

---

(1) Hé, mon cher Fronsac, il y a vingt bouteilles de Champagne entre le conte que tu nous commences et ce que nous disons à cette heure.

té et la pudeur doivent donc préparer aux femmes des plaisirs infiniment plus vifs (1).

6°. L'inconvénient de la pudeur, c'est qu'elle jette sans cesse dans le mensonge.

7°. L'excès de la pudeur et sa sévérité découragent d'aimer les âmes tendres et timides (2), justement celles qui sont fai-

---

(1) C'est l'histoire du tempérament mélancolique comparé au tempérament sanguin. Voyez une femme vertueuse, même de la vertu mercantile des religions (vertueuse moyennaut récompense centuple dans un paradis) et un roué de quarante ans blasé. Quoique le Valmont des *Liaisons dangereuses* n'en soit pas encore là, la présidente de Tourvel est plus heureuse que lui tout le long du roman ; et si l'auteur qui avait tant d'esprit en eût eu davantage, telle eût été la moralité de son ingénieux ouvrage.

(2) Le tempérament mélancolique, que l'on peut appeler le tempérament de l'amour. J'ai vu les femmes les plus distiguées et les plus faites pour aimer donner la préférence, faute d'esprit, au prosaïque tempérament sanguin. Histoire d'Alfred, grande Chartreuse, 1810.

Je ne connais pas d'idée qui m'engage plus à voir ce qu'on appelle mauvaise compagnie.

(Ici le pauvre Visconti se perd dans les nues.

Toutes les femmes sont les mêmes pour le fond des mouvemens du cœur et des passions ; les *formes* des passions sont différentes. Il y a la différence que donne une plus grande fortune, une plus grande culture de

tes pour donner et sentir les délices de l'amour.

8°. Chez les femmes tendres qui n'ont pas eu plusieurs amans, la pudeur est un obstacle à l'aisance des manières, c'est ce qui les expose à se laisser un peu mener par leurs amies qui n'ont pas le même manque (1) à se reprocher. Elles donnent de l'attention à chaque cas particulier, au lieu de s'en remettre aveuglément à l'habitude. Leur pudeur délicate communique à leurs actions quelque chose de contraint; à force de naturel, elles se donnent l'apparence de manquer de naturel; mais cette gaucherie tient à la grâce céleste.

Si quelquefois leur familiarité ressemble à de la tendresse, c'est que ces âmes angéliques sont coquettes sans le savoir. Par paresse d'interrompre leur rêverie,

---

l'esprit, l'habitude de plus hautes pensées, et par-dessus tout, et malheureusement, un orgueil plus irritable.

Telle parole qui irrite une princesse ne choque pas le moins du monde une bergère des Alpes. Mais une fois en colère, la princesse et la bergère ont les mêmes mouvemens de passion.)

(*Note unique de l'Éditeur.*)

(1) Mot de M...

pour s'éviter la peine de parler, et de trouver quelque chose d'agréable et de poli, et qui ne soit que poli, à dire à un ami, elles se mettent à s'appuyer tendrement sur son bras (1).

9°. Ce qui fait que les femmes, quand elles se font auteurs, atteignent bien rarement au sublime, ce qui donne de la grâce à leurs moindres billets, c'est que jamais elles n'osent être franches qu'à demi : être franche serait pour elles comme sortir sans fichu. Rien de plus fréquent pour un homme que d'écrire absolument sous la dictée de son imagination, et sans savoir où il va.

RÉSUMÉ.

L'erreur commune est d'en agir avec les femmes comme avec des espèces d'hommes plus généreux, plus mobiles, et surtout avec lesquels il n'y a pas de rivalité possible. L'on oublie trop facilement qu'il y a deux lois nouvelles et sin-

(1) Vol. *Guarna*.

gulières qui tyrannisent ces êtres si mobiles, en concurrence avec tous les penchans ordinaires de la nature humaine, je veux dire :

L'orgueil féminin, et la pudeur, et les habitudes souvent indéchiffrables filles de la pudeur.

CHAPITRE XXVII.

Des regards.

C'est la grande arme de la coquetterie vertueuse. On peut tout dire avec un regard, et cependant on peut toujours nier un regard, car il ne peut pas être répété textuellement.

Ceci me rappelle le comte G., le Mirabeau de Rome: l'aimable petit gouvernement de ce pays-là lui a donné une manière originale de faire des récits, par des mots entre-coupés qui disent tout et rien. Il fait tout entendre, mais libre à qui que ce soit de répéter textuellement toutes ses paroles, impossible de le compromettre. Le cardinal Lante lui disait qu'il avait volé ce talent aux femmes, je dis même les plus honnêtes. Cette friponnerie est une représaille cruelle, mais juste de la tyrannie des hommes.

CHAPITRE XXVIII.

De l'orgueil féminin.

Les femmes entendent parler toute leur vie, par les hommes, d'objets prétendus importans, de gros gains d'argent, de succès à la guerre, de gens tués en duel, de vengeances atroces ou admirables, etc. Celles d'entre elles qui ont l'âme fière sentent que, ne pouvant atteindre à ces objets, elles sont hors d'état de déployer un orgueil remarquable, par l'importance des choses sur lesquelles il s'appuie. Elles sentent palpiter dans leur sein un cœur qui, par la force et la fierté de ses mouvemens, est supérieur à tout ce qui les entoure, et cependant elles voient les derniers des hommes s'estimer plus qu'elles. Elles s'aperçoivent qu'elles ne sauraient montrer d'orgueil que pour de petites

choses, ou du moins que pour des choses qui n'ont d'importance que par le sentiment, et dont un tiers ne peut être juge. Tourmentées par ce contraste désolant, entre la bassesse de leur fortune et la fierté de leur âme, elles entreprennent de rendre leur orgueil respectable par la vivacité de ses transports, ou par l'implacable ténacité avec laquelle elles maintiennent ses arrêts. Avant l'intimité, ces femmes-là se figurent, en voyant leur amant, qu'il a entrepris un siége contre elles. Leur imagination est employée à s'irriter de ses démarches qui, après tout, ne peuvent pas faire autrement que de marquer de l'amour, puisqu'il aime. Au lieu de jouir des sentimens de l'homme qu'elles préfèrent, elles se piquent de vanité à son égard; et enfin, avec l'âme la plus tendre, lorsque sa sensibilité n'est pas fixée sur un seul objet, dès qu'elles aiment, comme une coquette vulgaire, elles n'ont plus que de la vanité.

Une femme à caractère généreux sacrifiera mille fois sa vie pour son amant, et se brouillera à jamais avec lui pour

une querelle d'orgueil, à propos d'une porte ouverte ou fermée. C'est là leur point d'honneur. Napoléon s'est bien perdu pour ne pas céder un village.

J'ai vu une querelle de cette espèce durer plus d'un an. Une femme très-distinguée sacrifiait tout son bonheur plutôt que de mettre son amant dans le cas de pouvoir former le moindre doute sur la magnanimité de son orgueil. Le raccommodement fut l'effet du hasard, et chez mon amie, d'un moment de faiblesse qu'elle ne put vaincre, en rencontrant son amant, qu'elle croyait à quarante lieues de là, et le trouvant dans un lieu où çertainement il ne s'attendait pas à la voir. Elle ne put cacher son premier transport de bonheur; l'amant s'attendrit plus qu'elle, ils tombèrent presque aux genoux l'un de l'autre, et jamais je n'ai vu couler tant de larmes; c'était la vue imprévue du bonheur. Les larmes sont l'extrême sourire.

Le duc d'Argyle donna un bel exemple de présence d'esprit en n'engageant pas un combat d'orgueil féminin dans l'entrevue qu'il eut à Richemont, avec

la reine Caroline (1). Plus il y a d'élévation dans le caractère d'une femme, plus terribles sont ces orages :

> As the blackest sky
> Foretells the heaviest tempest.
>
> *D. Juan.*

Serait-ce que plus une femme jouit avec transport, dans le courant de la vie, des qualités distinguées de son amant, plus dans ces instans cruels où la sympathie semble renversée, elle cherche à se venger de ce qu'elle lui voit habituellement de supériorité sur les autres hommes? Elle craint d'être confondue avec eux.

Il y a bien du temps que je n'ai lu l'ennuyeuse Clarisse; il me semble pourtant que c'est par orgueil féminin qu'elle se laisse mourir et n'accepte pas la main de Lovelace.

La faute de Lovelace était grande; mais puisqu'elle l'aimait un peu, elle aurait pu trouver dans son cœur le pardon d'un crime dont l'amour était cause.

Monyme, au contraire, me semble un

(1) The heart of Midlothian, tome. 3.

touchant modèle de délicatesse féminine. Quel front ne rougit pas de plaisir en entendant dire par une actrice digne de ce rôle :

Et ce fatal amour, dont j'avais triomphé,
. . . .
Vos détours l'ont surpris et m'en ont convaincue.
Je vous l'ai confessé, je le dois soutenir ;
En vain vous en pourriez perdre le souvenir;
Et cet aveu honteux, où vous m'avez forcée,
Demeurera toujours présent à ma pensée.
Toujours je vous croirais incertain de ma foi ;
Et le tombeau, seigneur, est moins triste pour moi
Que le lit d'un époux qui m'a fait cet outrage;
Qui s'est acquis sur moi ce cruel avantage ;
Et, qui, me préparant un éternel ennui,
M'a fait rougir d'un feu qui n'était pas pour lui.
RACINE.

Je m'imagine que les siècles futurs diront : Voilà à quoi la monarchie (1) était bonne, à produire de ces sortes de caractères, et leur peinture par les grands artistes.

Cependant, même dans les républiques du moyen âge, je trouve un admirable exemple de cette délicatesse, qui semble détruire mon système de l'in-

(1) La monarchie sans charte et sans chambres.

fluence des gouvernemens sur les passions, et que je rapporterai avec candeur.

Il s'agit de ces vers si touchans de Dante:

Deh! quando tu sarai tornato al mondo,
. . . .
Ricordati di me, che son la Pia:
Sienna mi fè: disfecemi Maremma;
Salsi colui, che inannellata pria,
Disposando, m'avea con la sua gemma.
Purgatorio, c. V. (1)

La femme qui parle avec tant de retenue, avait eu en secret le sort de Desdemona, et pouvait par un mot faire connaître le crime de son mari aux amis qu'elle avait laissés sur la terre.

Nello della Pietra obtint la main de madonna Pia, l'unique héritière des Tolomei, la famille la plus riche et la plus noble de Sienne. Sa beauté, qui faisait l'admiration de la Toscane, fit naître dans le cœur de son époux une jalousie

(1) Hélas! quand tu seras de retour au monde des vivans, daigne aussi m'accorder un souvenir. Je suis la Pia, Sienne me donna la vie, je trouvai la mort dans nos maremmes. Celui qui en m'épousant m'avait donné son anneau sait mon histoire.

qui, envenimée par de faux rapports et des soupçons sans cesse renaissans, le conduisit à un affreux projet. Il est difficile de décider aujourd'hui si sa femme fut tout-à-fait innocente, mais le Dante nous la représente comme telle.

Son mari la conduisit dans la maremme de Volterre, célèbre alors comme aujourd'hui par les effets de l'*aria cattiva.* Jamais il ne voulut dire à sa malheureuse femme la raison de son exil en un lieu si dangereux. Son orgueil ne daigna prononcer ni plainte ni accusation. Il vivait seul avec elle, dans une tour abandonnée, dont je suis allé visiter les ruines sur le bord de la mer; là il ne rompit jamais son dédaigneux silence, jamais il ne répondit aux questions de sa jeune épouse, jamais il n'écouta ses prières. Il attendit froidement auprès d'elle que l'air pestilentiel eût produit son effet. Les vapeurs de ces marais ne tardèrent pas à flétrir ces traits, les plus beaux, dit-on, qui dans ce siècle eussent paru sur la terre. En peu de mois elle mourut. Quelques chroniqueurs de ces temps éloignés rapportent que Nello

employa le poignard pour hâter sa fin: elle mourut dans les maremmes, de quelque manière horrible; mais le genre de de sa mort fut un mystère, même pour les contemporains. Nello della Pietra survécut pour passer le reste de ses jours dans un silence qu'il ne rompit jamais.

Rien de plus noble et de plus délicat que la manière dont la jeune Pia adresse la parole au Dante. Elle désire être rappelée à la mémoire des amis que si jeune elle a laissés sur la terre; toutefois en se nommant et désignant son mari, elle ne veut pas se permettre la plus petite plainte d'une cruauté inouïe, mais désormais irréparable, et seulement indique qu'il sait l'histoire de sa mort.

Cette constance dans la vengeance de l'orgueil ne se voit guère, je crois, que dans les pays du Midi.

En Piémont, je me suis trouvé l'involontaire témoin d'un fait à peu près semblable; mais alors j'ignorais les détails. Je fus envoyé avec vingt-cinq dragons dans les bois le long de la *Sesia*, pour empêcher la contrebande. En arrivant

le soir dans ce lieu sauvage et désert, j'aperçus entre les arbres les ruines d'un vieux château; j'y allai : à mon grand étonnement, il était habité. J'y trouvai un noble du pays, à figure sinistre; un homme qui avait six pieds de haut, et quarante ans : il me donna deux chambres en rechignant. J'y faisais de la musique avec mon maréchal des logis : après plusieurs jours, nous découvrîmes que notre homme gardait une femme que nous appelions Camille en riant; nous étions loin de soupçonner l'affreuse vérité. Elle mourut au bout de six semaines. J'eus la triste curiosité de la voir dans son cercueil; je payai un moine qui la gardait, et vers minuit, sous prétexte de jeter de l'eau bénite, il m'introduisit dans la chapelle. J'y trouvai une de ces figures superbes, qui sont belles même dans le sein de la mort; elle avait un grand nez aquilin dont je n'oublierai jamais le contour noble et tendre. Je quittai ce lieu funeste; cinq ans après, un détachement de mon régiment accompagnant l'empereur à son couronnement comme roi d'Italie, je

me fis conter toute l'histoire. J'appris que le mari jaloux, le comte***, avait trouvé un matin, accrochée au lit de sa femme, une montre anglaise appartenant à un jeune homme de la petite ville qu'ils habitaient. Ce jour même il la conduisit dans le château ruiné, au milieu des bois de la Sesia. Comme Nello della Pietra, il ne prononça jamais une seule parole. Si elle lui faisait quelque prière, il lui présentait froidement et en silence, la montre anglaise qu'il avait toujours sur lui. Il passa ainsi près de trois ans seul avec elle. Elle mourut enfin de désespoir dans la fleur de l'âge. Son mari chercha à donner un coup de couteau au maître de la montre, le manqua, passa à Gênes, s'embarqua, et l'on n'a plus eu de ses nouvelles. Ses biens ont été divisés.

Si auprès des femmes à orgueil féminin, l'on prend les injures avec grâce, ce qui est facile à cause de l'habitude de la vie militaire, on ennuie ces âmes fières; elles vous prennent pour un lâche, et arrivent bien vite à l'outrage. Ces caractères altiers cèdent avec plaisir aux hommes qu'elles voient intolérans avec

les autres hommes. C'est, je crois, le seul parti à prendre, et il faut souvent avoir une querelle avec son voisin, pour l'éviter avec sa maîtresse.

Miss Cornel, célèbre actrice de Londres, voit un jour entrer chez elle à l'improviste, le riche colonel qui lui était utile. Elle se trouvait avec un petit amant qui ne lui était qu'agréable. « M. un tel, dit-elle toute émue au colonel, est venu pour voir le Poney que je veux vendre. — Je suis ici pour toute autre chose, » reprit fièrement ce petit amant qui commençait à l'ennuyer, et que depuis cette reponse elle se mit à réaimer avec fureur (1). Ces femmes-là sympathisent avec

(1) Je rentre toujours de chez miss Cornel plein d'admiration et de vues profondes sur les passions observées à nu. Dans sa manière de commander si impérieuse, à ses domestiques, ce n'est pas du despotisme, c'est qu'elle voit avec netteté et rapidité ce qu'il faut faire.

En colère contre moi au commencement de la visite, elle n'y songe plus à la fin. Elle me conte toute l'économie de sa passion pour Mortimer. « J'aime mieux le voir en société que seul avec moi. » Une femme du plus grand génie ne ferait pas mieux, c'est qu'elle ose être parfaitement *naturelle*, et qu'elle n'est gênée par aucune théorie. « Je suis plus heureuse actrice que femme

l'orgueil de leur amant au lieu d'exercer à ses dépens leur disposition à la fierté.

Le caractère du duc de Lauzun, (celui de 1660) (1), si le premier jour elles peuvent lui pardonner le manque de grâces, est séduisant pour ces femmes-là, et peut-être pour toutes les femmes distinguées; la grandeur plus élevée leur échappe, elles prennent pour de la froideur le calme de l'œil qui voit tout et qui ne s'émeut point d'un détail. N'ai-je pas vu des femmes de la cour de Saint-Cloud soutenir que Napoléon avait un caractère sec et prosaïque (2)? Le grand

d'un pair. » Grande âme que je dois me conserver amie pour mon instruction.

(1) La hauteur et le courage dans les petites choses, mais l'attention passionnée aux petites choses; la véhémence du tempérament bilieux, sa conduite avec madame de Monaco (Saint-Simon, V, 383); son aventure sous le lit de madame de Montespan, le roi y étant avec elle. Sans l'attention aux petites choses, ce caractère reste invisible aux femmes.

(2) When Minna Toil heard a tale of woe or of romance, it was then her blood rushed to her cheeks, and shewed plainly how warm it beat notwithstanding the generally serious composed and retiring disposi-

homme est comme l'aigle; plus il s'élève moins il est visible, et il est puni de sa grandeur par la solitude de l'âme.

De l'orgueil féminin naît ce que les femmes appellent *les manques de délicatesse.* Je crois que cela ressemble assez à ce que les rois appellent lèse-majesté, crime d'autant plus dangereux qu'on y tombe sans s'en douter. L'amant le plus tendre peut être accusé de manquer de délicatesse, s'il n'a pas beaucoup d'esprit, et, ce qui est plus triste, s'il ose se livrer au plus grand charme de l'amour, au bonheur d'être parfaitement naturel avec ce qu'on aime, et de ne pas écouter ce qu'on lui dit.

Voilà de ces choses dont un cœur bien né ne saurait avoir le soupçon, et qu'il faut avoir éprouvé pour y croire, car l'on est entraîné par l'habitude d'en agir avec justice et franchise avec ses amis hommes.

---

tion which her countenance and demeanour seemed to exhibit. *The Pirate*, I, 33.

Les gens communs trouvent froides les âmes comme Minna Toil qui ne jugent pas les circonstances ordinaires dignes de leur émotion.

Il faut se rappeler sans cesse qu'on a affaire à des êtres qui, quoiqu'à tort, peuvent se croire inférieurs en vigueur de caractère, ou, pour mieux dire, peuvent penser qu'on les croit inférieurs.

Le véritable orgueil d'une femme ne devrait-il pas se placer dans l'énergie du sentiment qu'elle inspire? On plaisantait une fille d'honneur de la reine épouse de François Ier., sur la légèreté de son amant qui, disait-on, ne l'aimait guère. Peu de temps après, cet amant eut une maladie et reparut muet à la cour. Un jour, au bout de deux ans, comme on s'étonnait qu'elle l'aimât toujours, elle lui dit : «Parlez, et il parla.»

CHAPITRE XXIX.

Du courage des femmes.

> I tell thee proud templar, that not in thy fiercest battles hadst thou displayed more of thy vaunted courage, than has been shewn by woman when called upon to suffer by affection or duty.
>
> Ivanhoe, tome 3, page 220.

Je me souviens d'avoir rencontré la phrase suivante dans un livre d'histoire : « Tous les hommes perdaient la tête; c'est le moment où les femmes prennent sur eux une incontestable supériorité. »

Leur courage a une *réserve* qui manque à celui de leur amant ; elles se piquent d'amour-propre à son égard, et trouvent tant de plaisir à pouvoir dans le feu du danger le disputer de fermeté à l'homme qui les blesse souvent par la fierté de sa protection et de sa force, que l'énergie de cette jouissance les élève

au-dessus de la crainte quelconque qui, dans ce moment, fait la faiblesse des hommes. Un homme aussi, s'il recevait un tel secours dans un tel moment, se montrerait supérieur à tout; car la peur n'est jamais dans le danger, elle est dans nous.

Ce n'est pas que je prétende déprécier le courage des femmes, j'en ai vu, dans l'occasion, de supérieures aux hommes les plus braves. Il faut seulement qu'elles aient un homme à aimer; comme elles ne sentent plus que par lui, le danger direct et personnel le plus atroce devient pour elles comme une rose à cueillir en sa présence (1).

J'ai trouvé ausssi chez des femmes qui n'aimaient pas, l'intrépidité la plus froide, la plus étonnante, la plus exempte de nerfs.

Il est vrai que je pensais qu'elles ne sont si braves que parce qu'elles ignorent l'ennui des blessures.

Quant au courage moral, si supérieur à l'autre, la fermeté d'une femme

(1) Marie Stuart parlant de Leicester, après l'entrevue avec Élisabeth où elle vient de se perdre.

SCHILLER.

qui résiste à son amour est seulement la chose la plus admirable qui puisse exister sur la terre. Toutes les autres marques possibles de courage sont des bagatelles auprès d'une chose si fort contre nature et si pénible. Peut-être trouvent-elles des forces dans cette habitude des sacrifices que la pudeur fait contracter.

Un malheur des femmes, c'est que les preuves de ce courage restent toujours secrètes, et soient presque indivulgables.

Un malheur plus grand, c'est qu'il soit toujours employé contre leur bonheur : la princesse de Clèves devait ne rien dire à son mari, et se donner à monsieur de Nemours.

Peut-être que les femmes sont principalement soutenues par l'orgueil de faire une belle défense, et qu'elles s'imaginent que leur amant met de la vanité à les avoir; idée petite et misérable: un homme passionné qui se jette de gaieté de cœur dans tant de situations ridicules a bien le temps de songer à la vanité! C'est comme les moines qui

croient attraper le diable, et qui se paient par l'orgueil de leurs cilices et de leurs macérations.

Je crois que si madame de Clèves fut arrivée à la vieillesse, à cette époque où l'on juge la vie, et où les jouissances d'orgueil paraissent dans toute leur misère, elle se fût repentie. Elle aurait voulu avoir vécu comme madame de Lafayette (1).

Je viens de relire cent pages de cet essai; j'ai donné une idée bien pauvre du véritable amour, de l'amour qui occupe toute l'âme, la remplit d'images tantôt les plus heureuses, tantôt désespérantes, mais toujours sublimes, et la rend complétement insensible à tout le reste de ce qui existe. Je ne sais comment exprimer ce que je vois si bien; je n'ai jamais senti plus péniblement le manque de talent. Comment rendre sensible

(1) On sait assez que cette femme célèbre fit probablement en société avec M. de la Rochefoucauld, le roman de la *Princesse de Clèves*, et que les deux auteurs passèrent ensemble dans une amitié parfaite les vingt dernières années de leur vie. C'est exactement l'amour à l'italienne.

la simplicité de gestes et de caractère, le profond sérieux, le regard peignant si juste, et avec tant de candeur, la nuance du sentiment, et surtout, j'y reviens, cette inexprimable non-curance pour tout ce qui n'est pas la femme qu'on aime? Un *non* ou un *oui* dit par un homme qui aime a une *onction* que l'on ne trouve point ailleurs, que l'on ne trouvait point chez cet homme en d'autres temps. Ce matin (3 août), j'ai passé à cheval sur les neuf heures, devant le joli jardin anglais du marquis Zampiéri, placé sur les dernières ondulations de ces collines couronnées de grands arbres contre lesquelles Bologne est adossée, et desquelles on jouit d'une si belle vue de cette riche et verdoyante Lombardie, le plus beau pays du monde. Dans un bosquet de lauriers du jardin Zampiéri qui domine le chemin que je suivais et qui conduit à la cascade du Reno à Casa-Lecchio, j'ai vu le comte Delfante; il rêvait profondément, et quoique nous ayons passé la soirée ensemble jusqu'à deux heures après minuit, à peine m'a-t-il rendu mon salut. Je suis allé à la

cascade, j'ai traversé le Reno; enfin, trois heures après au moins, en repassant sous le bosquet du jardin Zampiéri, je l'ai vu encore; il était précisément dans la même position, appuyé contre un grand pin qui s'élève au-dessus du bosquet de lauriers; je crains qu'on ne trouve ce détail trop simple et ne prouvant rien: il est venu à moi la larme à l'œil, me priant de ne pas faire un conte de son immobilité. J'ai été touché; je lui ai proposé de rebrousser chemin, et d'aller avec lui passer le reste de la journée à la campagne. Au bout de deux heures, il m'a tout dit: c'est une belle âme; mais que les pages que l'on vient de lire sont froides auprès de ce qu'il me disait!

En second lieu, il se croit *non aimé;* ce n'est pas mon avis. On ne peut rien lire sur la belle figure de marbre de la comtesse Ghigi, chez laquelle nous avons passé la soirée. Seulement quelquefois une rougeur subite et légère, qu'elle ne peut réprimer, vient trahir les émotions de cette âme que l'orgueil féminin le plus exalté dispute aux émotions fortes.

On voit son cou d'albâtre et ce qu'on aperçoit de ces belles épaules dignes de Canova rougir aussi. Elle trouve bien l'art de soustraire ses yeux noirs et sombres à l'observation des gens dont sa délicatesse de femme redoute la pénétration; mais j'ai vu cette nuit, à certaine chose que disait Delfante et qu'elle désapprouvait, une subite rougeur la couvrir toute entière. Cette âme hautaine le trouvait moins digne d'elle.

Mais enfin, quand je me tromperais dans mes conjectures sur le bonheur de Delfante, à la vanité près, je le crois plus heureux que moi indifférent, qui cependant suis dans une position de bonheur fort bien, en apparence et en réalité.

Bologne, 3 août 1818.

CHAPITRE XXX.

Spectacle singulier et triste.

Les femmes, avec leur orgueil féminin, se vengent des sots sur les gens d'esprit, et des âmes prosaïques, à argent et à coups de bâton sur les cœurs généreux. Il faut convenir que voilà un beau résultat.

Les petites considérations de l'orgueil et des convenances du monde ont fait le malheur de quelques femmes, et par orgueil leurs parens les ont placées dans une position abominable. Le destin leur avait réservé pour consolation bien supérieure à tous leurs malheurs le bonheur d'aimer et d'être aimées avec passion; mais voilà qu'un beau jour elles empruntent à leurs ennemis ce même orgueil insensé dont elles furent les premières victimes, et c'est pour tuer le seul bonheur qui leur reste, c'est pour faire leur propre malheur et le malheur

de qui les aime. Une amie qui a eu dix intrigues connues, et non pas toujours les unes après les autres, leur persuade gravement que si elles aiment, elles seront déshonorées aux yeux du public; et cependant ce bon public, qui ne s'élève jamais qu'à des idées basses, leur donne généreusement un amant tous les ans, parce que, dit-il, c'est la règle. Ainsi l'âme est attristée par ce spectacle bizarre, une femme tendre et souverainement délicate, un ange de pureté, sur l'avis d'une catin sans délicatesse, fuit le seul et immense bonheur qui lui reste, pour paraître avec une robe d'une éclatante blancheur, devant un gros butor de juge qu'on sait aveugle depuis cent ans, et qui crie à tue tête: Elle est vêtue de noir.

CHAPITRE XXXI.

Extrait du journal de Salviati.

Ingenium nobis ipsa puella facit.
PROPERT., 2, 1.

Bologne, 29 avril 1818.

DÉSESPÉRÉ du malheur où l'amour me réduit, je maudis mon existence. Je n'ai le cœur à rien. Le temps est sombre, il pleut, un froid tardif est venu rattrister la nature qui, après un long hiver, s'élançait au printemps.

Schiassetti, un colonel en demi-solde, un ami raisonnable et froid, est venu passer deux heures avec moi. « Vous de-
» vriez renoncer à l'aimer. — Comment
» faire? Rendez-moi ma passion pour la
» guerre. — C'est un grand malheur pour
» vous de l'avoir connue. » J'en conviens presque, tant je me sens abattu et sans courage, tant la mélancolie a aujourd'hui d'empire sur moi. Nous cherchons en-

semble quel intérêt a pu porter son amie à me calomnier auprès d'elle; nous ne trouvons rien que ce vieux proverbe napolitain. « Femme qu'amour et jeunesse « quittent se pique d'un rien. » Ce qu'il y a de sûr, c'est que cette femme cruelle est *enragée* contre moi; c'est le mot d'un de ses amis. Je puis me venger d'une manière atroce; mais contre sa haine je n'ai pas le plus petit moyen de défense. Schiassetti me quitte. Je sors par la pluie ne sachant que devenir. Mon appartement, ce salon que j'ai habité dans les premiers temps de notre connaissance et quand je la voyais tous les soirs, m'est devenu insupportable. Chaque gravure, chaque meuble, me reprochent le bonheur que j'avais rêvé en leur présence, et que j'ai perdu pour toujours.

Je cours les rues par une pluie froide; le hasard, si je puis l'appeler hasard, me fait passer sous ses fenêtres. Il était nuit tombante, et je marchais les yeux pleins de larmes fixés sur la fenêtre de sa chambre. Tout à coup le rideau a été un peu entr'ouvert comme pour voir sur la place et s'est refermé à l'instant. Je me

suis senti un mouvement physique près du cœur. Je ne pouvais me soutenir : je me réfugie sous le portique de la maison voisine. Mille sentimens inondent mon âme, le hasard a pu produire ce mouvement du rideau ; mais si c'était sa main qui l'eût entr'ouvert !

Il y a deux malheurs au monde : celui de la passion contrariée, et celui du *dead blank*.

Avec l'amour, je sens qu'il existe à deux pas de moi un bonheur immense et au delà de tous mes vœux, qui ne dépend que d'un mot, que d'un sourire.

Sans passion comme Schiassetti, les jours tristes, je ne vois nulle part le bonheur, j'arrive à douter qu'il existe pour moi, je tombe dans le spleen. Il faudrait être sans passions fortes et avoir seulement un peu de curiosité ou de vanité.

Il est deux heures du matin, j'ai vu le petit mouvement du rideau ; à six heures j'ai fait dix visites, je suis allé au spectacle ; mais partout silencieux et rêveur, j'ai passé la soirée à examiner cette question : « Après tant de colère

» et si peu fondée, car enfin, voulais-je » l'offenser, et qu'elle est la chose au » monde que l'intention n'excuse pas, a- » t-elle senti un moment d'amour ? »

Le pauvre Salviati, qui a écrit ce qui précède sur son Pétrarque, mourut quelque temps après ; il était notre ami intime à Schiassetti et à moi ; nous connaissions toutes ses pensées, et c'est de lui que je tiens toute la partie lugubre de cet essai. C'était l'imprudence incarnée ; du reste, la femme pour laquelle il a fait tant de folies est l'être le plus intéressant que j'aie rencontré. Schiassetti me disait : Mais croyez-vous que cette passion malheureuse ait été sans avantages pour Salviati ? D'abord, il éprouva le malheur d'argent le plus piquant qui se puisse imaginer. Ce malheur, qui le réduisait à une fortune très-médiocre, après une jeunesse brillante, et qui l'eût outré de colère dans toute autre circonstance, il ne s'en souvenait pas une fois tous les quinze jours.

Ensuite, ce qui est bien autrement important pour une tête de cette portée, cette passion est le premier vérita-

ble cours de logique qu'il ait jamais fait. Cela paraîtra singulier chez un homme qui a été à la cour; mais cela s'explique par son extrême courage. Par exemple, il passa sans sourciller la journée du ***, qui le jetait dans le néant; il s'étonnait là, comme en Russie, de ne rien sentir d'extraordinaire; il est de fait qu'il n'a jamais rien craint au point d'y penser deux jours. Au lieu de cette insouciance, depuis deux ans, il cherchait à chaque minute à avoir du courage; jusque-là il n'avait pas vu de danger.

Quand par suite de ses imprudences et de sa confiance dans les bonnes interprétations (1), il se fut fait condamner à ne voir la femme qu'il aimait que deux fois par mois, nous l'avons vu ivre de joie passer les nuits à lui parler, parce qu'il en avait été reçu avec cette candeur noble qu'il adorait en elle. Il tenait que madame*** et lui avaient deux âmes hors de pair, et qui devaient s'entendre d'un regard. Il ne pouvait com-

(1) Sotto l'usbergo del sentirsi puro.
Dante.

prendre qu'elle accordât la moindre at
tention aux petites interprétations bour
geoises qui pouvaient le faire criminel
Le résultat de cette belle confiance dan
une femme entourée de ses ennemis fu
de se faire fermer sa porte.

« Avec madame ***, lui disais-je, vou
oubliez vos maximes, et qu'il ne fau
croire à la grandeur d'âme qu'à la der
nière extrémité. — Croyez-vous, répon
dait-il, qu'il y ait au monde un autr
cœur qui convienne mieux au sien? —
Il est vrai, je paie cette manière d'êtr
passionnée qui me faisait voir Léonor
en colère dans la ligne d'horizon des ro
chers de Poligny, par le malheur d
toutes mes entreprises dans la vie réelle
malheur qui provient du manque d
patiente industrie et d'imprudences pro
duites par la force de l'impression d
moment. » On voit la nuance de folie.

Pour Salviati, la vie était divisée e
périodes de quinze jours, qui prenaien
la couleur de la dernière entrevue qu'o
lui avait accordée. Mais je remarqu
plusieurs fois que le bonheur qu'il de
vait à un accueil qui lui semblait moin

froid était bien inférieur en intensité au malheur que lui donnait une réception sévère (1). Madame *** manquait quelquefois de franchise avec lui : voilà les deux seules objections que je n'aie jamais osé lui faire. Outre ce que sa douleur avait de plus intime et dont il eut la délicatesse de ne jamais parler même à ses amis les plus chers et les plus exempts d'envie, il voyait dans une réception sévère de Léonore le triomphe des âmes prosaïques et intrigantes sur les âmes franches et généreuses. Alors il désespérait de la vertu et surtout de la gloire. Il ne se permettait de parler à ses amis que des idées tristes à la vérité auxquelles le conduisait sa passion, mais qui d'ailleurs pouvaient avoir quelque intérêt aux yeux de la philosophie. J'étais curieux d'observer cette âme bizarre; ordinairement l'amour-passion se rencontre chez des gens un peu niais à l'alle-

(1) C'est une chose que j'ai souvent cru voir dans l'amour, que cette dispositi on à tirer plus de malheur des choses malheureuses que de bonheur des choses heureuses.

mande (1). Salviati, au contraire, éta
au nombre des hommes les plus ferm
et les plus spirituels que j'aie connus.

J'ai cru voir qu'après ces visites s
vères, il n'était tranquille que quand
s'était justifié les rigueurs de Léonor
Tant qu'il trouvait qu'elle pouvait avo
eu tort de le maltraiter, il était malhe
reux. Je n'aurais jamais cru l'amour
exempt de vanité.

Il nous faisait sans cesse l'éloge de l
mour. « Si un pouvoir surnaturel me
sait : Brisez le verre de cette montre,
Léonore sera pour vous ce qu'elle ét
il y a trois ans, une amie indifféren
en vérité, je crois que dans aucun m
ment de ma vie je n'aurais le coura
de le briser. » Je le voyais si fou en
sant ce raisonnement, que je n'eus
mais le courage de lui présenter les o
jections précédentes.

Il ajoutait : « Comme la réformati
de Luther, à la fin du moyen âge, ébra
lant la société jusque dans ses fon

(1) Dom Carlos, Saint-Preux, l'Hippolyte et le
azet de Racine.

mens, renouvela et reconstitua le monde sur des bases raisonnables, ainsi un caractère généreux est renouvelé et retrempé par l'amour.

» Ce n'est qu'alors qu'il dépouille tous les enfantillages de la vie; sans cette révolution, il eut toujours eu je ne sais quoi d'empesé et de théâtral. Ce n'est que depuis que j'aime que j'ai appris à avoir de la grandeur dans le caractère, tant notre éducation d'école militaire est ridicule.

» Quoique me conduisant bien, j'étais un enfant à la cour de Napoléon et à Moscou. Je faisais mon devoir; mais j'ignorais cette simplicité héroïque, fruit d'un sacrifice entier et de bonne foi. Il n'y a qu'un an, par exemple, que mon cœur comprend la simplicité des Romains de Tite-Live. Autrefois je les trouvais froids, comparés à nos brillans colonels. Ce qu'ils faisaient pour leur Rome, je le trouve dans mon cœur pour Léonore. Si j'avais le bonheur de pouvoir faire quelque chose pour elle, mon premier désir serait de le cacher. La conduite des Régulus, des Décius était une chose convenue d'avance, et qui n'avait

pas le droit de les surprendre. J'éta
petit avant d'aimer, précisément par
que j'étais tenté quelquefois de me tro
ver grand; il y avait un certain effo
que je sentais, et dont je m'applaud
sais.

» Et du côté des affections, que
doit-on pas à l'amour? Après les hasar
de la première jeunesse, le cœur se ferr
à la sympathie. La mort ou l'absen
éloigne-t-elle des compagnons de l'e
fance, l'on est réduit à passer la vie av
de froids associés, la demi-aune
la main, toujours calculant des id
d'intérêt ou de vanité. Peu à pe
toute la partie tendre et généreuse
l'âme devient stérile, faute de cultu
et à moins de trente ans l'homme
trouve pétrifié à toutes les sensatio
douces et tendres. Au milieu de ce
sert aride, l'amour fait jaillir une sou
de sentimens plus abondante et p
fraîche même que celle de la premi
jeunesse. Il y avait alors une espéra
vague, folle et sans cesse distraite (

(1) Mordaunt Merton, 1er. vol. du *Pirate*.

jamais de dévouement pour rien, jamais de désirs constans et profonds; l'âme, toujours légère, avait soif de nouveauté, et négligeait aujourd'hui ce qu'elle adorait hier. Et rien n'est plus recueilli, plus mystérieux, plus éternellement un dans son objet, que la cristallisation de l'amour. Alors les seules choses agréables avaient droit de plaire, et de plaire un instant; maintenant tout ce qui a rapport à ce qu'on aime, et même les objets les plus indifférens touchent profondément. Arrivant dans une grande ville, à cent milles de celle qu'habite Léonore, je me suis trouvé tout timide et tremblant : à chaque détour de rue, je frémissais de rencontrer Alviza, l'amie intime de madame ***, et amie que je ne connais pas. Tout a pris pour moi une teinte mystérieuse et sacrée, mon cœur palpitait en parlant à un vieux savant. Je ne pouvais sans rougir entendre nommer la porte près de laquelle habite l'amie de Léonore.

» Même les rigueurs de la femme qu'on aime ont des grâces infinies, et que l'on ne trouve pas dans les momens

les plus flatteurs auprès des autres fe
mes. C'est ainsi que les grandes o
bres des tableaux du Corrège, loin d'ê
comme chez les autres peintres, des p
sages peu agréables, mais nécessaire
faire valoir les clairs, et à donner du
lief aux figures, ont par elles-mêmes
grâces charmantes et qui jettent d
une douce rêverie (1).

» Oui, la moitié et la plus belle m
tié de la vie est cachée à l'homme
n'a pas aimé avec passion. »

Salviati avait besoin de toute la fo
de sa dialectique pour tenir tête
sage Schiassetti, qui lui disait toujou
Voulez-vous être heureux, content
vous d'une vie exempte de peines,
chaque jour d'une petite quantité de b
heur. Défendez-vous de la loterie
grandes passions. — Donnez-moi d
votre curiosité, répondait Salviati.

Je crois qu'il y avait bien des jours

(1) Puisque j'ai nommé le Corrège, je dirai q
trouve dans une tête d'ange ébauchée, à la tribu
la galerie de Florence, le regard de l'amour heu
et à Parme, dans la Madone couronnée par Jésu
yeux baissés de l'amour.

il aurait voulu pouvoir suivre les avis de notre sage colonel; il luttait un peu, il croyait réussir; mais ce parti était absolument au-dessus de ses forces; et cependant quelle force n'avait pas cette âme!

Un chapeau de satin blanc, ressemblant un peu à celui de madame ***, qu'il voyait de loin dans la rue, arrêtait le battement de son cœur, et le forçait à s'appuyer contre le mur. Même dans ses plus tristes momens, le bonheur de la rencontrer lui donnait toujours quelques heures d'ivresse au-dessus de l'influence de tous les malheurs et de tous les raisonnemens (1). Du reste, il est de fait qu'à sa mort (2), après deux ans de

(1) Come what sorrow can,
It cannot countervail the exchange of joy
That one short moment gives me in her sight.
Romeo and Juliet.

(2) Peu de jours avant le dernier, il fit une petite ode qui a le mérite d'exprimer juste les sentimens dont il nous entretenait.

cette passion généreuse et sans bo
son caractère avait contracté plus
nobles habitudes, et qu'à cet égar
moins il se jugeait correctement : s'i
vécu, et que les circonstances l'eu

L'ULTIMO DI

Anacreontica

à Elvira.

Vedi tu dove il rio
Lambendo un mirto va,
Là del riposo mio
La pietra surgerà.
Il passero amoroso,
E il nobile usignuol,
Entro quel mirto ombroso
Raccoglieranno il vol.
Vieni, diletta Elvira,
A quella tomba vien,
E sulla muta lira,
Appoggia il bianco sen.
Su quella bruna pietra,
Le tortore verran,
E intorno alla mia cetra,
Il nido intrecieran.
E ogni anno, il dì che offendere
M'osasti tu infedel,
Farò la su discendere
La folgore del ciel.

un peu servi, il eût fait parler de lui. Peut-être aussi qu'à force de simplicité, son mérite eût passé invisible sur cette terre.

O lasso
Quanti dolci pensier, quanto desio,
Menò costui al doloroso passo!
Biondo era, e bello, e di gentile aspetto;
Ma l'un de' cigli un colpo avea diviso. (1)
DANTE.

Odi d'un uom che muore
Odi l'estremo suon,
Questo appassito fiore
Ti lascio Elvira in don.
Quanto prezioso ei sia
Saper tu il devi appien;
Il dì che fosti mia,
Te l'involai dal sen.
Simbolo allor d'affetto,
Or pegno di dolor,
Torno a posarti in petto,
Quest' appassito fior.
E avrai nel cuor scolpito,
Se crudo il cor non è,
Come ti fu rapito,
Come fu reso a te.
S. RADAEL.

(1) Pauvre malheureux! combien de doux pensers et quel désir constant le conduisirent à sa dernière heure. Sa figure était belle et douce, sa chevelure blonde, seulement une noble cicatrice venait couper un de ses sourcils.

CHAPITRE XXXII.

De l'intimité.

Le plus grand bonheur que pu
donner l'amour, c'est le premier se
ment de main d'une femme qu'on ai

Le bonheur de la galanterie, au c
traire, est beaucoup plus réel, et be
coup plus sujet à la plaisanterie.

Dans l'amour-passion, l'intimité n
pas tant le bonheur parfait que le d
nier pas pour y arriver.

Mais comment peindre le bonhe
s'il ne laisse pas de souvenirs?

Mortimer revenait tremblant d'un l
voyage; il adorait Jenny; elle n'avait
répondu à ses lettres. En arrivant à L
dres, il monte à cheval et va la cher
à sa maison de campagne. Il arrive,
se promenait dans le parc; il y cou
cœur palpitant; il la rencontre, ell
tend la main, le reçoit avec trouble : il
qu'il est aimé. En parcourant avec ell

allées du parc, la robe de Jenny s'embarrassa dans un buisson d'acacia épineux. Dans la suite, Mortimer fut heureux, mais Jenny fut infidèle. Je lui soutiens que Jenny ne l'a jamais aimé; il me cite comme preuve de son amour la manière dont elle le reçut à son retour du continent, mais jamais il n'a pu me donner le moindre détail. Seulement il tressaille visiblement dès qu'il voit un buisson d'acacia; c'est réellement le seul souvenir distinct qu'il avait conservé du moment le plus heureux de sa vie (1).

Un homme sensible et franc, un ancien chevalier me faisait confidence ce soir (au fond de notre barque battue par un gros temps sur le lac de Garde) (2), de l'histoire de ses amours, dont à mon tour je ne ferai pas confidence au public, mais de laquelle je me crois en droit de conclure que le moment de l'intimité est comme ces belles journées du mois de mai, une époque délicate pour les plus belles fleurs, un moment qui peut être

(1) Vie de Haydn, page 228.
(2) 20 septembre 1811.

fatal et flétrir en un instant les plus bell
espérances.

. . . . (1

On ne saurait trop louer le *natur*
C'est la seule coquetterie permise da
une chose aussi sérieuse que l'amour à
Werther, où l'on ne sait pas où l'on va;
en même temps, par un hasard heure
pour la vertu, c'est la meilleure tactiq
Sans s'en douter, un homme vraime
touché dit des choses charmantes,
parle une langue qu'il ne sait pas.

Malheur à l'homme le moins du mon
affecté! Même quand il aimerait, mê
avec tout l'esprit possible, il perd les tr

(1) A la première querelle, madame Ivernetta d
na son congé au pauvre Bariac. Bariac était véri
blement amoureux, ce congé le désespéra; mais
ami Guillaume Balaon, dont nous écrivons la vie,
fut d'un grand secours, et fit si bien qu'il apaisa
sévère Ivernetta. La paix se fit, et la réconciliation
accompagnée de circonstances si délicieuses que Ba
jura à Balaon que le moment des premières fave
qu'il avait obtenues de sa maîtresse n'avait pas ét
doux que celui de ce voluptueux raccommodeme
Ce discours tourna la tête à Balaon, il voulut éprou
ce plaisir que son ami venait de lui décrire, etc.,
Vie de quelques troubadours, par Nivernois, tome
page 32.

quarts de ses avantages. Se laisse-t-on aller un instant à l'affectation, une minute après, l'on a un moment de sécheresse.

Tout l'art d'aimer se réduit, ce me semble, à dire exactement ce que le degré d'ivresse du moment comporte, c'est-à-dire, en d'autres termes, à écouter son âme. Il ne faut pas croire que cela soit si facile; un homme qui aime vraiment, quand son amie lui dit des choses qui le rendent heureux, n'a plus la force de parler.

Il perd ainsi les actions qu'auraient fait naître ses paroles (1), et il vaut mieux se taire que de dire hors de temps des choses trop tendres; ce qui était placé il y a dix secondes, ne l'est plus du tout, et fait tache en ce moment. Toutes les fois que je manquais à cette règle (2), et que je disais une chose qui m'était venue trois minutes auparavant, et que je

---

(1) C'est ce genre de timidité qui est décisif, et qui prouve un amour-passion dans un homme d'esprit.

(2) On rappelle que si l'auteur emploie quelque fois la tournure du *je*, c'est pour essayer de jeter quelque variété dans la forme de cet essai. Il n'a nullement la prétention d'entretenir ses lecteurs de ses

trouvais jolie, Léonore ne manquait pas de me battre. Je me disais ensuite, en sortant : Elle a raison; voilà de ces choses qui doivent choquer extrêmement une femme délicate; c'est une indécence de sentiment. Elles admettraient plutôt, comme les rhéteurs de mauvais goût, un degré de faiblesse et de froideur. N'ayant à redouter au monde que la fausseté de leur amant, la moindre petite insincérité de détail, fût-elle la plus innocente du monde, les prive à l'instant de tout bonheur et les jette dans la méfiance.

Les femmes honnêtes ont de l'éloignement pour la véhémence et l'imprévu, qui sont cependant les caractères de la passion; outre que la véhémence alarme la pudeur, elles se défendent.

Quand quelque mouvement de jalousie ou de déplaisir a mis de sang-froid, on peut en général entreprendre des discours propres à faire naître cette ivresse favorable à l'amour; et si, après les deux

---

propres sentimens. Il cherche à faire part avec le moins de monotonie qu'il lui soit possible de ce qu'il a observé chez autrui.

ou trois premières phrases d'exposition, l'on ne manque pas l'occasion de dire exactement ce que l'âme suggère, on donnera des plaisirs vifs à ce qu'on aime. L'erreur de la plupart des hommes, c'est qu'ils veulent arriver à dire telle chose qu'ils trouvent jolie, spirituelle, touchante; au lieu de détendre leur âme de l'empesé du monde, jusqu'à ce degré d'intimité et de naturel d'exprimer naïvement ce qu'elle sent dans le moment. Si l'on a ce courage, l'on recevra à l'instant sa récompense par une espèce de raccommodement.

C'est cette récompense aussi rapide qu'involontaire des plaisirs que l'on donne à ce qu'on aime, qui met cette passion si fort au-dessus des autres.

S'il y a le naturel parfait, le bonheur de deux individus arrive à être confondu (1). A cause de la sympathie et de plusieurs autres lois de notre nature, c'est tout simplement le plus grand bonheur qui puisse exister.

---

(1) A se placer exactement dans les mêmes actions.

Il n'est rien moins que facile de
terminer le sens de cette parole *natu*
condition nécessaire du bonheur
l'amour.

On appelle *naturel* ce qui ne s'éc
pas de la manière habituelle d'agir
va sans dire qu'il ne faut jamais non-
lement mentir à ce qu'on aime, n
même embellir le moins du mond
altérer la pureté de trait de la vérité.
si l'on embellit, l'attention est occup
embellir, et ne répond plus naïvem
comme la touche d'un piano, au se
ment qui se montre dans ses yeux.
s'en aperçoit bientôt à je ne sais
froid qu'elle éprouve, et à son to
recours à la coquetterie. Ne serait
point ici la raison cachée qui fait q
ne saurait aimer une femme d'un es
trop inférieur? C'est qu'auprès d'elle
peut feindre impunément, et com
feindre est plus commode, à cause
l'habitude, on se livre au manque de
turel. Dès lors l'amour n'est plus am
il tombe à n'être qu'une affaire o
naire; la seule différence, c'est qu'au
d'argent on gagne du plaisir ou de la

nité, ou un mélange des deux. Mais il est difficile de ne pas éprouver une nuance de mépris pour une femme avec qui l'on peut impunément jouer la comédie, et par conséquent il ne manque pour la planter là que de rencontrer mieux à cet égard. L'habitude ou les sermens peuvent retenir; mais je parle du penchant du cœur, dont le naturel est de voler au plus grand plaisir.

Revenant à ce mot *naturel*; naturel et habituel sont deux choses. Si l'on prend ces mots dans le même sens, il est évident que plus on a de sensibilité, plus il est difficile d'être *naturel*, car l'habitude a un empire moins puissant sur la manière d'être et d'agir, et l'homme est davantage à chaque circonstance. Toutes les pages de la vie d'un être froid sont les mêmes; prenez-le aujourd'hui, prenez-le hier, c'est toujours la même main de bois.

Un homme sensible, dès que son cœur est ému, ne trouve plus en soi de traces d'habitude pour guider ses actions; et comment pourrait-il suivre un chemin dont il n'a plus le sentiment?

Il sent le poids immense qui s'atta
à chaque parole qu'il dit à ce qu'il ai
il lui semble qu'un mot va décider de
sort. Comment pourra-t-il ne pas ch
cher à bien dire? ou du moins comm
n'aura-t-il pas le sentiment qu'il dit bi
Dès lors il n'y a plus de candeur. D
il ne faut pas prétendre à la cand
cette qualité d'une âme qui ne fait au
retour sur elle-même. On est ce q
peut, mais on sent ce qu'on est.

Je crois que nous voilà arrivés au
nier degré de naturel que le cœu
plus délicat puisse prétendre en am

Un homme passionné ne peut qu'
brasser fortement, comme sa seule
source dans la tempête, le serment d
jamais changer en rien la vérité et de
correctement dans son cœur; si la c
versation est vive et entrecoupée, il p
espérer de beaux momens de natu
autrement il ne sera parfaitement n
rel que dans les heures où il aimera
peu moins à la folie.

Auprès de ce qu'on aime, à pein
naturel reste-t-il dans les *mouvem*
dont cependant les habitudes sont si

fondément enracinées dans les muscles. Quand je donnais le bras à Léonore, il me semblait toujours être sur le point de tomber, et je pensais à bien marcher. Tout ce qu'on peut, c'est de n'être jamais affecté volontairement; il suffit d'être persuadé que le manque de naturel est le plus grand désavantage possible, et peut aisément être la source des plus grands malheurs. Le cœur de la femme que vous aimez n'entend plus le vôtre, vous perdez ce mouvement nerveux et involontaire de la franchise qui répond à la franchise. C'est perdre tous les moyens de la toucher, j'ai presque dit de la séduire; ce n'est pas que je prétende nier qu'une femme digne d'amour peut voir son destin dans cette jolie devise du lierre, qui *meurt s'il ne s'attache;* c'est une loi de la nature, mais c'est toujours un pas décisif pour le bonheur, que de faire celui de l'homme qu'on aime. Il me semble qu'une femme raisonnable ne doit tout accorder à son amant que quand elle ne peut plus se défendre, et le plus léger soupçon sur la sincérité de votre cœur lui rend sur-le-champ un peu de

force, et assez du moins pour retarde
encore d'un jour sa défaite (1).

Est-il besoin d'ajouter que pour ren
dre tout ceci le comble du ridicule,
suffit de l'appliquer à l'amour-goût?

---

(1) Hœc autem ad acerbam rei memoriam, amar
quâdam dulcedine, scribere visum est...... ut cogite
nihil esse debere quod ampliùs mihi placeat in hâ
vitâ.

Petrarca, Ed. Marsand.

15 janvier 1819.

CHAPITRE XXXIII.

Toujours un petit doute à calmer, voilà ce qui fait la soif de tous les instans, voilà ce qui fait la vie de l'amour heureux. Comme la crainte ne l'abandonne jamais, ses plaisirs ne peuvent jamais ennuyer. Le caractère de ce bonheur, c'est l'extrême sérieux.

CHAPITRE XXXIV.

Des confidences.

Il n'y a pas au monde d'insolence plu vite punie que celle qui vous fait confie à un ami intime un amour-passion. Il sai si ce que vous dites est vrai, que vou avez des plaisirs mille fois au-dessus de siens, et qui vous font mépriser les sien

C'est bien pis encore entre femmes, l fortune de leur vie étant d'inspirer un passion, et d'ordinaire, la confidente aus ayant exposé son amabilité aux regard de l'amant.

D'un autre côté, pour l'être dévoré d cette fièvre, il n'est pas au monde de be soin moral plus impérieux que celui d'u ami devant qui l'on puisse raisonner su les doutes affreux qui s'emparent de l'âm à chaque instant, car dans cette passio terrible, *toujours une chose imaginée e une chose existante.*

» Un grand défaut du caractère d

Salviati, écrivait-il en 1817, en cela bien opposé à celui de Napoléon, c'est que lorsque dans la discussion des intérêts d'une passion, quelque chose vient à être moralement démontré, il ne peut prendre sur lui de partir de cette base comme d'un fait à jamais établi; et malgré lui, et à son grand malheur, le remet sans cesse en discussion. » C'est qu'il est aisé d'avoir du courage dans l'ambition. La cristallisation qui n'est pas subjuguée par le désir de la chose à obtenir s'emploie à fortifier le courage; en amour, elle est toute au service de l'objet contre lequel on doit avoir du courage.

Une femme peut trouver une amie perfide, elle peut trouver aussi une amie ennuyée.

Une princesse de trente-cinq ans (1) ennuyée et poursuivie par le besoin d'agir, d'intriguer, etc., etc., mécontente de la tiédeur de son amant, et cependant ne pouvant espérer de faire naître un autre amour, ne sachant que faire de l'activité qui la dévore, et n'ayant d'autre

(1) Venise, 1819.

distraction que des accès d'humeur noir
peut fort bien trouver une occupation
c'est-à-dire un plaisir, et un but dan
la vie, à rendre malheureuse une vra
passion; passion qu'on a l'insolence d
sentir pour une autre qu'elle, tandis qu
son amant s'endort à ses côtés.

C'est le seul cas ou la *haine* produis
bonheur; c'est qu'elle procure occupatio
et travail.

Dans les premiers instans, le plaisir d
faire quelque chose, dès que l'entrepris
est soupçonnée de la société, la *pique* d
réussir donne du charme à cette occu
pation. La jalousie pour l'amie prend l
masque de la haine pour l'amant; autre
ment comment pourrait-on haïr à la fu
reur un homme qu'on n'a jamais vu? O
n'a garde de s'avouer l'envie, car il fau
drait d'abord s'avouer le mérite, et l'on
des flatteurs qui ne se soutiennent à l
cour qu'en donnant des ridicules à l
bonne amie.

La confidente perfide, tout en se per
mettant des actions de la dernière noi
ceur, peut fort bien se croire uniquemen
animée par le désir de ne pas perdre un

amitié précieuse. La femme ennuyée se dit que l'amitié même languit dans un cœur dévoré par l'amour et ses anxiétés mortelles; à côté de l'amour l'amitié ne peut se soutenir que par les confidences; or, quoi de plus odieux pour l'envie que de telles confidences?

Le seules qui soient bien reçues entre femmes sont celles qu'accompagne la franchise de ce raisonnement : Ma chère amie, dans la guerre aussi absurde qu'implacable que nous font les préjugés mis en vogue par nos tyrans, servez-moi aujourd'hui, demain ce sera mon tour (1).

Avant cette exception il y a celle de la véritable amitié née dans l'enfance et non

(1) Mémoires de madame d'Épinay, Geliotte.

Prague, Klagenfurth, toute la Moravie, etc., etc. Les femmes y sont fort spirituelles et les hommes de grands chasseurs. L'amitié y est fort commune entre femmes. Le beau temps du pays est l'hiver: on fait successivement des parties de chasse de quinze à vingt jours chez les grands seigneurs de la province. Un des plus spirituels me disait un jour que Charles-Quint avait régné légitimement sur toute l'Italie, et que par conséquent c'était bien en vain que les Italiens voudraient se révolter. La femme de ce brave homme lisait les lettres de mademoiselle de Lespinasse.

Znaym, 1816.

gâtée depuis par aucune jalousie . .

. . . .

Les confidences d'amour-passion ne s
bien reçues qu'entre écoliers amoure
de l'amour, et entre jeunes filles dévor
par la curiosité, par la tendresse à e
ployer, et peut-être entraînées déjà
l'instinct (1) qui leur dit que c'est là
grande affaire de leur vie, et qu'elles
sauraient trop tôt s'en occuper.

Tout le monde a vu des petites fil
de trois ans s'acquitter fort bien des
voirs de la galanterie.

L'amour-goût s'enflamme et l'amou
passion se refroidit par les confidenc

Outre les dangers, il y a la difficu
des confidences. En amour-passion,
qu'on ne peut pas exprimer (parce
la langue est trop grossière pour atte
dre à ces nuances), n'en existe pas mo
pour cela, seulement comme ce sont
choses très-fines on est plus sujet à
tromper en les observant.

---

(1) Grande question. Il me semble qu'outre l'édu
tion qui commence à huit ou dix mois, il y a un
d'instinct.

Et un observateur très-ému observe mal; il est injuste envers le hasard.

Ce qu'il y a peut-être de plus sage, c'est de se faire soi-même son propre confident. Écrivez ce soir sous des noms empruntés, mais avec tous les détails caractéristiques, le dialogue que vous venez d'avoir avec votre amie, et la difficulté qui vous trouble. Dans huit jours si vous avez l'amour-passion, vous serez un autre homme, et alors, lisant votre consultation, vous pourrez vous donner un bon avis.

Entre hommes, dès qu'on est plus de deux et que l'envie peut paraître, la politesse oblige à ne parler que d'amour physique; voyez la fin des dîners d'hommes. Ce sont les sonnets de Baffo (1) que l'on récite et qui font un plaisir infini,

(1) Le dialecte vénitien a des descriptions de l'amour physique d'une vivacité qui laisse à mille lieues Horace, Properce, La Fontaine et tous les poëtes. M. Burati, de Venise, est en ce moment le premier poëte satirique de notre triste Europe. Il excelle surtout dans la description du physique grotesque de ses héros, aussi le met-on souvent en prison. Voir *l'Élefanteide*, *l'Uomo*, *la Strefèide*.

parce que chacun prend au pied
lettre les louanges et les transports d
voisin qui, bien souvent, ne veut
paraître gai ou poli. Les charmantes
dresses de Pétrarque ou les madri
français seraient déplacés.

CHAPITRE XXXV.

De la jalousie.

Quand on aime, à chaque nouvel objet qui frappe les yeux ou la mémoire, serré dans une tribune et attentif à écouter une discussion des chambres ou allant au galop relever une grand'garde, sous le feu de l'ennemi, toujours l'on ajoute une nouvelle perfection à l'idée qu'on a de sa maîtresse, ou l'on découvre un nouveau moyen, qui d'abord semble excellent de s'en faire aimer davantage.

Chaque pas de l'imagination est payé par un moment de délices. Il n'est pas étonnant qu'une telle manière d'être soit attachante.

A l'instant où nait la jalousie, la même habitude de l'âme reste, mais pour produire un effet contraire. Chaque perfection que vous ajoutez à la couronne de

l'objet que vous aimez, et qui peut-e
aime un autre, loin de vous procur
jouissance céleste, vous retourne u
gnard dans le cœur. Une voix vous
Ce plaisir si charmant, c'est ton ri
en jouira (1).

Et les objets qui vous frappent
produire ce premier effet, au li
vous montrer comme autrefois ur
veau moyen de vous faire aimer
font voir un nouvel avantage du

Vous rencontrez une jolie femi
loppant dans le parc (2), et le ri
fameux par ses beaux chevaux c
font faire dix milles en cinquant
nutes.

Dans cet état la fureur naît facile
l'on ne se rappelle plus qu'en a
posséder n'est rien, c'est jouir q
tout; l'on s'exagère le bonheur du
l'on s'exagère l'insolence que lui
ce bonheur, et l'on arrive au c
des tourmens, c'est-à-dire à l'ex

---

(1) Voilà une folie de l'amour; cette perfect
vous voyez n'en est pas une pour lui.

(2) Montagnola, 13 avril 1819.

malheur empoisonné encore d'un reste d'espérance.

Le seul remède est peut-être d'observer de très-près le bonheur du rival. Souvent vous le verrez s'endormir paisiblement dans le salon où se trouve cette femme qui, à chaque chapeau qui ressemble au sien et que vous voyez de loin dans la rue, arrête le battement de votre cœur.

Voulez-vous le réveiller, il suffit de montrer votre jalousie. Vous aurez peut-être l'avantage de lui apprendre le prix de la femme qui le préfère à vous, et il vous devra l'amour qu'il prendra pour elle.

A l'égard du rival, il n'y a pas de milieu; il faut ou plaisanter avec lui de l'air le plus dégagé qu'il se pourra, ou lui faire peur.

La jalousie étant le plus grand de tous les maux, on trouvera qu'exposer sa vie est une diversion agréable. Car alors nos rêveries ne sont pas toutes empoisonnées, et tournant au noir (par le mécanisme exposé ci-dessus); l'on peut se figurer quelquefois qu'on tue ce rival.

D'après le principe qu'on ne doit ja-

mais envoyer des forces à l'enne
faut cacher votre amour au rival, e
un prétexte de vanité et le plus é
possible de l'amour, lui dire en
secret, avec toute la politessse pos
et de l'air le plus calme et le plu
ple : « Monsieur, je ne sais pourq
» public s'avise de me donner la
» une telle; on a même la bonté de
» que j'en suis amoureux ; si vous
» lez, vous, je vous la céderais de
» cœur, si malheureusement je ne
» posais à jouer un rôle ridicule.
» six mois, prenez-la tant qu'il vou
» ra, mais aujourd'hui l'honneur
» attache je ne sais pourquoi à ce
» ses-là m'oblige de vous dire, à
» grand regret, que si par hasard
» n'avez pas la justice d'attendre q
» tre tour soit venu, il faut que l'
» nous meure. »

Votre rival est très-probableme
homme non passionné, et peut-êt
homme très-prudent, qui, une foi
sera convaincu de votre résolution
pressera de vous céder la femme en
tion, pour peu qu'il puisse trouver

que prétexte honnête. C'est pour cela qu'il faut mettre de la gaieté dans votre déclaration, et couvrir toute la démarche du plus profond secret.

Ce qui rend la douleur de la jalousie si aiguë, c'est que la vanité ne peut aider à la supporter, et par la méthode dont je parle, votre vanité a une pâture. Vous pouvez vous estimer comme brave, si vous êtes réduit à vous mépriser comme aimable.

Si l'on aime mieux ne pas prendre les choses en tragique, il faut partir, et aller à quarante lieues de là, entretenir une danseuse, dont les charmes auront l'air de vous arrêter comme vous passiez.

Pour peu que le rival ait l'âme commune, il vous croira consolé.

Très-souvent le meilleur parti est d'attendre sans sourciller que le rival *s'use* auprès de l'objet aimé, par ses propres sottises. Car, à moins d'une grande pas-passion prise peu à peu et dans la première jeunesse, une femme d'esprit n'aime pas long-temps un homme commun (1).

---

(1) La princesse de Tarente, nouvelle de Scarron.

Dans le cas de la jalousie après
mité, il faut encore de l'indifféren
parente et de l'inconstance réell
beaucoup de femmes offensées p
amant qu'elles aiment encore s'atta
à l'homme pour lequel il montre
jalousie, et le jeu devient une réali

Je suis entré dans quelques d
parce que dans ces momens de ja
on perd la tête le plus souvent
conseils écrits depuis long-temps
bien, et l'essentiel étant de feinc
calme, il est à propos de prendre
dans un écrit philosophique.

Comme l'on n'a de pouvoir su
qu'en vous ôtant ou vous faisant
rer des choses dont la seule passic
tout le prix, si vous parvenez à
faire croire indifférent, tout à cou
adversaires n'ont plus d'armes.

Si l'on n'a aucune action à fai
que l'on puisse s'amuser à cherch
soulagement, on trouvera quelqu
sir à lire *Othello;* il fera douter d

(1) Comme dans le Curieux impertinent, 1
de Cervantès.

parences les plus concluantes. On arrêtera les yeux avec délices sur ces paroles :

Trifles light as air
Seem to the jealous, confirmations strong
As proofs from holy writ.
Othello, acte 3 (1).

J'ai éprouvé que la vue d'une belle mer est consolante.

The morning which had arisen calm and bright, gave a pleasant effect to the waste mountain wiew which was seen from the castle on looking to the landward; and the glorious Ocean crisped with a thousand ripplings waves of silver, extended on the other side in awful yet complacent majesty to the verge of the horizon. With such scenes of calm sublimity, the human heart sympathizes even in his most disturbed moods, and deeds of honour and virtue are inspired by their majestic influence.

(*The bride of Lammermoor*, 1, 193.)

(1) Des bagatelles légères comme l'air semblent à un jaloux des preuves aussi fortes que celles que l'on puise dans les promesses du saint évangile.

Je trouve écrit par Salviati : « 20 *juillet* 1818. — J'applique souvent et déraisonnablement, je crois, à la vie toute entière le sentiment qu'un ambitieux ou un bon citoyen éprouve durant une bataille, s'il se trouve employé à garder le parc de réserve, ou dans tout autre poste sans péril et sans action. J'aurais eu du regret à quarante ans d'avoir passé l'âge d'aimer sans passion profonde. J'aurais eu ce déplaisir amer et qui rabaisse de m'apercevoir trop tard que j'avais eu la duperie de laisser passer la vie sans vivre.

« J'ai passé hier trois heures avec la femme que j'aime, et avec un rival qu'elle veut me faire croire bien traité. Sans doute il y a eu des momens d'amertume en observant ses beaux yeux fixés sur lui, et en sortant de chez elle, des transports vifs de l'extrême malheur à l'espérance. Mais que de choses neuves ! que de pensées vives ! que de raisonnemens rapides ! et malgré le bonheur apparent du rival, avec quel orgueil et quelles délices mon amour se sentait au-dessus du sien ! Je me disais : Ces joues-là pâliraient de la plus vile peur

au moindre des sacrifices que mon amour ferait en se jouant : que dis-je, avec bonheur, par exemple, mettre la main au chapeau pour tirer l'un de ces deux billets : *être aimé d'elle*, l'autre *mourir à l'instant ;* et ce sentiment est si de plein-pied chez moi, qu'il ne m'empêchait point d'être aimable et à la conversation.

» Si l'on m'eût conté cela il y a deux ans, je me serais moqué. »

Je lis dans le voyage des capitaines Lewis et Clarke, fait aux sources du Missouri en 1806, page 215.

« Les *Ricaras* sont pauvres, mais bons et généreux ; nous vécûmes assez longtemps dans trois de leurs villages. Leurs femmes sont plus belles que celles de toutes les autres peuplades que nous avons rencontrées ; elles sont aussi très-disposées à ne pas faire languir leurs amans. Nous trouvâmes un nouvel exemple de cette vérité, qu'il suffit de courir le monde pour voir que tout est variable. Parmi les *Ricaras*, c'est un grand sujet d'offense si, sans le consentement de son mari ou de son frère, une femme accorde ses faveurs. Mais du reste, les

frères et les maris sont très-contens d'avoir l'occasion de faire cette petite politesse à leurs amis.

Nous avions un nègre parmi nos gens; il fit beaucoup de sensation chez un peuple qui pour la première fois voyait un homme de cette couleur. Il fut bientôt le favori du beau sexe, et au lieu d'en être jaloux, nous voyions les maris enchantés de le voir arriver chez eux. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que dans l'intérieur de huttes aussi exiguës, tout se voit (1).

(1) On devrait établir à Philadelphie une académie qui s'occuperait uniquement de recueillir des matériaux pour l'étude de l'homme dans l'état sauvage, et ne pas attendre que ces peuplades curieuses soient anéanties.

Je sais bien que de telles académies existent; mais apparemment avec des règlemens dignes de nos académies d'Europe. (Mémoire et discussion sur le Zodiaque de Dendérah à l'académie des sciences de Paris, en 1821). Je vois que l'académie de Massachusset, je crois, charge prudemment un membre du clergé (M. Jarvis) de faire un rapport sur la religion des sauvages. Le prêtre ne manque pas de réfuter de toutes ses forces un Français impie nommé Volney. Suivant le prêtre, les sauvages ont les idées les plus exactes et les plus nobles de la divinité, etc. S'il habitait l'Angleterre, un tel rapport vaudrait au digne

académicien, un *préferment* de 3 ou 400 louis, et la protection de tous les nobles lords du canton. Mais en Amérique? Au reste le ridicule de cette académie me rappelle que les libres Américains attachent le plus grand prix à voir de belles armoiries peintes aux paneaux de leurs voitures; ce qui les afflige, c'est que par le peu d'instruction de leurs peintres de carosse il y a souvent des fautes de blason.

CHAPITRE XXXVI.

Suite de la jalousie.

Quant à la femme soupçonnée d'inconstance,

Elle vous quitte parce que vous avez découragé la cristallisation, et vous avez peut-être dans son cœur l'appui de l'habitude.

Elle vous quitte parce qu'elle est trop sûre de vous. Vous avez tué la crainte; et les petits doutes de l'amour heureux ne peuvent plus naître; inquiétez-là, et surtout gardez-vous de l'absurdité des protestations.

Dans le long temps que vous avez vécu auprès d'elle, vous aurez sans doute découvert quelle est la femme de la ville ou de la société, qu'elle jalouse et qu'elle craint le plus. Faites la cour à cette femme, mais, bien loin d'afficher votre cour, cherchez à la cacher, et cherchez-le de bonne foi; fiez-vous-en aux

yeux de la haine pour tout voir et tout sentir. Le profond éloignement que vous éprouverez pendant plusieurs mois pour toutes les femmes (1) doit vous rendre ceci facile. Rappelez-vous que dans la position où vous êtes, on gâte tout par l'apparence de la passion : voyez peu la femme aimée, et buvez du champagne en bonne compagnie.

Pour juger de l'amour de votre maîtresse, rappelez-vous :

1°. Que plus il entre de plaisir physique dans la base d'un amour, dans ce qui autrefois détermina l'intimité, plus il est sujet à l'inconstance et surtout à l'infidélité. Ceci s'applique surtout aux amours dont la cristallisation a été favorisée par le feu de la jeunesse, à seize ans.

2°. L'amour de deux personnes qui s'aiment n'est presque jamais le même (2). L'amour-passion a ses phases durant

(1) On compare la branche d'arbre garnie de diamans à la branche d'arbre effeuillée, et les contrastes rendent les souvenirs plus vifs.

(2) Exemple, l'amour d'Alfieri pour cette grande dame anglaise (Milady Ligonier) qui faisait aussi l'amour avec son laquais, et qui signait si plaisamment *Pénélope*. Vita, 2.

lesquelles, et tour à tour, l'un des deux aime davantage. Souvent la simple galanterie ou l'amour de vanité répond à l'amour-passion, et c'est plutôt la femme qui aime avec transport. Quel que soit l'amour senti par l'un des deux amans, dès qu'il est jaloux, il exige que l'autre remplisse les conditions de l'amour-passion; la vanité simule en lui tous les besoins d'un cœur tendre.

Enfin, rien n'ennuie l'amour-goût comme l'amour-passion dans son partner.

Souvent un homme d'esprit en faisant la cour à une femme n'a fait que la faire penser à l'amour, et attendrir son âme. Elle reçoit bien cet homme d'esprit qui lui donne ce plaisir. Il prend des espérances.

Un beau jour cette femme rencontre l'homme qui lui fait sentir ce que l'autre a décrit.

Je ne sais quels sont les effets de la jalousie d'un homme sur le cœur de la femme qu'il aime. De la part d'un amoureux qui ennuie, la jalousie doit inspirer un souverain dégoût qui va même

jusqu'à la haine, si le jalousé est plus aimable que le jaloux, car l'on ne veut de la jalousie que de ceux dont on pourrait être jalouse, disait madame de Coulanges.

Si l'on aime le jaloux et qu'il n'ait pas de droits, la jalousie peut choquer cet orgueil féminin si difficile à ménager et à reconnaître. La jalousie peut plaire aux femmes qui ont de la fierté, comme une manière nouvelle de leur montrer leur pouvoir.

La jalousie peut plaire comme une manière nouvelle de prouver l'amour. La jalousie peut choquer la pudeur d'une femme ultra-délicate.

La jalousie peut plaire comme montrant la bravoure de l'amant, *ferrum amant*. Notez bien que c'est la bravoure qu'on aime, et non pas le courage à la Turenne, qui peut fort bien s'allier avec un cœur froid.

Une des conséquences du principe de la cristallisation, c'est qu'une femme ne doit jamais dire *oui* à l'amant qu'elle a trompé si elle veut jamais faire quelque chose de cet homme.

Tel est le plaisir de continuer à jouir de cette image parfaite que nous nous sommes formée de l'objet qui nous engage, que jusqu'à ce *oui* fatal,

> L'on va chercher bien loin, plutôt que de mourir,
> Quelque prétexte ami pour vivre et pour souffrir.
>
> ANDRÉ CHÉNIER.

On connaît en France l'anecdote de mademoiselle de Sommery, qui, surprise en flagrant délit par son amant, lui nie le fait hardiment, et comme l'autre se récrie : « Ah! je vois bien, lui dit-elle, » que vous ne m'aimez plus, vous croyez » plus ce que vous voyez que ce que je » vous dis ».

Se réconcilier avec une maîtresse adorée qui vous a fait une infidélité, c'est se donner à défaire à coups de poignard une cristallisation sans cesse renaissante. Il faut que l'amour meure, et votre cœur sentira avec d'affreux déchiremens tous les pas de son agonie. C'est une des combinaisons les plus malheureuses de cette passion et de la vie; il faudrait avoir la force de ne se réconcilier que comme ami.

CHAPITRE XXXVII.

Roxane.

Quant à la jalousie chez les femmes, elles sont méfiantes, elles risquent infiniment plus que nous, elles ont plus sacrifié à l'amour, elles ont beaucoup moins de moyens de distraction, elles en ont beaucoup moins surtout de vérifier les actions de leur amant. Une femme se sent avilie par la jalousie, elle a l'air de courir après un homme, elle se croit la risée de son amant et qu'il se moque surtout de ses plus tendres transports, elle doit pencher à la cruauté, et cependant elle ne peut tuer légalement sa rivale.

Chez les femmes la jalousie doit donc être un mal encore plus abominable, s'il se peut, que chez les hommes. C'est tout ce que le cœur humain peut sup-

porter de rage impuissante et de mépris de soi-même (1), sans se briser.

Je ne connais d'autre remède à un mal si cruel que la mort de qui l'inspire ou de qui l'éprouve. On peut voir la jalousie française dans l'histoire de madame de la Pommeraie de Jacques-le-Fataliste.

La Rochefaucauld dit : « On a honte d'avouer qu'on a de la jalousie, et l'on se fait honneur d'en avoir eu et d'être capable d'en avoir (2). » Les pauvres femmes n'osent pas même avouer qu'elles ont éprouvé ce supplice cruel, tant il leur donne de ridicules. Une plaie si douloureuse ne doit jamais se cicatriser entièrement.

Si la froide raison pouvait s'exposer au feu de l'imagination avec l'ombre de l'apparence du succès, je dirais aux pauvres femmes malheureuses par jalousie:

---

(1) Ce mépris est une des grandes causes du suicide; on se tue pour se faire réparation d'honneur.

(2) Pensée 495. On aura reconnu, sans que je l'aie marqué à chaque fois, plusieurs autres pensées d'écrivains célèbres. C'est de l'histoire que je cherche d'écrire, et de telles pensées sont des faits.

« Il y a une grande distance entre l'infidélité chez les hommes et chez vous. Chez vous cette action est en partie *action directe*, en partie *signe*. Par l'effet de notre éducation d'école militaire, elle n'est signe de rien chez l'homme. Par l'effet de la pudeur, elle est au contraire le plus décisif de tous les signes de dévouement chez la femme. Une mauvaise habitude en fait comme une nécessité aux hommes. Durant toute la première jeunesse, l'exemple de ce qu'on appelle les *grands* au collége, fait que nous mettons toute notre vanité, toute la preuve de notre mérite, dans le nombre des succès de ce genre. Votre éducation à vous, agit dans le sens inverse ».

Quant à la valeur d'une action comme *signe*, dans un mouvement de colère je renverse une table sur le pied de mon voisin, cela lui fait un mal du diable, mais peut fort bien s'arranger, ou bien je fais le geste de lui donner un soufflet.

La différence de l'infidélité dans les deux sexes est si réelle, qu'une femme passionnée peut pardonner une infidélité, ce qui est impossible à un homme.

Voici une expérience décisive pour faire la différence de l'amour-passion et de l'amour *par pique;* chez les femmes l'infidélité tue presque l'un et redouble l'autre.

Les femmes fières dissimulent leur jalousie par orgueil. Elles passent de longues soirées silencieuses et froides, avec cet homme qu'elles adorent, qu'elles tremblent de perdre, et aux yeux duquel elles se voyent peu aimables. Ce doit être un des plus grands supplices possibles, c'est aussi une des sources les plus fécondes de malheur en amour. Pour guérir ces femmes, si dignes de tout notre respect, il faut dans l'homme quelque démarche bizarre et forte, et surtout qu'il n'ait pas l'air de voir ce qui se passe. Par exemple, un grand voyage avec elles entrepris en vingt-quatre heures.

CHAPITRE XXXVIII.

De la pique (1) d'amour-propre.

La pique est un mouvement de la vanité; Je ne veux pas que mon antagoniste l'emporte sur moi, et *je prends cet antagoniste lui-même pour juge de mon mérite*. Je veux faire effet sur son cœur. C'est pour cela qu'on va beaucoup au-delà de ce qui est raisonnable.

Quelquefois pour justifier sa propre extravagance, l'on en vient au point de se dire que ce compétiteur a la prétention de nous faire sa dupe.

La *pique* étant une *maladie de l'honneur*, est beaucoup plus fréquente dans les monarchies, et ne doit se montrer que bien plus rarement dans les pays où règne l'habitude d'apprécier les actions par

---

(1) Je sais que ce mot n'est pas trop français en ce sens, mais je ne trouve pas à le remplacer.
En italien *puntiglio*, en anglais *pique*.

leur degré d'utilité, aux États-Unis d'Amérique, par exemple.

Tout homme, et un Français plus qu'un autre, abhorre d'être pris pour dupe; cependant la légèreté de l'ancien caractère monarchique français (1), empêchait la *pique* de faire de grands ravages autre part que dans la galanterie ou l'amour-goût. La pique ne produisait des noirceurs remarquables que dans les monarchies où par le climat, le caractère est plus sombre, (le Portugal, le Piémont).

Les provinciaux en France, se font un modèle ridicule de ce que doit être dans le monde la considération d'un galant homme, et puis ils se mettent à l'affût, et sont là toute leur vie à observer si personne ne saute le fossé. Ainsi plus de naturel, ils sont toujours piqués et cette manie donne du ridicule même à leur amour. C'est après l'envie ce qui rend le plus insoutenable le séjour des petites

(1) Les trois quarts des grands seigneurs français, vers 1778, auraient été dans le cas d'être r de j, dans un pays où les lois auraient été exécutées sans acception de personnes.

villes, et c'est ce qu'il faut se dire lorsqu'on admire la situation pittoresque de quelqu'une d'elles. Les émotions les plus généreuses et les plus nobles sont paralysées par le contact de ce qu'il y a de plus bas dans les produits de la civilisation. Pour achever de se rendre affreux, ces bourgeois ne parlent que de la corruption des grandes villes (1).

La pique ne peut pas exister dans l'amour-passion, elle est de l'orgueil féminin : « Si je me laisse malmener par mon amant, il me méprisera et ne pourra plus m'aimer; » ou elle est la jalousie avec toutes ses fureurs.

La jalousie veut la mort de l'objet qu'elle craint. L'homme piqué est bien loin de là, il veut que son ennemi vive et surtout soit témoin de son triomphe.

L'homme piqué verrait avec peine son rival renoncer à la concurrence, car cet homme peut avoir l'insolence de se dire

---

(1) Comme ils se font la police les uns sur les autres, par envie, pour ce qui regarde l'amour, il y a moins d'amour en province et plus de libertinage. L'Italie est plus heureuse.

au fond du cœur, si j'eusse continué à m'occuper de cet objet, je l'eusse emporté sur lui.

Dans la *pique*, on n'est nullement occupé du but apparent, il ne s'agit que de la victoire. C'est ce que l'on voit bien dans les amours des filles de l'Opéra; si vous éloignez la rivale, la prétendue passion, qui allait jusqu'à se jeter par la fenêtre, tombe à l'instant.

L'amour par pique passe en un moment, au contraire de l'amour-passion. Il suffit que par une démarche irréfragable, l'antagoniste avoue renoncer à la lutte. J'hésite cependant à avancer cette maxime, je n'en ai qu'un exemple, et qui me laisse des doutes. Voici le fait, le lecteur jugera. Dona Diana est une jeune personne de vingt-trois ans, fille d'un des plus riches et des plus fiers bourgeois de Séville. Elle est belle sans doute, mais d'une beauté marquée, et on lui accorde infiniment d'esprit et encore plus d'orgueil. Elle aimait passionnément, du moins en apparence, un jeune officier dont sa famille ne voulait pas. L'officier part pour l'Amérique avec Morillo; ils s'écrivaient

sans cesse. Un jour, chez la mère de Dona Diana, au milieu de beaucoup de monde, un sot annonce la mort de cet aimable jeune homme. Tous les yeux se tournent sur elle, elle ne dit que ces mots : *c'est dommage, si jeune!* Nous avions justement lu ce jour-là, une pièce du vieux Massinger, qui se termine d'une manière tragique, mais dans laquelle l'héroïne prend avec cette tranquillité apparente la mort de son amant. Je voyais la mère frémir malgré son orgueil et sa haine; le père sortit pour cacher sa joie. Au milieu de tout cela et des spectateurs interdits, et faisant des yeux au sot narrateur, Dona Diana, la seule tranquille, continua la conversation comme si de rien n'était. Sa mère effrayée la fit observer par sa femme de chambre, il ne parut rien de changé dans sa manière d'être.

Deux ans après, un jeune homme très-beau lui fait la cour. Encore cette fois, et toujours par la même raison, parce que le prétendant n'était pas noble, les parens de Dona Diana s'opposent violemment à ce mariage; elle déclare qu'il se fera. Il s'établit une pique d'amour-pro-

pre entre la jeune fille et son père. On interdit au jeune homme l'entrée de la maison. On ne conduit plus Dona Diana à la campagne et presque plus à l'église; on lui ôte avec un soin recherché tous les moyens possibles de rencontrer son amant. Lui se déguise et la voit en secret à de longs intervalles. Elle s'obstine de plus en plus et refuse les partis les plus brillans, même un titre et un grand établissement à la cour de Ferdinand VII. Toute la ville parle des malheurs de ces deux amans et de leur constance héroïque. Enfin, la majorité de Dona Diana approche; elle fait entendre à son père qu'elle va jouir du droit de disposer d'elle-même. La famille forcée dans ses derniers retranchemens, commence les négociations du mariage; quand il est à moitié conclu, dans une réunion officielle des deux familles, après six années de constance, le jeune homme refuse Dona Diana (1).

(1) Il y a chaque année plusieurs exemples de femmes abandonnées aussi vilainement, et je pardonne la défiance aux femmes honnêtes. — Mirabeau, Lettres à Sophie. L'opinion est sans force dans les pays despotiques : il n'y a de réel que l'amitié du pacha.

Un quart d'heure après il n'y paraissait plus. Elle était consolée; aimait-elle par pique? ou est-ce une grande âme qui dédaigne de se donner, avec sa douleur, en spectacle au monde?

Souvent l'amour-passion ne peut arriver, dirai-je au bonheur, qu'en faisant naître une *pique* d'amour-propre; alors il obtient en apparence tout ce qu'il saurait désirer, ses plaintes seraient ridicules et paraîtraient insensées; il ne peut pas faire confidence de son malheur, et cependant ce malheur il le touche et le vérifie sans cesse; ses preuves sont entrelacées, si je puis ainsi dire, avec les circonstances les plus flatteuses et les plus faites pour donner des illusions ravissantes. Ce malheur vient présenter sa tête hideuse dans les momens les plus tendres, comme pour braver l'amant et lui faire sentir à la fois, et tout le bonheur d'être aimé de l'être charmant et insensible qu'il serre dans ses bras, et que ce bonheur ne sera jamais sien. C'est peut-être après la jalousie le malheur le plus cruel.

On se souvient encore dans une grande

ville (1), d'un homme doux et tendre, entraîné, par une rage de cette espèce, à donner la mort à sa maîtresse qui ne l'aimait que par pique contre sa sœur. Il l'engagea un soir à aller se promener sur mer en tête-à-tête, dans un joli canot qu'il avait préparé lui-même; arrivé en haute mer, il touche un ressort, le canot s'ouvre et disparaît pour toujours.

J'ai vu un homme de soixante ans se mettre à entretenir l'actrice la plus capricieuse, la plus folle, la plus aimable, la plus étonnante du théâtre de Londres, miss Cornel. «Et vous prétendez qu'elle » vous soit fidelle? lui disait-on. — Pas » le moins du monde; seulement elle » m'aimera, et peut-être à la folie ».

Et elle l'a aimé un an entier, et souvent à en perdre la raison; et elle a été jusqu'à trois mois de suite sans lui donner de sujets de plainte. Il avait établi une pique d'amour-propre choquante, sous beaucoup de rapports entre sa maîtresse et sa fille.

La *pique* triomphe dans l'amour-goût,

(1) Livourne, 1819.

dont elle fait le destin. C'est l'expérience par laquelle on différencie le mieux l'amour-goût de l'amour passion. C'est une vieille maxime de guerre que l'on dit aux jeunes gens, lorsqu'ils arrivent au régiment, que si l'on a un billet de logement pour une maison où il y a deux sœurs, et que l'on veuille être aimé de l'une d'elles, il faut faire la cour à l'autre. Auprès de la plupart des femmes espagnoles jeunes, et qui font l'amour, si vous voulez être aimé, il suffit d'afficher de bonne foi et avec modestie, que vous n'avez rien dans le cœur pour la maîtresse de la maison. C'est de l'aimable général Lassale que je tiens cette maxime utile. C'est la manière la plus dangereuse d'attaquer l'amour-passion.

La pique d'amour-propre fait le lien des mariages les plus heureux, après ceux que l'amour a formés. Beaucoup de maris s'assurent pour de longues années l'amour de leur femme, en prenant une petite maîtresse deux mois après le mariage (1). On fait naître l'habitude de

(1) Voir les confessions d'un homme singulier, (conte de mistriss Opie).

ne penser qu'à un seul homme, et les liens de famille viennent la rendre invincible.

Si dans le siècle et à la cour de Louis XV, l'on a vu une grande dame (madame de Choiseul), adorer son mari (1), c'est qu'il paraissait avoir un intérêt vif pour sa sœur la duchesse de Grammont.

La maîtresse la plus négligée, dès qu'elle nous fait voir qu'elle préfère un autre homme, nous ôte le repos, et jette dans notre cœur toutes les apparences de la passion.

Le courage de l'Italien est un accès de colère, le courage de l'Allemand un moment d'ivresse, le courage de l'Espagnol un trait d'orgueil. S'il y avait une nation où le courage fût souvent une pique d'amour-propre entre les soldats de chaque compagnie, entre les régimens de chaque division, dans les déroutes comme il n'y aurait plus de point d'appui l'on ne saurait comment arrêter les armées de cette nation. Prévoir le dan-

(1) Lettres de madame Dudeffand, Mémoires de Lauzun.

ger et chercher à y porter remède serait le premier des ridicules parmi ces fuyards vaniteux.

« Il ne faut qu'avoir ouvert une relation quelconque d'un voyage chez les sauvages de l'Amérique-Nord, dit un des plus aimables philosophes français (1), pour savoir que le sort ordinaire des prisonniers de guerre est, non pas seulement d'être brûlés vifs et mangés, mais d'être auparavant liés à un poteau près d'un bûcher enflammé, pour y être pendant plusieurs heures tourmentés par tout ce que la rage peut imaginer de plus féroce et de plus rafiné. Il faut lire ce que racontent de ces affreuses scènes les voyageurs témoins de la joie cannibale des assistans, et surtout de la fureur des femmes et des enfans, et de leur plaisir atroce à rivaliser de cruauté. Il faut voir ce qu'ils ajoutent de la fermeté héroïque, du sang-froid inaltérable du prisonnier qui non-seulement ne donne aucun signe de douleur, mais qui brave

(1) Volney, tableau des États-Unis d'Amérique, page 491 — 96.

et défie ses bourreaux par tout ce que l'orgueil a de plus hautain, l'ironie de plus amer, le sarcasme de plus insultant; chantant ses propres exploits, énumérant les parens, les amis des spectateurs qu'il a tués, détaillant les supplices qu'il leur a fait souffrir, et accusant tous ceux qui l'entourent de lâcheté, de pusillanimité, d'ignorance à savoir tourmenter; jusqu'à ce que tombant en lambeaux et dévoré vivant sous ses propres yeux, par ses ennemis enivrés de fureur, le dernier souffle de sa voix et sa dernière injure s'exhalent avec sa vie (1). Tout cela serait incroyable chez les nations civilisées, paraîtra une fable à nos capitaines de grenadiers les plus intrépides, et sera un jour révoqué en doute par la postérité ».

Ce phénomène physiologique tient à un état particulier de l'âme du prisonnier qui établit entre lui, d'un côté, et

(1) Un être accoutumé à un tel spectacle, et qui se sent exposé à en être le héros, peut n'être attentif qu'à la grandeur d'âme, et alors ce spectacle est le plus intime et le premier des plaisirs non actifs.

tous ses bourreaux de l'autre, une lutte d'amour-propre, une gageure de vanité à qui ne cédera pas.

Nos braves chirurgiens militaires ont souvent observé que des blessés qui, dans un état calme d'esprit et de sens, auraient poussé les hauts cris durant certaines opérations ne montrent, au contraire, que calme et grandeur d'âme, s'ils sont préparés d'une certaine manière. Il s'agit de les piquer d'honneur; il faut prétendre, d'abord avec ménagement, puis avec contradiction irritante, qu'ils ne sont pas en état de supporter l'opération sans jeter des cris.

CHAPITRE XXXIX.

De l'amour à querelles.

Il y en a deux espèces :

1°. Celui où le querellant aime;

2°. Celui où il n'aime pas.

Si l'un des deux amans est trop supérieur dans les avantages qu'ils estiment tous les deux, il faut que l'amour de l'autre meure, car la crainte du mépris viendra tôt ou tard arrêter tout court la cristallisation.

Rien n'est odieux aux gens médiocres comme la supériorité de l'esprit : c'est là, dans le monde de nos jours, la source de la haine; et si nous ne devons pas à ce principe, des haines atroces, c'est uniquement que les gens qu'il sépare ne sont pas obligés de vivre ensemble. Que sera-ce dans l'amour où tout étant naturel, surtout de la part de l'être supérieur, la supériorité n'est masquée par aucune précaution sociale?

Pour que la passion puisse vivre, il faut que l'inférieur maltraite son partner, autrement celui-ci ne pourra pas fermer une fenêtre sans que l'autre ne se croie offensé.

Quant à l'être supérieur il se fait illusion, et l'amour qu'il sent, non-seulement ne court aucun risque, mais presque toutes les faiblesses, dans ce que nous aimons, nous le rendent plus cher.

Immédiatement après l'amour-passion et payé de retour, entre gens de la même portée, il faut placer pour la durée, l'*amour à querelles*, où le querellant n'aime pas. On en trouvera des exemples dans les anecdotes relatives à la duchesse de Berry (*Mémoires de Duclos*).

Participant à la nature des habitudes froides fondées sur le côté prosaïque et égoïste de la vie et compagnes inséparables de l'homme jusqu'au tombeau, cet amour peut durer plus long-temps que l'amour-passion lui-même. Mais ce n'est plus l'amour, c'est une habitude occasionée par l'amour, et qui n'a de cette passion, que les souvenirs et le plaisir physique. Cette habitude suppose nécessaire-

ment des âmes moins nobles. Chaque jour il se forme un petit drame. » Me grondera-t-il? » qui occupe l'imagination; comme dans l'amour-passion chaque jour on avait besoin de quelque nouvelle preuve de tendresse. Voir les anecdotes sur madame d'H*** et Saint-Lambert (1).

Il est possible que l'orgueil refuse de s'habituer à ce genre d'intérêt; alors, après quelques mois de tempêtes, l'orgueil tue l'amour. Mais on voit cette noble passion résister long-temps avant d'expirer. Les petites querelles de l'amour heureux, font long-temps illusion à un cœur qui aime encore, et qui se voit maltraité. Quelques raccommodemens tendres peuvent rendre la transition plus supportable. Sous le prétexte de quelque chagrin secret, de quelque malheur de fortune l'on excuse l'homme qu'on a beaucoup aimé; on s'habitue enfin à être querellée. Où trouver, en effet, hors de l'amour-passion, hors du jeu, hors de la possession du

(1) **Mémoires de madame d'Épinay, je crois, ou de Marmontel.**

pouvoir (1) quelqu'autre source d'intérêt de tous les jours, comparable à celle-là, pour la vivacité? Si le querellant vient à mourir, on voit la victime qui survit ne se consoler jamais. Ce principe fait le lien de beaucoup de mariages bourgeois; le grondé s'entend parler toute la journée de ce qu'il aime le mieux.

Il y a une fausse espèce d'amour à querelles. J'ai pris dans une lettre d'une femme d'infiniment d'esprit le chapitre 33.

« Toujours un petit doute à calmer voilà » ce qui fait la soif de tous les instans de » l'amour-passion..... Comme la crainte » la plus vive ne l'abandonne jamais, ses » plaisirs ne peuvent jamais ennuyer. »

Chez les gens bourrus ou mal élevés, ou d'un naturel extrêmement violent ce petit doute à calmer, cette crainte légère se manifestent par une querelle.

Si la personne aimée n'a pas l'extrême

(1) Quoiqu'en disent certains ministres hypocrites, le pouvoir est le premier des plaisirs. Il me semble que l'amour seul peut l'emporter, et l'amour est une maladie heureuse qu'on ne peut se procurer comme un ministère.

susceptibilité, fruit d'une éducation soignée, elle peut trouver plus de vivacité, et par conséquent plus d'agrément, dans un amour de cette espèce; et même, avec toute la délicatesse possible, si l'on voit le *furieux*, première victime de ses transports, il est bien difficile de ne pas l'en aimer davantage. Ce que lord Mortimer regrette peut-être le plus dans sa maîtresse, ce sont les chandeliers qu'elle lui jetait à la tête. En effet, si l'orgueil pardonne, et admet de telles sensations, il faut convenir qu'elles font une cruelle guerre à l'ennui, ce grand ennemi des gens heureux.

Saint-Simon, l'unique historien qu'ait eu la France, dit (tome 5, page 43.)

« Après maintes passades, la duchesse de Berri s'était éprise, tout de bon, de Riom, cadet de la maison d'Aydie, fils d'une sœur de madame de Biron. Il n'avait ni figure, ni esprit; c'était un gros garçon, court, joufflu et pâle, qui, avec beaucoup de bourgeons, ne ressemblait pas mal à un abcès; il avait de belles dents et n'avait pas imaginé causer une passion qui, en moins de rien, devint effré-

née; et qui dura toujours, sans néanmoins empêcher les passades et les goûts de traverse; il n'avait rien vaillant, mais force frères et sœurs qui n'en avaient pas davantage. M. et madame de Pons, dame d'atour de madame la duchesse de Berri, étaient de leurs parens et de la même province; ils firent venir le jeune homme, qui était lieutenant de dragons, pour tâcher d'en faire quelque chose. A peine fut-il arrivé, que le goût se déclara, et il fut le maître au Luxembourg.

» M. de Lauzun, dont il était petit-neveu, en riait sous cape; il était ravi, et se voyait renaître en lui, au Luxembourg, du temps de Mademoiselle; il lui donnait des instructions, et Riom, qui était doux et naturellement poli et respectueux, bon et honnête garçon, les écoutait: mais bientôt il sentit le pouvoir de ses charmes, qui ne pouvaient captiver que l'incompréhensible fantaisie de cette princesse. Sans en abuser avec autre personne, il se fit aimer de tout le monde; mais il traita sa duchesse comme M. de Lauzun avait traité Mademoiselle. Il fut bientôt paré des plus riches dentelles,

des plus riches habits, muni d'argent, de boucles, de joyaux; il se faisait désirer, se plaisait à donner de la jalousie à la princesse, et à paraître jaloux lui-même; souvent il la faisait pleurer : peu à peu il la mit sur le pied de ne rien faire sans sa permission, pas même les choses indifférentes : tantôt prête à sortir pour aller à l'Opéra, il la faisait demeurer; d'autres fois il l'y faisait aller malgré elle; il l'obligeait à faire du bien à des dames qu'elle n'aimait point, ou dont elle était jalouse; et du mal à des gens qui lui plaisaient, et dont il faisait le jaloux. Jusqu'à sa parure, elle n'avait pas la moindre liberté; il se divertissait à la faire décoiffer, ou à lui faire changer d'habits, quand elle était toute prête; et cela si souvent, et quelquefois si publiquement, qu'il l'avait accoutumée, le soir, à prendre ses ordres pour la parure et l'occupation du lendemain, et le lendemain il changeait tout, et la princesse pleurait tant et plus; enfin elle en était venue à lui envoyer des messages par des valets affidés, car il logea presque en arrivant au Luxembourg; et les messages se réitéraient plusieurs fois

pendant sa toilette pour savoir quels rubans elle mettrait, et ainsi de l'habit et des autres parures, et presque toujours il lui faisait porter ce qu'elle ne voulait point. Si quelquefois elle osait se licencier à la moindre chose sans son congé, il la traitait comme une servante, et les pleurs duraient souvent plusieurs jours.

» Cette princesse si superbe, et qui se plaisait tant à montrer et à exercer le plus démesuré orgueil, s'avilit à faire des repas obscurs avec lui et avec des gens sans aveu; elle avec qui nul ne pouvait manger s'il n'était prince du sang. Le jésuite Riglet, qu'elle avait connu enfant, et qui l'avait cultivée, était admis dans ces repas particuliers, sans qu'il en eût honte, ni que la duchesse en fût embarrassée : madame de Mouchy était la confidente de toutes ces étranges particularités; elle et Riom mandaient les convives et choisissaient les jours. Cette dame raccommodait les amans, et cette vie était toute publique au Luxembourg, où tout s'adressait à Riom, qui de son côté avait soin de bien vivre avec tous, et avec un air de respect qu'il refusait, en public, à

sa seule princesse. Devant tous, il lui faisait des réponses brusques qui faisaient baisser les yeux aux présens, et rougir la duchesse, qui ne contraignait point ses manières passionnées pour lui. »

Riom était pour la duchesse un remède souverain à l'ennui.

Une femme célèbre dit tout à coup au général Bonaparte, alors jeune héros couvert de gloire et sans crimes envers la liberté : « Général, une femme ne peut être que votre épouse ou votre sœur. » Le héros ne comprit pas le compliment ; l'on s'en est vengé par de belles injures. Ces femmes-là aiment à être méprisées par leur amant, elles ne l'aiment que cruel.

CHAPITRE XXXIX *bis*.

Remèdes à l'amour.

Le saut de Leucade était une belle image dans l'antiquité. En effet le remède à l'amour est presque impossible. Il faut non-seulement le danger qui rappelle fortement l'attention de l'homme au soin de sa propre conservation (1), mais il faut, ce qui est bien plus difficile, la continuité d'un danger piquant, et que l'on puisse éviter par adresse ; afin que l'habitude de penser à sa propre conservation ait le temps de naître. Je ne vois guère qu'une tempête de seize jours, comme celle de D. Juan (2), ou le naufrage de M. Cochelet parmi les Maures, autrement l'on prend bien vite l'habitude

(1) Le danger de Henri Morton, dans la Clyde. *Old Mortality*, tome 4, page 224.

(2) Du trop vanté lord Byron.

du péril, et même l'on se remet à songer à ce qu'on aime, avec plus de charme encore, quand on est en vedette, à vingt pas de l'ennemi.

Nous l'avons répété sans cesse, l'amour d'un homme qui aime bien *jouit* ou *frémit* de tout ce qu'il s'imagine, et il n'y a rien dans la nature qui ne lui parle de ce qu'il aime. Or jouir et frémir fait une occupation fort intéressante, et auprès de laquelle toutes les autres pâlissent.

Un ami qui veut procurer la guérison du malade, doit d'abord être toujours du parti de la femme aimée, et tous les amis qui ont plus de zèle que d'esprit, ne manquent pas de faire le contraire.

C'est attaquer, avec des forces trop ridiculement inégales, cet ensemble d'illusions charmantes que nous avons appelé autrefois cristallisation (1).

L'ami guérisseur doit avoir devant les yeux, que s'il se présente une absurdité à croire, comme il faut pour l'amant ou

(1) Uniquement pour abréger, et en demandant pardon du mot nouveau.

la dévorer ou renoncer à tout ce qui l'attache à la vie, il la dévorera, et, avec tout l'esprit possible, niera dans sa maîtresse les vices les plus évidens et les infidélités les plus atroces. C'est ainsi que dans l'amour-passion, avec un peu de temps, tout se pardonne.

Dans les caractères raisonnables et froids, il faudra, pour que l'amant dévore les vices, qu'il ne les aperçoive qu'après plusieurs mois de passion (1).

Bien loin de chercher grossièrement et ouvertement à distraire l'amant, l'ami guérisseur doit lui parler à satiété, et de son amour et de sa maîtresse, et en même temps, faire naître sous ses pas une foule de petits événemens. Quand le voyage *isole* il n'est pas remède (2), et même rien ne rappelle plus tendrement ce qu'on aime, que les contrastes. C'est au milieu des brillans salons de Paris, et auprès des femmes vantées comme les

(1) Mme. Dornal et Serigny, confessions du comte *** de Duclos. Voir la note de la page 50; mort du général Abdhala'h, à Bologne.

(2) J'ai pleuré presque tous les jours. (Précieuses paroles du 10 juin.)

plus aimables, que j'ai le plus aimé ma pauvre maîtresse, solitaire et triste, dans son petit appartement, au fond de la Romagne (1).

J'épiais sur la pendule superbe du brillant salon ou j'étais exilé, l'heure où elle sort à pied, et par la pluie, pour aller voir son amie. C'est en cherchant à l'oublier que j'ai vu que les contrastes sont la source de souvenirs moins vifs, mais bien plus célestes que ceux que l'on va chercher aux lieux où jadis on l'a rencontrée.

Pour que l'absence soit utile, il faut que l'ami guérisseur soit toujours là, pour faire faire à l'amant toutes les réflexions possibles sur les événemens de son amour, et qu'il tâche de rendre ses réflexions ennuyeuses, par leur longueur ou leur peu d'à-propos; ce qui leur donne l'effet de lieux communs : par exemple être tendre et sentimental après un dîner égayé de bons vins.

S'il est si difficile d'oublier une femme auprès de laquelle on a trouvé le bon-

(1) Salviati.

heur, c'est qu'il est certains momens que l'imagination ne peut se lasser de représenter et d'embellir.

Je ne dis rien de l'orgueil, remède cruel et souverain, mais qui n'est pas à l'usage des âmes tendres.

Les premières scènes du Roméo de Shakspeare, forment un tableau admirable : il y a loin de l'homme qui se dit tristement : « *She hath forsworn to love* », à celui qui s'écrie au comble du bonheur: *Come what sorrow can!*

CHAPITRE XXXIX *ter.*

Her passion will die like
a lamp for want of that the
flame should feed upon.
LAMMERMOOR, II, 116.

L'AMI guérisseur doit bien se garder des mauvaises raisons, par exemple de parler d'*ingratitude*. C'est ressusciter la cristallisation que de lui ménager une victoire et un nouveau plaisir.

Il ne peut pas y avoir d'ingratitude en amour; le plaisir actuel paie toujours, et au-delà, les sacrifices les plus grands, en apparences. Je ne vois pas d'autres torts possibles que le manque de franchise; il faut accuser juste l'état de son cœur.

Pour peu que l'ami guérisseur attaque l'amour de front, l'amant répond : « Etre amoureux, même avec la colère de ce qu'on aime, ce n'en est pas moins, pour m'abaisser à votre style de marchand, avoir un billet à une loterie, dont le bonheur est à mille lieues au-dessus de tout ce

que vous pouvez m'offrir, dans votre monde, d'indifférence et d'intérêt personnel. Il faut avoir beaucoup de vanité et de la bien petite pour être heureux parce qu'on vous reçoit bien. Je ne blâme point les hommes d'en agir ainsi dans leur monde. Mais, auprès de Léonore, je trouvais un monde où tout était céleste, tendre, généreux. La plus sublime et presque incroyable vertu de votre monde, dans nos entretiens, ne comptait que pour une vertu ordinaire et de tous les jours. Laissez-moi au moins rêver au bonheur de passer ma vie auprès d'un tel être. Quoique je voie bien que la calomnie m'a perdu et que je n'ai plus d'espoir, du moins je lui ferai le sacrifice de ma vengeance. »

On ne peut guère arrêter l'amour que dans les commencemens. Outre le prompt départ, et les distractions obligées du grand monde, comme dans le cas de la comtesse Kalemberg, il y a plusieurs petites ruses que l'ami guérisseur peut mettre en usage. Par exemple il fera tomber sous vos yeux, comme par hasard, que la femme que vous aimez, n'a pas pour vous, hors

de ce qui fait l'objet de la guerre, les égards de politesse et d'estime qu'elle accordait à un rival. Les plus petites choses suffisent, car tout est *signe* en amour; par exemple elle ne vous donne pas le bras pour monter à sa loge; cette niaiserie prise au tragique par un cœur passionné, liant une humiliation à chaque jugement qui forme la cristallisation, empoisonne la source de l'amour, et peut le détruire.

On peut faire accuser la femme qui se conduit mal avec notre ami, d'un défaut physique et ridicule, impossible à vérifier; si l'amant pouvait vérifier la calomnie, même quand il la trouverait fondée, elle serait rendue dévorable par l'imagination, et bientôt il n'y paraîtrait pas. Il n'y a que l'imagination qui puisse se résister à elle-même; Henri III le savait bien quand il médisait de la célèbre duchesse de Montpensier.

C'est donc l'imagination qu'il faut sur tout garder chez une jeune fille que l'on veut préserver de l'amour. Et moins elle aura de vulgarité dans l'esprit, plus son âme sera noble et généreuse, plus en un

mot elle sera digne de nos respects, plus grand sera le danger qu'elle court.

Il est toujours périlleux, pour une jeune personne, de souffrir que ses souvenirs s'attachent d'une manière répétée, et avec trop de complaisance, au même individu. Si la reconnaissance, l'admiration, ou la curiosité viennent redoubler les liens du souvenir, elle est presque sûrement sur le bord du précipice. Plus grand est l'ennui de la vie habituelle, plus sont actifs les poisons nommés gratitude, admiration, curiosité. Il faut alors une rapide, prompte et énergique distraction.

C'est ainsi qu'un peu de rudesse et de *non-curance* dans le premier abord, si la drogue est administrée avec naturel, est presque un sûr moyen de se faire respecter d'une femme d'esprit.

FIN DU PREMIER VOLUME.



TABLE.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.